LE SOUPER

CHEZ

LE COMMANDEUR.

L'intérieur du sépulcre. Le commandeur et don Juan assis à table.

DON JUAN.

Sais-tu, commandeur, que je suis presque honteux? Eh quoi! tu m'invites à venir souper sans façon, et voilà que tu me traites avec tant de luxe et d'appareil! C'est bien mal de ne pas m'avoir averti; car si j'eusse un peu moins compté sur ta parole, au lieu de m'habiller de noir, comme c'est d'usage lorsqu'on visite les morts, au lieu de chevaucher tout seul et sans escorte à travers l'obscurité de la nuit, comme un écolier qui va rejoindre son université, je me serais vêtu de soie et de velours, et j'aurais fait atteler six mules à mon carrosse. Mais, une autre fois, Excellence, vous me préviendrez plus tôt, je l'espère, afin que j'aie au moins le temps de faire préparer mes équipages et sabler le chemin qui conduit de

mon palais à votre tombe. Les danses étaient divines, on eût dit que les groupes fantastiques de maître Hans Holbein avaient fait le voyage d'Espagne exprès pour nous divertir cette nuit. A vrai dire, la musique était parfois triste et lamentable, et je doute que nos belles dames de Burgos pussent danser en mesure sur un pareil menuet; mais n'importe, ces chants graves et solennels m'ont ému jusque dans les entrailles, et je veux à l'avenir hanter les cathédrales afin de les entendre encore. A présent que tout est rentré dans le silence, je vais te dire adieu, mon hôte, jusqu'au jour où ton bon plaisir sera de couronner de marguerites tes danseuses et tes chanteurs, et de renouveler pour moi toute cette étrange comédie.

LE COMMANDEUR.

Ce jour ne viendra pas de long-temps : les hôtes de ma fête ont cueilli, pour se parer, toutes les fleurs de mon jardin, et je dois attendre, pour te recevoir, que le soleil en fasse éclore de nouvelles. Mais pourquoi te retirer déjà? Il est à peine minuit, et je me souviens de t'avoir rencontré sur la place de Burgos passé deux heures.

DON JUAN.

Le ciel était morne et sans étoiles.

LE COMMANDEUR.

On aurait pu croire le contraire à la promptitude avec laquelle tu fis tomber la lampe de mes mains.

DON JUAN.

Je ne voulais pas être reconnu. La lumière de nos épées suffisait pour éclairer le duel. Je me suis bien comporté cette nuit-là, commandeur, et tu as eu tort de me garder rancune; car si je n'avais pas déchiré la misérable guenille qu'on appelait ton corps dans ce temps-là, du diable si tu serais aujourd'hui si vaillamment habillé. Ta tête branlerait et serait chauve, et tu servirais de risée à tes petits-enfans. Rends-moi grace, commandeur, car le Père éternel t'aurait peut-être encore laissé dix ans ta robe de misère sur les épaules, si don Juan ne fût venu la mettre en pièces et le forcer ainsi, le vieil avare, à t'en donner une autre toute neuve. Et maintenant te voilà recouvert de marbre pour l'éternité, heureux homme! Désormais tu n'as plus à t'occuper la veille de ton costume

du lendemain, et tu vis; et qu'on te défie au combat, qu'on t'invite à souper avec des courtisanes, ta face est toujours immobile, ta poitrine toujours cuirassée, et les sensations de la chair se brisent contre comme nos épées. La tempête ne peut rien sur toi, le nuage crève et t'inonde; ensuite le soleil reparaît qui t'essuie en même temps que les branches des saules, en même temps que l'aile des oiseaux. C'est à moi que tu dois tout cela, c'est moi qui t'ai fait ainsi, et tu devrais m'appartenir comme l'œuvre à son créateur. Voilà mon œuvre, à moi! Faust, vieux alchimiste, à quoi t'ont servi tes livres et ta science? Quel mal as-tu fait à Dieu sur la terre? En quoi donc as-tu changé les lois du monde? Pauvre Faust, je te plains, car après tant de grands appareils, après avoir tant allumé de fourneaux contre le ciel, tant parcouru d'étoiles et de sphères, tu as été vaincu, tu as aimé! Pauvre Faust, je te plains. Moi, je n'ai rien étudié, ni la théologie, ni la jurisprudence, ni la médecine. J'ai lutté avec mes propres forces; comme l'ange Lucifer, j'ai volé sur les plaines de la terre, et le vent de mes ailes a flétri les plus nobles tiges. La création a bientôt eu compris que si je ne me donnais pas à Satan, c'est que j'étais Satan lui-même! N'importe, la plus douce moitié s'est livrée, les femmes ont déserté le frais sanctuaire de Marie et renoncé aux joies du paradis pour venir expirer sur mes lèvres; les hommes ont tous fui la vertu miraculeuse qu'ils pressentaient en moi. Je ne les ai jamais rencontrés sur mon passage. Quand je frappe à la porte, c'est la jeune fille qui vient m'ouvrir; une fois seulement le père s'est trouvé là comme je sortais; cet homme, je l'ai touché de mon épée, et j'en ai fait une statue de pierre qui se meut, parle et chemine sur les grandes routes.

LE COMMANDEUR.

Tu es ivre, don Juan.

DON JUAN.

Peut-être. Au fait, chaque fois que tes servantes ont rempli mon verre, je l'ai franchement vidé sans prendre garde à ce qu'on y versait. Je suis venu m'asseoir à ton festin comme un libre convive qui, sur la foi de son hôte, ouvre la bouche avant d'ouvrir les yeux. Il se peut que je sois ivre, et que le vin fait pour réchauffer des corps de pierre, travaille et fermente dans le mien, qui, Dieu

merci, n'est que de chair et d'os. Mais le grand air de la campagne aura bientôt dissipé tout cela. (Il se lève.) Bonsoir.

LE COMMANDEUR, le retenant.

Pourquoi déjà te retirer? Attends encore.

DON JUAN.

En arrivant, j'ai attaché mon cheval à la croix d'une tombe; écoute ce hennissement, il faut que j'aille le rejoindre; mon beau cheval, si tu l'avais vu ce soir, ses pieds touchaient à peine le sol, sa crinière flottait, et ses yeux, comme deux lampes, éclairaient la route à dix pas en avant. Lorsque je suis descendu, de grosses larmes ruisselaient sur son corps, et je crains pour lui la fraîcheur de l'aube.

LE COMMANDEUR.

Ton cheval a le mien pour lui tenir compagnie, et d'ailleurs il s'agit bien de ton cheval à cette heure. Tu veux partir, don Juan, mais en quel endroit de la terre es-tu donc attendu pour te hâter ainsi? Où donc est la femme qui prie à genoux sa patrone de te préserver des piéges et des maléfices? où donc la jeune fille qui prépare grand feu pour essuyer tes vêtemens humides? La maison du commandeur est déserte, Elvire est au couvent, ton palais tombe en ruines, les pieds de la statue l'ont ébranlé. La porte de Burgos est fermée, et si tu pars à cette heure, il te faudra courir les champs jusqu'au matin; de plus, le sentier de traverse est mauvais d'ici à la grande route; et si ton cheval vient à s'abattre, resteras-tu, par la nuit froide et morne, à grelotter comme un mendiant, ou bien t'en iras-tu frapper à la porte de Zerline en lui disant : Ouvrez, je suis don Juan? Ah! mon pauvre convive, autant vaut que tu restes à causer avec moi. Tout n'est pas fini, don Juan.

DON JUAN.

Que veux-tu dire? est-ce que par hasard tes danseuses et tes chanteurs vont revenir? et moi qui les croyais tous endormis! Pardieu! mon hôte, je vois maintenant que tu sais ordonner une fête: d'abord les groupes joyeux et la musique, ensuite le souper, et l'orgie à la fin. Bravo, commandeur, le *crescendo* me plaît, et c'est ainsi que j'aime les symphonies. Viennent donc tes belles servantes avec des fleurs nouvelles à la tête, viennent les hommes

avec des voix plus fraîches et plus sonores, et nous allons commencer une danse à faire crouler ton cheval de pierre. Commandeur, je vois que nous serons bien ensemble, et puisque je trouve ici, comme dans mon palais, des femmes, du vin et de la musique, je consens à rester avec toi toute la nuit, toute l'éternité, si tu veux.

LE COMMANDEUR.

Autrefois, quand je recevais le roi d'Espagne dans mon palais de Burgos, je disais à mes serviteurs : Maintenant que la nuit est venue, allez illuminer toutes les salles; je disais à mes cousins et neveux : Jeunes gens, quittez vos armures d'acier, habillez-vous avec magnificence, et venez vous ranger sous la porte autour de votre aïeul, afin de recevoir dignement notre sire le roi qui nous rend visite cette nuit; je disais à ma fille : Ma belle Anna, fais attacher ma couronne ducale à tes cheveux, car il faut que chacun de nous en ait à son tour le fardeau, et la protége avec les armes que Dieu lui donne. Vers minuit, quand les bouquets étaient flétris, je disais à mes jardiniers : Allez cueillir avec leurs tiges les plus belles fleurs du champ, ne les secouez pas, de crainte d'en faire tomber les gouttes de rosée que la nuit verse dans leur calice pour rafraîchir les lèvres de ces nobles dames. Alors la fête semblait renaître, je parcourais les groupes, ordonnant aux musiciens de varier leurs airs, et tout se passait dans ce temps-là selon ma volonté. Mais à cette heure il n'en est pas ainsi, don Juan, car je n'habite plus dans mon palais de Burgos, et de maître que j'étais je suis devenu serviteur. Les danseuses viennent de s'endormir, et tous les orchestres du monde ne les réveilleraient pas de leur sommeil; les chanteurs viennent de se taire, et les graves et sonores tuyaux ont fait silence dès que l'organiste a retiré sa main. A présent que tout est calme et que les voix harmonieuses flottent encore autour de nous comme l'encens et la myrrhe autour des saints de la cathédrale, assieds-toi, don Juan, et causons sans raillerie et sans blasphème des choses de ton salut.

DON JUAN.

Merci, vieillard, mais tu sauras que je n'ai pas coutume de passer la nuit à discuter de pareils sujets, et surtout avec des serviteurs; quand tu verras ton maître, dis-lui bien qu'une autre

fois c'est avec lui-même que j'entends souper, et que s'il lui prend fantaisie encore de m'inviter, je n'accepterai pas, moi, s'il ne me promet d'assister au banquet et de me donner ensuite quatre légions d'anges et de vierges pour me reconduire en mon palais.

LE COMMANDEUR.

Reste encore une heure avec moi.

DON JUAN.

Crois-tu donc, vieux commandeur, que je n'aie autre chose à faire qu'à tenir compagnie à des morts? Il y a là bas de belles filles qui m'attendent et que je vais trouver.

LE COMMANDEUR.

Reste, don Juan, car c'est la volonté de Dieu.

DON JUAN.

Non, te dis-je, quand ce serait celle du diable.

LE COMMANDEUR.

Reste!

DON JUAN.

Malédiction! encore ta main de pierre!

LE COMMANDEUR.

Repens-toi, repens-toi, la trompette des chérubins a sonné sa fanfare, les voix de la terre ont répondu, l'heure du jugement est arrivée. Écoute : lorsque le condamné quitte sa prison pour marcher à l'échafaud, un prêtre l'assiste et l'accompagne; ainsi j'ai fait pour toi, don Juan. Du haut de mon cheval de marbre, j'ai vu passer la Mort sur la grande route, elle m'a dit qu'elle avait hâte, et se dirigeait vers ta maison. Alors je me suis souvenu de tes débauches et de tes nuits maudites, et je n'ai pas voulu te laisser paraître devant Dieu sans avertissement; j'ai donné de l'éperon dans les flancs de mon coursier, et bien que nous soyons tous les deux de pierre, nous avons devancé la Mort, car elle chemine à pied; et comme il y a loin d'ici à ton palais, elle se sera sans doute arrêtée en quelque hôtellerie. N'importe, à cette heure elle est chez toi qui te cherche parmi tes courtisanes et tes valets. Il me semble la voir courir en insensée à travers tes vastes galeries, descendre dans la rue, entrer dans tous les mauvais lieux, ouvrir

toutes les alcôves, et flétrir pour l'éternité ceux qu'elle y trouve endormis. Don Juan! il lui faut son don Juan! elle marchera jusqu'à ce qu'elle le tienne par la gorge, dût-elle écraser sur sa route tous les dissolus de Burgos, car elle est infatigable; et pour trouver l'épi qu'elle cherche, elle coucherait sous ses pieds une moisson. Ainsi, tu vois maintenant combien ce serait folie à toi de résister; à genoux, don Juan, à genoux; avant qu'elle ait découvert ta nouvelle trace, il te reste encore le temps de faire une prière et de baiser cent fois le Christ que tu as tant fait pleurer durant ta vie. (On frappe à la porte.) Par saint Jacques, cela est étrange! Qui vient donc me visiter à cette heure de la nuit?

DON JUAN.

Sans doute quelque jeune fille à qui tu auras donné rendez-vous hier matin. Pardieu! voilà ce que c'est que de vouloir prêcher quand on n'en fait pas son métier : les paroles ne tarissent plus dans la bouche, et cela finit toujours par un scandale. Je connais peu, moi, les docteurs et les gens d'église; mais je suis bien certain qu'ils ont tous une horloge dans la tête pour s'arrêter quand il le faut, car ils ne seraient pas si maladroits que de se laisser surprendre par une femme dans leurs habits de théologien. Ah! ah! vieux commandeur, l'exaltation t'emportait trop loin, l'amour mystique t'a fait oublier l'autre; par le diable! je rirais bien, si tu n'étais de pierre, à voir le sang te monter à la face. Bravo, commandeur! tandis que ton palais est tendu de noir, et que les cloches de la ville gémissent encore, il est ici, lui, qui sème de fleurs les dalles de sa tombe et s'entoure de joyeux musiciens! Et la pauvre Anna qui se désole et prie et ne regarde pas le soleil, de peur que ses rayons ne sèchent les larmes dans ses yeux! O dérision, dérision! Madeleine, la tête de mort devant laquelle tu pleures et te frappes le sein, peut encore sourire et se railler de tes douleurs! Ma foi, c'est une belle chose que de mourir quand on est certain de revivre plus robuste et plus invulnérable dans sa statue; et puisqu'il en est ainsi, je veux aller à Florence tout exprès pour commander la mienne; je veux être éternel, puisque l'éternité se vend à prix d'or! Ah! pauvres diables qui, durant votre vie, usez vos membres au travail, quand vous mourez, on vous couvre d'un haillon, et la terre vous absorbe en elle; mais nous, la mort nous

transfigure et nous fait de pierre et de granit. Aussi le jour du jugement nous paraîtrons devant le vieux Père la tête haute et le corps blasonné, tandis que vous, pauvres écloppés, vous n'oserez sortir de votre fosse de peur de nos éclats de rire. La belle vie que celle des statues! Il est vrai que de l'aube au lever du soleil elles se tiennent immobiles, et que c'est une bien triste chose que de poser ainsi douze heures pour les femmes et les écoliers qui passent sur la route. Oui; mais avec la nuit reviennent les promenades et les concerts et les rendez-vous au clair de lune. Certes, je n'aurais plus grand mérite à mourir pour une noble cause à présent que je sais que les morts mènent si joyeuse vie. (Il remplit son verre et boit.) Quoi qu'il en soit, à la santé de la belle aventurière qui vient ainsi livrer son corps fragile aux étreintes d'un cavalier de marbre!

(On frappe de nouveau; le commandeur se lève et va ouvrir. Entre le connétable, don Bernardo Palenjuez.)

LE COMMANDEUR.

Salut, don Bernardo Palenjuez, mon oncle de la cathédrale de Burgos; j'étais loin de vous attendre à cette heure; mais, puisque vous voilà, soyez le bien-venu dans ma tombe comme vous l'étiez autrefois dans la maison de mon père.

LE CONNÉTABLE DON BERNARDO.

C'est un mauvais signe quand les statues descendent de leur piédestal et viennent fouler la terre des vivans. J'étais immobile dans ma niche de granit, aspirant de toute ma poitrine les dernières vapeurs des orgues et des encensoirs; déjà la lune touchait aux plus hautes régions du ciel, et les saints des vitraux reposaient silencieusement après avoir vêtu leur chape blanche de la nuit; tout à coup la porte s'est ouverte, un archange est entré dans l'église, et m'a parlé long-temps à l'oreille; puis, s'envolant, il m'a dit : Porte cette nouvelle au commandeur, car il faut que je m'en retourne vers Dieu. Et moi je suis venu, sans prendre garde au brouillard qui tombe humide et froid, surtout pour ceux qu'une cathédrale abrite d'ordinaire sous les plis de son manteau. Mais quand je suis arrivé, vous étiez à vous entretenir avec cet homme; continuez, je vous en prie; en attendant que vous ayez fini, je vais m'asseoir et réciter quelques prières. Ah! j'oubliais, écoutez encore cette aven-

ture de mon voyage. Comme je suivais le sentier qui conduit à votre nouvelle demeure, des cris lamentables se sont fait entendre, et je me suis dirigé vers l'endroit d'où ils semblaient partir, et là, caché derrière les broussailles, j'ai vu, sainte Vierge du ciel! un homme qui poignardait son frère en Jésus-Christ pour lui voler sa fille et son or. La pauvre enfant appelait à son aide ses parens de la terre et du ciel. Alors un coup de vent a séparé les rameaux qui me voilaient la face, et dans son délire elle s'est cramponnée à moi, disant : Vous êtes mon sauveur. Le misérable s'est écrié, comme par raillerie : Ton sauveur, une statue! Et là-dessus il a blasphémé. Je l'ai pris par la main en l'exhortant à prier Dieu; il a refusé trois fois, et je l'ai étendu raide mort sur le sol, comme je faisais du temps que mon épée était de fer, non pas de marbre. A présent, commandeur, allez tenir compagnie à votre hôte, et ne me demandez plus rien jusqu'à ce que nous soyons tous réunis en conseil de famille. (Il s'assied dans le fond.)

LE COMMANDEUR à don Juan.

Eh bien! don Juan! il y avait long-temps que Bernardo Palenjuez était mort lorsque ta mère te conçut; cet homme, tu ne l'as jamais touché de ta main ni de ton épée, et pourtant sa statue est là, qui se meut et qui parle. Crois-tu maintenant aux miracles?

DON JUAN.

Je crois, vieux commandeur, que tu disais vrai tout-à-l'heure : je suis ivre. Tiens, l'autre soir je soupais avec Catalina, tu sais, la joyeuse fille de la *Caya-Mayor*. Nous étions seuls, et la porte était fermée à clé. Eh bien! vers le milieu de la nuit, chaque fois que je vidais mon verre, il me semblait qu'une autre femme toute pareille à ma jeune maîtresse venait s'asseoir à mes côtés; et moi, pour ne pas interrompre ces gracieuses apparitions, je buvais toujours, de sorte que j'eus bientôt pour hôtes six belles filles au lieu d'une. Elles avaient toutes les cheveux aussi noirs, les mains aussi blanches, les pieds aussi mignons, et quand j'appelais Catalina, toutes répondaient à la fois; de plus, la lumière de cire jaune qui nous éclairait au commencement du souper s'était, elle aussi, multipliée, et vers la fin la table resplendissait comme un autel. Tout cela flottait et dansait autour de moi; et, pour faire durer cette comédie, je buvais encore et toujours, tellement que mes yeux se troublè-

rent, et je finis par ne plus rien voir. Le matin je me retrouvai dans les bras de Catalina; ses blanches sœurs s'étaient envolées avec les vapeurs du malvoisie. Ainsi tu comprends, mon hôte, que puisque le vin des vivans fait voir des femmes et des lumières, il n'y a pas de quoi s'étonner si le vin des morts fait voir des statues. Buvons, commandeur, et je te parie mon cheval de sang andalou contre le tien de marbre que nous allons voir entrer quelque nouveau fantôme de tes aïeux.

(Il remplit son verre et boit. On frappe à la porte; le commandeur ouvre. Entre le docteur don Onufro Palenjuez.)

LE COMMANDEUR.

Salut, noble et savant Onufro Palenjuez, l'aïeul de mon père, soyez le bien-venu. Que de fois, du temps où je vivais, je suis allé vous voir siéger en marbre dans la grande salle de l'hôpital de Tolède. Alors vous étiez enveloppé comme aujourd'hui dans cette robe de docteur, et vous teniez un grand livre ouvert sous vos yeux, comme si le statuaire avait prévu que vous reviendriez au monde quelque jour. Tous s'inclinaient devant vous, et les vieillards disaient à leurs enfans : « Il y en a plus d'un qui vit, et serait mort sans les secours de cet homme. Durant la contagion, il visitait les pauvres malades, leur donnant des élixirs dont lui seul avait le secret, et tandis que tous fuyaient la porte où la maladie avait frappé, de peur d'emporter à leurs mains les germes de mort qu'elle avait déposés sur le marteau, lui venait et frappait, et s'en allait ensuite sain et sauf. Il faut que la grace de Dieu l'ait environné, car il cheminait en pleine santé parmi les fiévreux et les mourans, bien qu'il ne fût vêtu que d'une simple robe de velours, selon le costume des hommes de son état; aussi nous, par reconnaissance, nous lui en avons fait tailler une de pierre, afin que désormais la pluie et le vent glissent sur elle, de même que la contagion a glissé sur celle qu'il portait durant sa vie. » Alors, mon noble aïeul, je me sentais fier de vous appartenir, et je l'aurais été bien plus encore si vous aviez daigné lever la main sur mon front et me reconnaître en face de tous pour votre digne sang. Soyez le bien-venu dans mon sépulcre, don Onufro Palenjuez, aïeul de mon père. Ah! ce m'est un grand bonheur de vous revoir ici, car, je dois vous le dire, la pro-

fondeur de votre science a tellement occupé les hommes depuis cinquante ans, qu'il s'est répandu sur vous les histoires les plus contraires. Les uns ont écrit que vous aviez toujours travaillé sous l'inspiration du Seigneur; d'autres ont prétendu que la force des miracles habitait en vous, et que c'était le diable qui vous l'avait vendue au prix de votre éternité. Enfin, mon noble aïeul, les poètes, qui préfèrent le merveilleux au vrai, et souvent dédaignent l'histoire d'un grand homme pour sa légende, les poètes ont fait de vous un alchimiste étudiant au fond d'un obscur laboratoire les forces mystérieuses de la nature, et travaillant jour et nuit à mélanger les contraires. Certes, je n'ai jamais douté de votre foi complète en la sainte religion du Christ, et cependant, lorsque j'avais par hasard feuilleté le soir ces étranges volumes, je ne pouvais m'endormir avant d'avoir prié long-temps pour votre ame. Ah! que je suis heureux de serrer la main à mon vénérable aïeul, le docteur Onufro, et de ne pas trouver sur lui cette flamme du purgatoire qu'ils ont peinte là-bas sur son image. Savez-vous que les poètes sont des gens bien sacrilèges, de faire ainsi causer avec Satan des hommes que Dieu place à sa droite, et dont il se sert comme d'archanges pour instruire la terre!

LE DOCTEUR DON ONUFRO.

Du temps que j'étais médecin à Burgos, lorsqu'on venait m'appeler la nuit pour un malade, je laissais mes livres d'étude et mon laboratoire, et que le ciel fût orageux ou serein, je traversais la ville portant secours à mes frères. Aujourd'hui que je suis statue, il n'en est plus de même, et mon corps ne s'émeut qu'à la voix du Tout-Puissant. J'ai changé de maître; autrefois j'étais le serviteur des hommes, je suis à présent le serviteur de Dieu. Hier au soir, la pensée est descendue en moi, et mon cerveau de pierre a compris ce que mes yeux lisaient en vain depuis cent ans. Je recommençais déjà mes anciennes études, lorsque tout à coup, en feuilletant mon livre, j'ai découvert une page inconnue, et telle était la splendeur de cette page, qu'on eût dit que le Seigneur lui-même l'avait écrite avec la plume d'un archange. Mais comme la révélation n'était pas pour moi seul, et que Dieu m'ordonnait de venir t'en faire part à toi, mon neveu le commandeur, je me suis levé de mon piédestal, et j'ai traversé la campagne tête nue et por-

tant mon livre de pierre sous le bras, pareil au prophète Moïse lorsqu'il descendait le Sinaï. Combien c'est une chose imposante et délicieuse que de contempler à loisir le spectacle des étoiles, et d'aspirer le vent du soir, quand on est enfermé d'ordinaire en une sombre galerie où l'air et la clarté du ciel ne pénètrent qu'à travers des vitraux peints! Tu ne peux pas comprendre quelle céleste musique éveillaient dans ma poitrine toutes ces voix de la nature, toi, mon neveu, dont la statue, exposée au grand air, entend chaque matin le chœur de la végétation, et baigne ses lèvres dans la rosée! Quel bonheur de voir les plaines onduler comme le sein d'une jeune fille qui repose, et d'aspirer le souffle de la création! Tout-à-l'heure, aux douces vapeurs qui s'élevaient de la terre, mon ame s'est épanouie en un concert de louanges, et j'ai senti de nouveau ce grand amour de la nature qui m'exaltait en ma jeunesse, lorsque je m'échappais la nuit du laboratoire de mon vieux maître l'alchimiste, et que j'allais, au clair de lune, herboriser sur la montagne. Vous étiez occupé tout-à-l'heure avec cet homme; sans doute quelque affaire importante que vous n'avez pas eu le temps de terminer sur la terre. Bien, mon digne fils, ceux de notre maison en agissent ainsi, et lorsque la mort les prend à l'improviste, comme vous, commandeur, ils reviennent eux-mêmes régler leurs comptes avec les vivans, afin que la douleur de leur perte soit grave et solennelle dans la famille, et que le jour des larmes ne se consume pas en discussions avec quelque juif usurier. Continuez, je vous en prie. Ah! cependant écoutez encore cette histoire. Je suivais le sentier d'aubépine qui mène à votre enclos, et mon ame qui tout-à-l'heure en face du grand spectacle de la nuit n'avait pas assez de ses deux ailes pour s'élever à la pensée immense du créateur et de son œuvre, à mesure que je m'enfonçais dans le feuillage profond, semblait abattre sa volée; car l'ame, bien qu'elle soit de nature divine, est cependant liée au corps par des nœuds invisibles. Je vous le dis en vérité, le corps tient l'ame par un fil, de même qu'un écolier son cerf-volant. Lorsque l'enfant court dans la plaine, le cerf-volant monte et s'égare parmi les nuages; mais s'il entre dans un épais taillis, son compagnon du ciel est obligé de vite redescendre et d'arrêter son essor à la voûte des arbres. Ainsi, lorsque j'ai laissé la rase campagne et le vaste horizon pour cheminer en cet

étroit sentier d'aubépine et de saules, mon corps a rappelé son ame qui flottait au jardin des étoiles, et ma béatitude a changé de sphère. Je rêvais à présent, et ma rêverie était à mon exaltation de tout-à-l'heure ce que les feux du soir qui reluisent sous l'herbe sont à la lumière des étoiles. Je marchais lentement sous la feuillée, et lorsque les saules me caressaient de leurs rameaux, il me semblait sentir ces molles ondulations que mes cheveux n'ont plus, hélas! depuis qu'ils sont de pierre. Le vent chantait à travers les buissons, les marguerites sous mes pieds s'ouvraient aux rayons de la lune, et de leur calice s'échappaient des paroles que j'écoutais avec ravissement. Tout à coup une voix humaine s'est élevée au milieu de ce chœur pacifique de la nature, et plus j'avançais, plus cette voix devenait plaintive et lamentable, de sorte que bientôt elle seule a dominé toute la symphonie. Alors je me suis arrêté, j'ai vu sur le bord du sentier un malheureux qui perdait tout son sang par sa poitrine et se mourait; sa fille se tenait à genoux à ses côtés, elle était belle et tout en larmes. On eût dit Madeleine essuyant les blessures du Sauveur. — Un médecin! criait-elle, un médecin! pour empêcher mon père de mourir! Sainte Vierge, venez encore à mon aide cette fois. — Il faut que cette fille ait toujours été sage et pieuse, car la madone l'a tout de suite exaucée. J'assistais déjà le vieillard qu'elle avait à peine fini sa prière. — La plaie est large et profonde, ai-je dit, mais n'importe, je réponds de votre père, si Dieu permet qu'il vive encore assez de temps pour que j'aille chercher les herbes nécessaires à son salut. — Alors je me suis dirigé vers le champ voisin, et mes yeux ont reconnu les plantes aussi bien qu'en plein jour; le bras du Seigneur m'éclairait avec la lampe du ciel pendant mon pieux travail. Lorsque ma belle moisson a été complète, je l'ai serrée avec amour sur ma poitrine, et tout chargé d'hermodactyle et de carthame, je m'en retournais à grands pas à travers les bruyères, plus heureux qu'une jeune fille qui, par un beau dimanche, quitte la plaine et court à vêpres emportant son bouquet de roses et de marguerites. Le vieillard m'attendait encore : j'ai fait le signe de la croix, étendu mes herbes sur une pierre et me suis mis en devoir de les broyer ensemble ; et si j'avais le temps, je te dirais combien c'était une jouissance ineffable pour ton aïeul

que de s'oindre les mains dans le suc des plantes et de les sentir après! Quand j'ai vu que le mélange des semences était consommé, j'ai dit à la jeune fille : Déchirez un pan de votre robe afin que j'enveloppe tout ceci ; je suis venu près de son père, j'ai lavé la blessure et posé dessus mon appareil, comme je faisais du temps que mes deux mains étaient de chair et d'os, non de pierre. Maintenant, commandeur, terminez vos affaires avec cet homme ; quant à moi, en attendant que nous soyons tous rassemblés, je vais m'asseoir et feuilleter quelques pages de ce volume. J'aime assez de temps en temps à relire avec le sang-froid d'une statue les choses que j'admirais durant ma vie, et ce m'est, je l'avoue, un grand plaisir de comparer mes idées d'aujourd'hui avec celles que j'avais autrefois sur la science des hommes. (Il s'assied et lit. Le commandeur revient s'asseoir à table.)

DON JUAN.

Eh bien! vieux commandeur, quand je te disais tout-à-l'heure que le vin des morts fait voir des statues. Il faut que tu ne sois jamais entré dans une taverne, pour ne pas savoir qu'un homme ivre voit des fantômes danser sur la muraille, et qu'à force de boire il finit par comprendre leur langue et leur musique. Tu l'as vu, j'avais à peine vidé mon verre, que le digne alchimiste nous est apparu. Tant qu'a duré notre ivresse, il s'est tenu là devant nous, racontant de folles histoires auxquelles je n'ai rien compris, ni toi, j'en suis certain, car nous dormions tous les deux comme de vieilles femmes au sermon. Mais aussi, dès que je me suis éveillé, il est allé s'asseoir, le brave homme; et quand j'ai laissé la démence pour la raison, lui a fait de même, et de prédicateur il est redevenu statue. Oh! commandeur, l'inspiration pour les poètes, et pour nous gens de plaisir et de débauche l'ivresse! l'ivresse! Va, le grand sorcier Salomon n'a pas de clé plus sûre pour ouvrir le royaume des esprits. Ainsi donc, mon hôte, j'espère que tu n'as plus rien à dire, et que j'ai gagné mon pari.

LE COMMANDEUR.

Soit! mais éprouvons encore si le vin est un charme aussi puissant que tu le crois pour évoquer les morts; recommençons à boire.

DON JUAN.

Je veux bien.

LE COMMANDEUR.

Remplis mon verre.

DON JUAN.

Ah! par le diable, toutes les bouteilles sont vides. Gageons que c'est un tour du vieux Père; il est jaloux, et veut sans doute empêcher ce que vous appelez un sacrilège. Commandeur, c'est dommage, car si je continuais à boire, dans une heure nous ferions une orgie avec toutes les saintes des cathédrales de l'Espagne. Mais il faut nous soumettre à la volonté du ciel : ainsi donc, mon hôte, je m'en vais et te conseille de remonter sur ton cheval de pierre; tu n'auras pas d'autre visite cette nuit.

(On frappe à la porte, le commandeur se lève et va ouvrir. Entre le cardinal don Rafaël Palenjuez.)

LE COMMANDEUR.

Don Rafaël Palenjuez, salut et gloire à vous que notre saint père le pape admit dans son collège de cardinaux, et que le Seigneur a depuis fait asseoir parmi les anges! Vous souvient-il encore des belles fêtes de Noël dans la cathédrale de Tolède? Deux jours à l'avance, mon père, afin d'aller vous voir officier, quittait Burgos où nous résidions tous; et puis à son retour, me prenant sur ses genoux, il me disait toutes les magnificences dont il venait d'être témoin. Je n'en dormais plus du désir que j'avais de vous connaître, et ce fut un grand bonheur pour moi lorsque j'eus atteint ma douzième année, et que mon père me dit; « Aux prochaines fêtes nous partirons ensemble; votre oncle le cardinal vient de m'écrire qu'il vous verrait avec plaisir parmi ses enfans de chœur. Ah! mon noble cousin, je ne me suis jamais senti plus humble qu'en ce jour solennel; en effet, lorsque chantaient les orgues et le peuple, il me semblait entendre la voix de Dieu, et je collais ma face contre terre; et, si dans les momens de silence je me hasardais à regarder l'autel, alors, monseigneur, c'était vous qui m'apparaissiez tout rouge au milieu des clartés et de l'encens, ou mon père que je voyais là-haut dans sa tribune, immobile, et tenant son bâton de commandeur dans la main. De sorte que j'étais sans cesse comme opprimé sous le bras de ces deux majestés dont l'une s'appelle Dieu, l'autre la famille. Ce spectacle ébranla ma jeune tête, et bien des fois, en mes nuits de délire, je vous ai vu resplendir en

votre ardent buisson de cierges. Tenez, mon aïeul, l'impression de terreur que vous avez laissée en moi est telle, qu'à l'instant même où je vous parle, il me semble que votre robe de marbre devient couleur de pourpre. Depuis lors, j'ai grandi, monseigneur, le jeune lévite a revêtu la cuirasse de son père; l'agneau qui soutenait l'autel est devenu lion pour le salut de la foi catholique. J'ai suivi l'autre sentier de la montagne, et bien que nos deux corps de chair n'aient pas fait route ensemble, nous sommes arrivés au même point. Nos statues se rencontrent aujourd'hui sur le plus haut sommet. Nous pouvons traiter en égaux maintenant et nous regarder en face; c'est le cardinal romain et le commandeur de Burgos, et non pas l'oncle et le neveu qui se retrouvent ici. Quant à ces différences d'âge qui nous séparaient autrefois, elles n'existent plus aujourd'hui que nos corps de pierre se meuvent dans l'éternité. Prince de l'église, embrassons-nous pour l'honneur et la gloire de notre famille.

LE CARDINAL DON RAFAEL.

Hier au soir, comme je m'apprêtais à remplir les volontés de Dieu, et que je secouais la poussière de mes vêtemens, sainte Isabelle, patrone des vierges de Castille et ma voisine, a tendu la tête hors de sa niche et m'a dit : « Seigneur cardinal, allez-vous donc partir à pied, pour que demain à votre retour toutes les vilaines figures du portail se réjouissent à voir votre belle robe de dentelles souillée aux fanges du chemin? Emmenez plutôt avec vous cette mule dont je n'ai que faire sur mon piédestal; dès que le froid de la nuit aura pénétré par ses narines humides, elle bondira dans la plaine comme un jeune chevreau, car elle est agile et robuste, et voilà bien long-temps qu'elle se repose dans l'étable du Seigneur. » Et moi j'ai répondu : « Merci, noble dame. » J'ai conduit la mule par la bride jusqu'aux portes de l'église, et là je suis monté dessus. Les morts vont vite quand ils voyagent sur la terre des vivans. La sainte avait dit vrai; dès que la mule a senti la plaine, elle s'est mise à galoper, de sorte que les villes fuyaient derrière nous, et qu'il me semblait voir les clochers et les collines monter et s'abaisser comme les vagues de la mer. Elle allait, elle allait, et ses quatre sabots de marbre frappant sur les pavés en faisaient jaillir une poussière qui nous environnait comme un nuage.

Par instans la nuit devenait plus sereine, et la lune dardait ses rayons sur les flancs de mon coursier. Alors il fallait voir ses oreilles se dresser, son cou se tendre en un hennissement dont retentissait la montagne. Alors, sans que je l'eusse excité de la voix ou de la main, il fallait le voir s'emporter à travers les abîmes; car la lune a sur les morts la même action que le soleil sur les vivans, et le ciel, comme un cavalier gigantesque, porte à ses pieds deux éperons, l'un d'or, l'autre d'argent, pour exciter au combat les coursiers de chair et ceux de marbre. En vérité, sans le bruit du galop, j'aurais cru voyager dans l'espace, et je me disais : Bravo, grace à sainte Isabelle, j'arriverai de bonne heure chez mon neveu le commandeur, et tout en attendant les autres, nous pourrons causer à loisir de nos affaires de famille. Mais voilà que tout à coup la mule s'est arrêtée immobile; alors je me suis souvenu de l'ânesse de Balaam, et j'ai fait le signe de la croix, priant le Seigneur de me dire ses volontés. Or, comme je regardais si l'ange n'était pas sur ma route, un chant triste et lugubre est sorti d'une maison voisine; c'était la prière des morts que des jeunes filles récitaient en chœur. J'ai mis pied à terre et suis allé frapper à la porte, une servante est venue et m'a conduit dans la chambre; douze vierges se tenaient à genoux autour du lit d'une agonisante. Voyant cela, j'ai dit à la mère : Pourquoi n'envoyez-vous pas chercher un prêtre? Elle m'a répondu : Le prêtre est malade et ne peut venir. Alors je me suis approché de cette jeune fille, je l'ai confessée à voix basse, et j'ai fini par l'absoudre au nom du père et du fils et du saint esprit, comme je faisais du temps que ma main droite était de chair et d'os et non de marbre; donc, mes nobles hôtes, vous m'excuserez d'arriver si tard au conseil.

TOUS.

Que la volonté de Dieu soit faite! (Ils se rangent en cercle dans le fond.)

LE CARDINAL RAFAEL.

Commandeur, prenez place et disposez-vous à recevoir avec recueillement la nouvelle que nous vous apportons.

LE COMMANDEUR. (Il s'assied parmi les statues.)

Seigneurs, je vous écoute.

DON JUAN.

L'alchimiste a fermé son livre, tous se rangent en cercle pour délibérer, ceci devient étrange. Est-ce que les morts vont juger les vivans aujourd'hui? Je voudrais bien savoir ce qu'ils se disent. Cardinal Rafaël, pourquoi parles-tu si bas à présent, toi qui faisais tant de bruit tout-à-l'heure, qu'on eût dit que le battant d'une cloche habitait dans ta poitrine?

LE CARDINAL RAFAEL, se levant.

Toutes les fois que les hommes ont élevé la voix dans nos églises, nous les avons écoutés en silence; pourquoi donc viennent-ils nous interrompre aujourd'hui que c'est notre tour de parler? Commandeur, nous sommes chez vous, faites que celui-là se taise sur-le-champ, ou nous allons tous croire que vous êtes d'intelligence avec lui, et que vous prétendez nous insulter.

LE COMMANDEUR. (Il se lève et vient à don Juan.)

Don Juan, ne scandalise pas mes aïeux, car ils sont plus grands que toi d'une coudée, et toutes les vagues de ta colère se briseraient à leurs pieds de marbre.

(Il appuie la main sur les épaules de don Juan qui retombe immobile sur son fauteuil.)

DON JUAN.

Damnation! quelle folie aussi d'être venu me heurter à des statues!

(Le commandeur revient se placer en face de ses aïeux. — Silence et recueillement.)

LE COMMANDEUR.

Maintenant, nobles hôtes, daignerez-vous me faire part du céleste message?

DON ONUFRO ET DON BERNARDO, ensemble.

Seigneur cardinal, à vous la parole.

LE CARDINAL RAFAEL.

Toutes les fois qu'un Palenjuez meurt sur la terre, les statues de la famille s'animent sur leur piédestal, et chacune d'elles continue aussitôt l'œuvre de sa vie; l'archevêque s'agenouille et prie, le docteur s'assied et médite, la jeune fille se penche sur son rouet. Alors le Seigneur choisit parmi nous des messagers qui s'enve-

loppent de leurs capes de marbre et vont répandre la nouvelle; et tant que le béfroi des cathédrales annonce aux vivans qu'un Palenjuez est mort, les envoyés de pierre visitent dans leurs tombes leurs ancêtres et leurs neveux. Si c'est un pape ou bien un archevêque que l'on canonise, les statues cheminent par douze, et les anges du baptistère portent une croix de marbre devant la procession; si c'est un guerrier, elles voyagent par six en cavalcade; si c'est une jeune fille, elles vont au nombre de trois. Chaque fois qu'on s'arrête auprès d'un monument, celui qui jadis accomplit sur la terre la plus haute fonction, s'avance le premier, frappe à la porte, et quand le maître vient ouvrir, l'aborde au nom de Jésus-Christ ou de la Vierge, selon qu'il lui doit annoncer la mort d'un homme ou d'une femme. Sire commandeur, levez-vous, que je vous embrasse au nom de Marie, mère du Sauveur, et de sainte Anne, patrone de votre fille qui vient de mourir.

LE COMMANDEUR.

Anna! ma fille morte!

LE CONNÉTABLE BERNARDO.

Voilà ce que l'ange de Dieu m'a dit à l'oreille.

LE COMMANDEUR.

Morte! morte!

LE DOCTEUR ONUFRO.

Voilà ce qui était écrit sur la feuille ajoutée à mon livre.

LE COMMANDEUR.

Mon Dieu, je te rends graces de l'avoir enlevée au monde pour la rendre à son père. Anna, ma belle enfant, l'autre nuit, quand je te disais: Ne pleure pas, je savais bien, moi, que le Seigneur nous réunirait bientôt. Hélas! mon Dieu, que de larmes j'aurais versées autrefois pour cette mort qui me fait tant de joie aujourd'hui! Comme dans ta maison les douleurs de la terre se changent en béatitudes. Les insensés! ils tendent la galerie en noir et voilent notre écusson, comme si nous étions en deuil; oh! des couronnes de fleurs, alleluia! ma fille va renaître. Viens, Anna, viens, je te tends les bras comme le jour où tu sortis du ventre de ta mère, et ce qu'ils appellent une tombe, est ton second berceau. N'est-ce pas, mes nobles aïeux, qu'on pourra bien élever sa statue auprès

de la mienne? Cet enclos n'est point une cathédrale qui garde ses piliers et ses chapelles pour des saints illustres comme vous. Nous bâtirons le piédestal à la place du grand saule pleureur, il est facile d'arracher cet arbre dont les rameaux deviennent si touffus, qu'ils empêchent le soleil d'arriver jusqu'à nous. N'est-ce pas, don Rafaël, que j'aurai la statue de ma fille à mes côtés?

LE CARDINAL RAFAEL.

Le conseil de famille en décidera lorsque le temps sera venu; maintenant il s'agit de prier pour elle, car Dieu la juge.

DON JUAN.

Pauvre Anna!

TOUS.

Dieu la juge, prions pour elle! (Les statues s'agenouillent dans le fond.

PRIÈRE.

EN CHOEUR.

O saints transfigurés, nos augustes patrons,
S'il vous reste sur terre encor quelque famille,
Dominique et Bernard, pour notre chère fille
Faites une prière et nous vous la rendrons.

LE COMMANDEUR.

Elle s'appelle Anna, elle a dû toujours croire;
Nous l'avons élevée en la foi du chrétien.
A présent elle est morte et nous voudrions bien
Qu'elle devînt un ange en votre sainte gloire.

EN CHOEUR.

O saints transfigurés, nos augustes patrons,
Faites une prière et nous vous la rendrons.

LE CARDINAL RAFAEL.

O Sancta Maria, rose blanche et mystique!
O femme sans pareille et pleine de clarté!
Nous vous chanterons tous durant l'éternité
Un hymne de louange, un solennel cantique.

Mais dites seulement à cette heure : Je veux
(Nous ne vous demandons rien que cette parole),
Je veux qu'Anna soit sainte et mette une auréole
A la place des fleurs qui sont dans ses cheveux.

EN CHOEUR.

Faites cela pour nous, sainte Vierge mystique,
Et nous vous chanterons un éternel cantique.

I.

EN CHOEUR.

Quand le Pharisien chez qui jadis tu vins
Oubliait le bassin pour les pieds de son hôte,
Une femme épandit, pour réparer la faute,
Ses huiles de parfums sur tes cheveux divins.

Et la myrrhe et le nard, la sainte et pure ondée
S'écoula doucement sur ta mystique chair,
Et celle qui sur toi versa ce don si cher
Etait femme partout avilie en Judée.

Mais elle avait l'amour, et pleine de ta foi,
Dénoua sur ton corps sa chevelure blonde,
Et pour t'avoir donné les parfums de ce monde,
Elle prit ceux du ciel qui reposaient en toi.

Une femme de même au puits de Samarie,
Lorsque tu t'inclinais sous l'ardente ferveur,
Te reconnut, ô Christ! pour le divin Sauveur,
Et dit : Voilà Jésus, l'enfant né de Marie.

Voilà, voilà celui dont le père est au ciel.
Puis elle te donna l'eau qu'elle avait puisée,
Présent qui te revint sans doute à la pensée
Quand un homme t'offrit son éponge de fiel.

Les femmes accouraient vers toi sans défiance
Et ne discutaient pas tes dogmes ni ta loi;
Elles avaient l'amour et plus encor la foi,
Et nous autres, hélas! nous avions la science!

II.

Science! herbe qui croît sur les plus hauts sommets
Et que l'homme nourrit avec sa propre sève,
Science! herbe qu'on sème et qui croît et s'élève,
Et puis meurt tout à coup et ne fleurit jamais.

Scientia, science, herbe étrange et touffue,
Qui naît avec le temps en l'homme qui finit,
De même que la mousse en un bloc de granit,
Ou sur les yeux béans d'une pâle statue.

Et l'homme alors, penché sur ses vieux parchemins,
Se dit : Il fut un âge heureux où, sans mystère,
Les anges du Seigneur descendaient sur la terre,
Et foulaient sous leurs pieds la poudre des chemins.

Est-ce que ces beaux jours sont passés pour nous autres?
Et d'où vient que Jésus ne nous apparaît plus
Entouré de splendeurs, de vierges et d'élus,
Comme il faisait jadis au temps de ses apôtres?

D'où vient que Jéhovah, dans le buisson de feu,
Jamais comme au prophète à nous ne se révèle?
La génération antique et la nouvelle
Ne sont-elles donc pas tes filles, ô mon Dieu?

Insensés! insensés! le Seigneur vous visite
A toute heure, à midi, le matin et le soir;
Seulement, désormais, vous ne pourrez le voir,
Vos yeux étant couverts par l'herbe parasite.

Science, herbe sans fruits, sans feuilles et sans fleurs,
Plante qui n'as pour toi qu'une tige débile
Qui monte à sa hauteur, puis s'arrête immobile,
Qu'on l'arrose de pluie, ou de sang ou de pleurs.

Science! elle croissait au Golgotha, cette herbe;
Et lorsqu'avant d'entrer au divin paradis,
Tu demandas à boire, alors tous les maudits
Allèrent la cueillir par plantes et par gerbe;

Et quand ils l'eurent bien pilée en leur mortier,
Ils plongèrent la lance, et puis l'éponge amère
Qu'un infâme soldat, sous les yeux de ta mère,
Vint t'offrir, ô Jésus, sans honte et sans pitié!

Car, te voyant si plein de flamme lumineuse,
Ils avaient bien prévu qu'il leur faudrait la croix,
Et que tu laisserais se dessécher tes doigts
Plutôt que de cueillir leur herbe vénéneuse.

Mais la force dompta ce dégoût si profond,
Et quand tu fus cloué sur l'infâme potence,
O désolation! amère pénitence!
Il te fallut vider la coupe jusqu'au fond.

III.

Une femme essuya ta face avec ses voiles,
Une femme pour toi souffrit les sept douleurs;
Une femme t'ouvrit ses paupières en pleurs
Lorsque le firmament éteignait ses étoiles.

Quand tu fus mort, ô Christ! une femme essuya
Ton cadavre divin et le mit dans la tombe,
Et quand tu t'envolas, ô céleste colombe,
Une femme chantait encore alleluia.

Au nom de ces splendeurs devant qui l'on s'incline,
De ces anges qui tous ont souffert de tes maux
Et sont venus cueillir leurs célestes rameaux
Sur l'arbre ensanglanté de la triste colline;

Christ, par tous les péchés qui furent expiés,
Par ta sainte auréole et ses ardentes flammes,
Par le chœur éternel des angéliques femmes
Dont les pleurs ont mouillé la plante de tes pieds;

Par toute la splendeur qui là haut t'environne,
Par ton père, et ta mère, et par le saint esprit,
Regarde notre fille, ô divin Jésus-Christ,
Et ton simple regard lui fera sa couronne!

IV.

Céleste Jésus-Christ, divin transfiguré,
Regarde notre fille; et si jamais les anges,
Fatigués d'entonner ta gloire et tes louanges,
Suspendaient un instant leur cantique sacré;

S'ils n'alimentaient plus du souffle de leur bouche
Le sonore clairon qui réveille les morts,
Si l'homme s'endormait dans la chair de son corps,
Si le vaste océan se taisait dans sa couche,

Et comme un vieil avare en son or accroupi,
Se mettait à compter ses richesses profondes;
Si rien ne chantait plus ta gloire, ni les ondes,
Ni l'étoile du ciel, ni la fleur, ni l'épi;

Si le divin soleil éteignait sa lumière,
Si la lune le soir n'éclairait plus les flots;
Si croulait l'univers, si le triste chaos
Reprenait pour toujours sa nudité première;

Si tout à coup cessaient les voix de l'océan,
Des fleuves, des moissons, et de la cathédrale;
Si tu n'entendais plus dans le ciel que le râle
D'un monde qui se tord sous la main du néant;

Si partout s'étendait la nuit stérile et sombre
Où les saintes splendeurs entonnent leur concert;
O divin Jésus-Christ, si dans le ciel désert
Il te fallait marcher à tâtons et dans l'ombre;

Si croissaient de nouveau les pâles oliviers
Témoins de tes douleurs, Jésus, et de tes plaintes;
Si les débris aigus des étoiles éteintes
Te déchiraient la plante ainsi que des graviers;

Si ton verbe divin, ta céleste parole,
O Christ, dans leur orbite éclatant et vermeil
Ne faisait plus vibrer les rayons du soleil,
De même que l'archet les cordes d'une viole;

Si toutes les splendeurs se lassaient de couver
Les mondes pleins de sève et pleins de mélodie,
Si tombait sur ta grande et belle comédie
Le rideau du néant pour ne plus se lever!

V.

Jésus, divin Jésus, sur ton œuvre en ruines
Tu nous retrouverais en notre gloire assis,
De même qu'aujourd'hui chantant *in excelsis*
Et de nos chapes d'or éclairant tes collines.

Si la création s'en allait toute au mal,
Nous chanterions, Jésus, pour tes vierges muettes,
Et nous resplendirions pour tes sombres planètes,
Nous serions à la fois ton orgue et ton fanal.

Nous illuminerions l'obscurité nocturne,
Nous ferions retentir hosannah, gloire à toi!
Car nous avons l'amour, ô Jésus; car la foi
Déborde de nos seins, comme un parfum de l'urne!

Car ton œuvre nous a pieusement émus,
Car la foi nous inspire et l'amour nous enivre,
Et qu'importe aujourd'hui que tu fermes ton livre?
Nous savons tous par cœur *Te Deum laudamus!*

Quand tous se seront tus, et la sphère terrestre,
Et les étoiles d'or, et les divins soleils,
Nous chanterons encore, et nous serons pareils
Au grand musicien qui conduit son orchestre,

Et se laisse entraîner par l'inspiration,
De sorte qu'une fois que la voix s'est éteinte,
Lorsque chaque instrument ayant jeté sa plainte
Repose dans un coin sans animation;

Lorsque tout est fini, lorsque la salle est vide,
Et que pour en tirer de sourds frémissemens,
Le vent vole et bourdonne autour des instrumens,
Ainsi qu'en un buisson fait une abeille avide;

Lui toujours se débat, heureux et transporté,
Au milieu des vapeurs de la musique, et flotte
Dans l'étendue, et voit resplendir chaque note
Sur un ciel d'harmonie et de sonorité.

Il chante sa chanson joyeuse ou lamentable,
Et galope toujours, et ne s'aperçoit pas
Que les ardens coursiers qu'il traînait sur ses pas
Se sont tous arrêtés et dorment à l'étable.

Ainsi, divin Jésus, nous chanterons encor,
Alors qu'aura cessé ta symphonie immense,
Car l'inspiration qui nous met en démence
Ne peut, ô Jésus-Christ, fermer ses ailes d'or.

(On frappe à la porte avec véhémence.)

LE DOCTEUR ONUFRO.

Qui frappe donc ainsi?

LE COMMANDEUR.

Je n'attends plus personne à cette heure.

LE CARDINAL RAFAEL.

C'est peut-être un vivant qui vient chercher asile chez les morts. Ouvrez, commandeur.

(Le commandeur ouvre, Anna s'élance vers lui.)

ANNA.

O mon père, mon père!

(Elle tombe dans ses bras tout en larmes et reste immobile sous l'impression du jugement de Dieu. Les statues qui priaient à genoux se lèvent, entourent le commandeur qui soutient sa fille, et demeurent un instant en contemplation.)

CHOEUR DES STATUES.

Que cette fille est belle ainsi de blanc vêtue!
Qu'elle est belle! on dirait une pâle statue
Sans ses longs cheveux noirs, flottans et déliés,
Qui tombent d'un seul jet de sa tête à ses pieds,
Et font le voile auguste où sa pudeur s'abrite.
Non jamais ici bas, Thérèse et Marguerite

N'eurent autant de charme aux jours de leur splendeur.
C'est Anna, n'est-ce pas, fille du commandeur ?
Mes frères, chaque fois que je viens à la vie,
Je bénis mes aïeux et je les glorifie.
Car de même qu'on voit un pieux jardinier
Entourer de ses soins un arbuste fruitier,
Un arbre qu'avant tout il cultive, et qu'il aime,
Parce qu'en son enclos il l'a planté lui-même
Le matin que l'on a baptisé son enfant,
Ainsi nos bons aïeux que le Seigneur défend
Ont entouré de soins l'arbre de notre race,
Et tellement sur lui fait descendre la grace,
Que depuis trois cents ans qu'il s'élève au soleil,
Il n'a pas pu trouver sur terre son pareil.
Grace à nos bons aïeux, l'arbre croît et s'élève
Et monte chaque jour, luxuriant de sève,
Et ce qu'il donne est pur et céleste, depuis
Ces belles palmes d'or et ces augustes fruits
Qui pendent par milliers à ses fécondes branches,
Jusqu'à ces belles fleurs si douces et si blanches
Qu'à peine elles se sont ouvertes au matin,
Que la mère de Dieu les prend pour son jardin.
Que cette fille est belle! oh! par sainte Marie!
La terre d'ici bas n'était pas sa patrie.
Je ne l'ai jamais vue au temps qu'elle vivait,
Mais certes cet habit dont la mort la revêt
Me semble la parer d'une façon auguste.
J'aime ce vêtement qui flotte et qui tout juste
Laisse voir sa main blanche et le bout de son pied,
Et je trouve ce soir que le linceul lui sied
Mieux que ne le ferait la plus belle toilette.
La mort n'est pas toujours cet horrible squelette,
Ce fantôme hideux, cet insensé vieillard
Qui marche dans les prés humains, et sans égard
Abat toutes les fleurs de la même faucille;
Elle est souvent galante avec la jeune fille.
La Mort, frères, la Mort est un beau cavalier
Qui monte avec lenteur et dégoût l'escalier
Des vieilles de cent ans, au front stérile et chauve,
Ouvre les grands rideaux, pénètre dans l'alcove,

Fait son œuvre fatale, et puis sans calculer
Combien elles seront laides à contempler,
S'enfuit à toute hâte en emportant leurs ames.
Mais elle en agit mieux avec les jeunes dames,
Et quand elle a rempli son funèbre devoir,
Bien d'elles se pourraient regarder au miroir,
Tant elles ont de grace et de béatitude,
Tant leur front est candide; et j'ai la certitude
Que le corps d'un enfant n'est jamais aussi beau
Que lorsqu'il a vêtu sa robe du tombeau,
Et que si la plupart des femmes et des vierges
Pouvaient se contempler à la lueur des cierges
Avec le grand suaire et le bandeau de fleurs,
Elles se complairaient à ces douces pâleurs
Qui font le corps plus pur que l'albâtre et la neige.
Oui, si la jeune morte au milieu du cortége
Se levait, et passant la main dans ses cheveux,
Regardait autour d'elle, elle dirait : Je veux
Que vous ne pleuriez plus, ô mes chastes compagnes,
Car sachez qu'il n'est pas dans toutes les Espagnes
De femme, de comtesse ou de fille de roi
Qui soit en ce beau jour parée autant que moi,
Car si je n'ai pas d'or, de joyaux, ni de franges,
J'ai la robe qu'on met pour aller voir les anges;
Et je suis assez belle ainsi pour espérer
Que le Christ va sourire en me voyant entrer.
Ma conscience est pure, et mon visage calme;
Et je porte en mes mains, comme l'ange, une palme.

LE CARDINAL RAFAEL.

O Sancta Maria!

LES AUTRES.

Seigneur, qu'avez-vous donc?

LE CARDINAL.

Malheur! malheur à nous! O mes frères, pardon
Si j'interromps ainsi vos cantiques de fête,
Mais daignez un instant regarder à la tête
De cette jeune enfant que vous glorifiez,
Et dites : Ces cheveux sont-ils sanctifiés
Par le second baptême annoncé par l'Eglise?

Voyez-vous que la flamme autour se cristallise
Comme au front des élus?

DON ONUFRE ET DON BERNARD ensemble.

Par le Christ, mon patron,
Cette fille n'a pas d'auréole à son front.

EN CHOEUR.

Et pourtant elle vient des jardins magnifiques
Où croissent les beaux lis dont les fronts séraphiques
De Jésus, de Marie et de saint Gabriel
Aiment à se parer dans les fêtes du ciel,
Où parmi les splendeurs d'une éternelle aurore
S'élève une moisson métallique et sonore
De fleurs, de belles fleurs que la mère de Dieu
Abrite sous les plis de son grand manteau bleu,
Et que les séraphins, ses cohortes fidèles,
Tiennent incessamment à l'ombre de leurs ailes,
Et protègent ainsi qu'une épaisse forêt
Contre l'ardent soleil qui les embraserait;
Du mystique jardin, de la belle prairie
Où la reine du ciel, la divine Marie,
La mère du Seigneur, en son divin loisir,
Pieds nus, chaque matin, descend et vient choisir
Les glorieux épis et les fleurs de lumières
Pour celles qui là-haut monteront les premières.
Et pourtant elle vient des jardins d'orient,
De ce pré si fertile et si luxuriant,
Que, lorsque vers midi, la belle moissonneuse
Marie a recueilli sa gerbe lumineuse
Pour les virginités de son auguste cour
Et celles d'ici-bas qui mourront dans le jour,
L'herbe est aussi touffue et la moisson vermeille
Aussi riche d'épis que le soir de la veille.
Et pourtant elle vient des augustes sentiers
Où croissent des épis et des fleurs par milliers,
Qui se laissent cueillir sans nulle résistance,
Pourvu qu'auparavant on ait fait pénitence,
Car, frères, autrement ils déchirent la main
De même qu'ici-bas les ronces du chemin.

Donc, puisque dans le ciel sa divine patrone
N'a pas daigné changer cette pâle couronne,
Ces tristes fleurs d'hiver qu'elle porte à son front
Pour le beau lis ardent du séraphique mont,
Pour l'auréole d'or dont la splendeur est telle
Qu'elle fait d'une vierge une sainte immortelle;
L'auréole de feu, rayon incandescent,
Diadême et splendeur, que le dévot passant
Avec humilité considère et salue;
Malheur à nous! malheur! elle n'est pas élue.
Cette fille est damnée! . . . . . .
. . . . . .

ANNA, s'éveillant de sa stupeur.

Mon père! mon père!

LE COMMANDEUR.

Mais qu'as-tu donc, Anna, pourquoi ces larmes? Est-ce que tu regretterais la terre, par hasard? O mon Dieu, voilà bien l'humaine créature; son paradis, c'est l'endroit qu'elle n'habite plus. Pauvre tige qui t'inclines, songe au soleil qui va te luire, et relève la tête en cet espoir de vie et de lumière. O ma fille, ne sois pas indigne de ton bonheur, redeviens calme et sereine, car à l'aube nouvelle je vais te prendre par la main et te conduire devant tes aïeux. Tu les compteras tous l'un après l'autre, et tu verras quelle place nous tenons dans le ciel. Demain, tu retrouveras ta mère glorieuse; demain, il te sera permis d'entrer dans son auréole, et de causer avec elle aussi long-temps que tu voudras. N'entends-tu pas, ma fille, les vierges de la terre s'écrier du fond des cloîtres : Sainte Anna, priez pour nous, vous dont les anges célèbrent la bienvenue au paradis? N'entends-tu pas Marie et Madeleine, et toutes les Ardeurs, chanter hosannah pour ton ame qui s'élève? te voilà déjà parvenue aux étoiles, et tu pleures toujours. Certes, il fallait que ton ame fût bien pleine de larmes pour n'avoir pas eu le temps de les répandre toutes avant que d'arriver aux portes du ciel.

ANNA.

O mon père, les larmes que je répands ici ne viennent pas de la terre, mais du ciel. La mort avait tari dans mes yeux la source de mes pleurs temporels, mais le doigt du Seigneur vient d'en ouvrir

une autre dans mon ame, une source d'où jaillissent des pleurs ardens toute l'éternité.

CHOEUR DES STATUES.

Commandeur, on voit bien que vous êtes le père
De cette triste enfant qui pleure et désespère.
O vous qui n'avez pas pu remarquer encor
Que cette fille, au lieu d'une auréole d'or,
Signe auguste de ceux que Jésus vient d'élire,
Porte sur tout son front des traces de délire.
Et, tenez, moi qui suis seulement son aïeul,
J'ai regardé long-temps sa robe et son linceul
Sans chercher sur son front l'auréole des saintes,
Et ce n'est qu'à la fin que ses pleurs et ses plaintes,
Et ce débris de fleurs dans ses cheveux resté,
M'ont fait connaître, hélas! toute la vérité!
Votre fille est damnée; il faut qu'on vous l'apprenne,
Sans cela vous seriez jusqu'à l'aube prochaine
A la vêtir de blanc pour le saint paradis.
Damnée! en vérité, frère, je vous le dis,
Sans cela vous n'auriez jamais vu par vous-même
Qu'elle n'a pas au front de sacré diadême;
Et, plongé tout entier en votre grand amour,
Vous seriez resté là, frère, jusques au jour,
Comme un homme qui prie, et soulage et console;
Attendant, pour chercher la divine auréole
Parmi les cheveux noirs de cet enfant perdu,
Que l'ange Lucifer au matin fût venu
La prendre et l'emmener en sa triste demeure.
Encor peut-être, hélas! peut-être qu'à cette heure
Trompé par votre amour, ô pauvre commandeur,
Vous auriez pris Satan pour l'ange du Seigneur.

LE COMMANDEUR.

Damnée! ô Seigneur! damnée! damnée! Et moi qui lui parlais des saintes et des chérubins. O mes nobles aïeux, vous disiez vrai, l'amour que nous avons pour notre enfant est un voile qui nous le dérobe, et les autres hommes peuvent seuls contempler son visage dans toute sa nudité. Tant qu'il marche sur la terre, notre enfant, ce voile l'environne comme une tunique empourprée, et nous le voyons

à travers, frais, dispos et serein. S'il meurt, ce voile devient auréole, et, je vous le demande, mes aïeux, quand ma fille est entrée ici, pouvais-je donc chercher un fil d'or sous cette grande chape de lumière dont mon amour la revêtait? Mais vous, cardinal Rafaël, vous qui n'êtes pas son père, c'est bien mal de ne m'avoir pas averti tout de suite. Damnée! ô malheureuse! Dire qu'à présent il faut que je me signe comme si je venais d'embrasser le démon et non ma propre fille. Damnée! et sa mère qui l'attend dans le ciel! Bienheureuse, reste plongée en ton extase, et si jamais il entre au paradis une vierge que nulle sainte ne réclame, hâte-toi de la faire asseoir à tes côtés, celle-là sera vraiment ta fille. L'autre est morte aujourd'hui, morte pour les hommes, car son corps est dans la tombe, morte pour les anges, car son ame est en enfer, morte, morte et damnée!

O mon Dieu! il faut que cette fille ait péché mortellement, car ses pleurs tombent lourds comme du plomb et creusent mon armure de pierre. C'est un fruit maudit que l'ame qui donne des pleurs si noirs et si brûlans lorsque la main de Dieu l'exprime, un fruit maudit et qu'il faut rejeter loin de soi. Anna, ma fille, c'était donc pour me tromper que tu priais des nuits entières, pour me tromper que tu pleurais au récit de la Passion, pour me tromper que tu communiais auprès de moi le jour de Pâques et de Noël! Malheureuse! je t'avais bien dit cependant que toute créature a son ange qui l'accompagne et lit dans son ame par intuition. Les hommes jugent les actes et les paroles; lui, sonde la pensée en sa profondeur, laboure la conscience, et voit dans le germe secret quelle est la nature spirituelle de ces belles larmes de cristal qui roulent sur le marbre des églises. A quoi cela vous a-t-il servi de me tromper par des prières où votre ame n'avait point de part, par des larmes qui coulaient comme l'eau des fontaines, par les regards pudiques de vos yeux et les gestes de votre corps? Malheureuse! vous avez sanctifié pour quelques jours la partie périssable de vous-même, et perdu l'autre pour toute l'éternité. O mon Dieu! le coup dont tu viens de la frapper retentit en moi, je sens comme elle toute la pesanteur de ton bras auguste. Mais n'importe, je te glorifie et bénis ton arrêt, car c'est péché mortel pour une fille que de tromper son père avec des larmes. Et

pourtant elle joignait ses mains avec tant de candeur, elle priait avec tant d'effusion, elle aimait tant le Christ, ses nuits étaient si calmes et sereines, ses jours si bien employés à secourir les malheureux! Oh! c'est impossible, Anna, ma fille, dis-moi que tu ne m'as jamais trompé, dis-moi que non, et je ne le croirai plus. Tant que tu as marché dans la vie entre ton bon ange et ton vieux père, tu as toujours été pure et céleste, et plût à Dieu qu'il t'eût rappelée en ce temps-là. Mais il a voulu t'éprouver, le Seigneur, il t'a pris ton vieux père, le seul de tes deux compagnons qu'il pouvait te ravir malgré ta volonté; car, pour l'autre, il ne dépendait que de toi de le garder jusqu'à la mort. Quand je n'ai plus été là, l'esprit du mal s'est approché de toi, ma fille, il t'a dit qu'il n'est point de Dieu, et tu as blasphémé. Il t'a dit d'absorber en toi tout l'or de tes aïeux, et quand les pauvres ont frappé à ta porte, on ne leur a plus ouvert. Il t'a dit qu'il n'est pas d'autres jouissances que celles de la chair, et tu t'es livrée au premier venu.

ANNA.

O mon père! si j'avais fait cela, le Seigneur m'eût condamnée à la peine éternelle; et certes, je n'aurais pas quitté la route de l'enfer pour venir vous regarder en face!

LE COMMANDEUR.

Malheureuse! conte-moi tes douleurs.

ANNA.

Je vais au purgatoire pour avoir aimé!

LE COMMANDEUR.

Amour n'est pas un crime cependant; Madeleine avait aimé beaucoup, et ses péchés lui furent tous remis.

ANNA.

Oui, mon père, mais sainte Madeleine, avant de mourir, répandit ses parfums sur les cheveux du Christ, et moi, la mort m'a surprise avant que j'eusse seulement acheté le vase. Nuit maudite que celle où cet homme fatal m'apparut! C'était vers le temps de Pâques, les austérités de la semaine sainte vous avaient épuisé, mon père, et, s'il vous en souvient encore, je passai deux nuits au pied de votre lit. La troisième, je rentrai dans ma chambre, et comme sonnaient huit heures, je suspendis ma pieuse lecture, car je sentais

le besoin de repos, n'ayant pas dormi depuis trois jours. Cependant, avant d'éteindre ma lampe, je m'agenouillai devant le le crucifix ; alors mes yeux se fermèrent, ma tête s'inclina sur ma poitrine, et commença l'extase de la prière. Soit que le devoir que je venais de remplir auprès de vous m'eût sanctifiée, ô mon père! soit que l'ange pressentant ma chûte fit tous ses efforts pour m'emporter vers Dieu, ma prière fut bienheureuse, et je ne m'étais jamais élevée aussi haut dans la béatitude. Je voyais comme en rêve le divin martyr cloué sur la croix ; à ses pieds les femmes se désolaient : ô miracle! j'étais moi-même une de ces femmes. Marie et Madeleine me disaient : Sainte Anne, regardez donc le sang qui coule de ses pieds, regardez le sang qui coule de ses mains, le sang qui coule de son front. Mais moi, je ne voyais rien de tout cela, tant ma face était attachée à la plaie ouverte à son flanc, et les yeux pleins de larmes, la voix pleine de sanglots, je me frappais le sein en criant : Mon père! mon père! Alors les femmes saintes me disaient : Jésus est notre époux. Sœur Anne, pourquoi donc l'appeler ton père? Et moi, sans les écouter, je tendais les mains vers la blessure et continuais toujours criant : Mon père! mon père! Je m'éveille enfin ; Madeleine, Marie, et toi, Jésus, à mon secours! il était là qui me regardait prier.

Quand un enfant regarde le soleil pour la première fois, tant de clarté l'inonde, qu'il ferme les yeux et pleure ; mais si l'ardent rayon pénètre en lui, malgré la chair de ses paupières, la vie et la chaleur se répandent en ses veines, et tout ému, les bras ouverts, il tend vers l'astre divin et semble dire : A toi, soleil, je t'appartiens, car tu viens de faire épanouir en moi comme une fleur mystérieuse dont j'ignorais encore le parfum. Ainsi je m'enfermai contre cet être miraculeux, cherchant à résister, mais en vain. Ange ou démon, j'étais à lui, je palpitais sous son regard comme un oiseau sous l'herbe, je ne voyais pas remuer ses ailes, mais je sentais qu'il allait m'emporter bien loin de la sphère des hommes. Je disais : Seigneur, Seigneur! ah! que ce soit votre ange, et qu'il veuille le bien, car tout ce qu'il voudra, je le ferai. Malheureuse! il voulut le mal, et ma perdition fut consommée entre deux signes de croix. Ah! mon père, cela vous scandalise qu'une fille chrétienne se soit abandonnée ainsi. Je ne cherche pas à m'excuser,

car je suis bien coupable et bien pénitente : mais tenez, peut-être aurez-vous pitié de moi quand vous saurez ce que m'ont dit les anges. Comme je m'en allais triste et plaintive, j'ai vu, sur le bord du sentier qui mène au purgatoire, un groupe de vierges et de séraphins qui pleuraient abondamment et se voilaient la face sous leurs ailes. Les ames malheureuses s'entendent, la douleur est le verbe universel de la création, elle unit dans un embrassement les riches et les pauvres, les bons et les mauvais, les filles de la terre et les anges du paradis. Toutes les larmes sont amères et peuvent ainsi couler dans le même vase. Je me suis approchée. — O divines Splendeurs ! Christ est de retour, je l'ai vu là-bas assis à côté de sa mère. Vous n'avez donc pas entendu l'alleluia que les mondes ont chanté à sa résurrection, que vous vous lamentez comme s'il était encore au sépulcre. Levez-vous, célestes vierges, et laissez-moi les plaintes et les larmes, à moi qui, de dix mille ans, ne pourrai vous appeler mes sœurs.—Mais elles :—Femme, ce n'est pas Jésus que nous pleurons, mais notre sœur, la plus douce topaze de la couronne de Marie, notre sœur, déchue, hélas! de sa gloire, pour avoir aimé comme vous. Elle était belle et divine, elle aimait à s'égarer dans les profondeurs de l'espace. Hélas ! hélas ! un matin, l'ange Lucifer la vit resplendir sur un nuage et s'éprit d'amour pour elle, il l'appela du fond de son abîme ; elle répondit, car elle ne savait rien de son histoire et prenait la flamme de ses ailes pour une auréole. Cependant Lucifer la fascinait du regard et de la voix, et, comme un oiseau que la couleuvre aspire, tombe de branche en branche, ainsi la pauvre vierge tomba d'étoiles en étoiles jusque dans l'abîme profond. Hélas ! hélas ! laissez-nous la pleurer notre sœur, la plus douce topaze de la couronne de Marie.... — O mon père ! Lucifer, c'était lui, lui, n'en doutez pas, avant son incarnation. Il a voulu me prendre mon honneur et ma vie éternelle ; pouvais-je résister, moi, résister à cet homme dont un regard détache les splendeurs de la couronne de la Vierge ? Dites, que pouvais-je faire ? me cramponner à la pudeur, à la religion, au crucifix ? je l'ai fait ; mais cet homme éveillait une tempête qui me brisait tout cela dans la main. Je suis tombée, et morte ! O mon père ! grace pour votre fille ! vous n'êtes pas plus malheureux que les anges !

LE COMMANDEUR.

Dix mille ans de purgatoire!

ANNA.

Consolez-vous; d'après le jugement de Dieu, je ne dois consommer toute seule mon expiation que dans le cas où nul ne voudrait y participer sur la terre.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire?

ANNA.

L'ange que Dieu m'avait donné pendant ma vie et que j'ai laissé remonter, ne viendra m'ouvrir les portes du purgatoire que lorsque mon urne sera remplie avec des pleurs, et si nul vivant ne m'aide, il faudra dix mille ans pour cela. Les damnés ont la paupière aride et sèche; ils se tordent long-temps sans pouvoir larmoyer, et souvent encore parmi les pleurs qu'ils versent après de longs efforts, la flamme qui les entoure en dévore beaucoup. Si nul ne m'aide, il faudra dix mille ans pour cela, mais qu'une ame généreuse et pénitente s'agenouille devant le Christ et frappe sa poitrine en disant: Miséricorde pour Anna; les larmes abonderont en ses paupières, et moi bien heureuse je sentirai mon urne se remplir et déborder comme le ruisseau, après que le soleil a fondu les neiges de la montagne.

LE COMMANDEUR.

Tu veux des larmes, pauvre fille, et nous autres statues nous n'avons dans les yeux que des gouttes de pluie ou de rosée.

ANNA.

Oui, mais il nous reste des parens ici-bas. Tenez, mon père, demain soir allez à Tolède visiter monseigneur l'archevêque, parlez-lui de son office du matin, de sa cathédrale qu'il aime tant, de cette grande peinture qui représente le jugement dernier. Combien de fois il m'a conduite par la main devant cette mystique toile que je ne pouvais regarder sans une émotion d'extase et de douleur! Oh! je me souviendrai toute l'éternité de cette longue file d'ames qui, tandis que les élus volaient au ciel et que les damnés tombaient dans le gouffre, tristes et lamentables cheminaient à pas lents sur un nuage, et la face tournée vers Jésus, entraient au purgatoire. O douces brebis que l'ange menait paître

loin des champs du Sauveur, je sais aujourd'hui pourquoi j'entendais mieux vos plaintes que l'hosanna des séraphins. Quand nous allions à Tolède, nous avions coutume de nous placer vis-à-vis de ce tableau, mon père! Aussi ces jours-là mon ame se mêlait à ses pauvres sœurs, et tant que durait l'office, elle suivait leur douloureux cortége. Plus je grandissais, plus je me liais intimement avec ces étranges compagnes que je préférais à toutes les filles de la terre. Chaque année, elles venaient dans ma chambre pendant les nuits qui suivaient les fêtes de Pâques et de Noël, comme pour me rendre ma visite, et bientôt je reconnus sur leur visage à toutes la même expression de misère et de souffrance. Et comme, si vous allez dans un champ après l'orage, voyant les roses, les marguerites et les lis pendre tout en larmes à leurs tiges, vous dites: Pauvres fleurs brisées par le même coup de vent! ainsi lorsque passaient devant moi toutes ces ames, à leurs fronts également penchés et flétris, je devinais qu'elles étaient victimes de la même tempête. Mais j'avais beau leur demander: Quel mal vous a réduites en si pénible état? elles passaient toutes sans me répondre.

Ames du purgatoire, pourquoi ne m'avoir point avertie? Hélas! êtes-vous donc plus heureuses aujourd'hui que je partage votre peine? Oh! je ne veux pas être aussi cruelle, et si le Seigneur le permet, avant d'entrer au purgatoire, j'irai dans l'église de Tolède écrire sous vos pieds à toutes: — Amour, amour, amour! — afin que désormais les vierges de la terre puissent voir quelle flamme a séché tant de fleurs en leur racine. Un jour de fête, pendant les vêpres, les cierges du tabernacle inondaient ce côté du tableau d'une lumière ardente qui semblait un reflet du purgatoire; jamais l'expression de cette divine peinture n'avait été plus douloureuse. Aussi je m'abandonnais toute entière à ma tristesse, et la foule s'écoulait déjà par le grand portail, que je suivais encore le cortége. Mon oncle s'approcha et me fit voir au-dessus une ame saintement bercée au bord d'un nuage; et comme je pleurais de joie, il me frappa sur l'épaule et me dit: — Petite enfant, si tu mourais aujourd'hui, voilà comme les anges t'emporteraient au ciel. — Oh! malheureuse! malheureuse! mon père, parlez-lui bien de ce tableau; et le matin, lorsqu'il vous reconduira jusqu'à la porte, avant de le quitter, dites-lui: Rafaël, l'ame de ma fille est en peine, priez pour elle!

LE COMMANDEUR.

Voilà dix ans que ton oncle Rafaël habite dans la cathédrale de Tolède.

ANNA.

Eh bien! allez à Burgos chez le docteur Onufro notre aïeul.

LE COMMANDEUR.

Y penses-tu, ma fille, il est mort depuis plus d'un siècle, et tu n'as jamais vu que sa statue.

ANNA.

C'est vrai. L'Eternité m'a brouillée avec le Temps. — Et don Bernardo le connétable?

LE COMMANDEUR.

Regarde.

ANNA.

Ah! malheureuse, toute ma famille est de pierre!

DON JUAN.

Eh bien! qu'elle aille trouver Octave.

ANNA.

Les larmes qui rachètent les morts ne sont point une parure; la prière des morts ne se récite pas sur des coussins de velours.

LE COMMANDEUR.

Octave est impuissant devant Dieu et devant les hommes; il m'a laissé mourir sans défense, il te laisserait brûler sans prière. D'ailleurs, ce n'est pas de lui que nous voulons; qui parle ici de don Octave? De tels hommes n'obtiendront jamais rien de Dieu, car leur prière est sans haleine et ne monte pas au-delà des voûtes d'un oratoire. Mais le pêcheur ardent qui bondit au ciel du fond de son abîme, ames en peine, vous pouvez vous cramponner à lui, car il frappe tellement du pied qu'il s'élève au-dessus du néant et traverse l'espace, et va droit au Seigneur, qui l'absout avec tout ce qu'il porte sur ses épaules. (Il va droit à don Juan, le prend par la main, et l'amène au milieu des statues.) Don Juan, c'est toi que je charge de racheter ma fille par tes prières et tes larmes.

CHOEUR DES STATUES.

Don Juan! don Juan! fais trêve à ta rébellion;
Prête-nous aujourd'hui, prête-nous assistance.

Imite ce pécheur qui dans sa pénitence
Rugissait nuit et jour comme fait un lion.

Par grace, charge-toi de l'expiation;
Rends Anna, notre fille, à l'heureuse existence,
Et les anges du ciel viendront avec constance
Recueillir tous les pleurs de la rédemption.

Et lorsque le matin répandra ses rosées,
Des larmes que tes yeux la nuit auront versées,
Ils iront inonder les esprits malheureux;

Et comme le soleil prend les eaux des fontaines
Pour arroser la fleur qui sèche dans les plaines,
Les archanges prendront tous les pleurs de tes yeux!

DON JUAN.

Vous me demandez des larmes, est-ce que j'en ai, des larmes? vous ne savez donc pas que la vie a desséché mes paupières et les a faites plus arides que les vôtres? Y pensez-vous, mes statues? pleurer Anna, moi! Ah! sans doute que je la pleurerais, si j'avais pu n'aimer qu'elle dans toute ma vie; si j'avais accompli sa damnation dans un moment d'ivresse et de délire, sans doute que je la pleurerais, et bien amèrement encore! Je n'ai pas voulu l'aimer, mais la perdre avec moi, car je porte un amour que la terre ne peut assouvir; et toutes les femmes que je rencontre, je les entoure de mon souffle, je les marque de mes baisers, afin de les retrouver dans l'éternité. Certes, jusqu'ici je n'ai pas eu tort, puisque vous parlez de purgatoire; c'est là qu'elles m'attendent, et vous croyez que j'irai leur en ouvrir la porte pour qu'elles s'envolent à Dieu. Vous croyez que j'irai reclouer au ciel toutes ces étoiles tombées, lorsque je puis m'en faire une couronne. Insensés! insensés! A chacun son royaume; que Dieu garde son paradis et ses archanges, Satan son enfer et ses diables, à moi, don Juan, à moi les femmes et le purgatoire! n'est-ce pas Anna?

LE COMMANDEUR.

Don Juan, prie et pleure pour elle!

DON JUAN.

Non!

LE COMMANDEUR.

Eh bien! va rendre compte à Dieu.

ANNA.

Grace! grace! mon père, que voulez-vous?

LE COMMANDEUR.

L'exterminer, cet homme, l'exterminer.

ANNA.

Ayez pitié de lui, miséricorde!

LE COMMANDEUR.

Elle te sauve de l'enfer, et tu lui refuses des prières! Mais tu veux donc que je sois dix mille ans sans voir ma fille! Oh! cela ne se peut; tu la rachèteras, misérable, ou tu vas mourir. Et lorsque l'ange du purgatoire viendra pour demander son ame, c'est la tienne que je donnerai.

DON JUAN.

Oui, s'il veut la prendre. Nos ames sont de trempe différente, et n'auront à l'épreuve ni même poids ni même son. Or, je ne te conseille pas de les donner l'une pour l'autre, car si l'ange sait distinguer une pièce d'or d'une de cuivre, il découvrira la fraude, et tu seras chassé du paradis!

DON BERNARDO.

Qu'elle aille dix mille ans gémir au purgatoire,
Puisque hélas! c'est écrit sur le livre fatal.
Mais regardez, seigneurs, au point oriental!
Dirait-on pas qu'il s'ouvre une porte d'ivoire?

DON ONUFRO.

Frères, voici le jour. Si vous voulez m'en croire,
Nous allons retourner à notre piédestal.
D'ailleurs, je me console en pensant que le mal
Pourrait être plus grand pour nous et notre histoire!

DON RAFAEL.

Dix mille ans ne sont pas toute l'éternité.

LE COMMANDEUR.

Je pourrai lui garder sa place à mon côté
Dans le ciel.

DON RAFAEL.

Oui. Déjà la nuit se fait moins brune.
Je pars, car le chemin est long, frères, d'ici
A Tolède. Adieu donc et bon espoir.

LE COMMANDEUR.

Merci.
Seigneurs, j'irai vous voir à la prochaine lune.

(Le commandeur accompagne ses aïeux. Anna et don Juan restent seuls.)

ANNA.

Don Juan! don Juan! une prière!

DON JUAN.

Toujours cette parole.

ANNA.

Tu l'entendras dix mille ans encore si tu me laisses au purgatoire!

DON JUAN.

Tu fais comme les pauvres de Burgos, ils finissaient toujours par emporter ma bourse; pour peu que cela dure, je vais te jeter mon ame à la face.

ANNA.

Ce n'est pas ton ame que je te demande, mais une de tes larmes; ce n'est pas ta bourse que je veux, mais une des pièces d'or qu'elle renferme.

DON JUAN.

Je n'ai pas de prières à te donner, laisse-moi vivre en paix.

ANNA.

Que ne m'as-tu laissé mourir de même?

DON JUAN.

Voyons, Anna, plus de rancune, viens ici, près de moi, causons. Comme tes cheveux sont plus noirs depuis que ta chair est de marbre! comme la Mort t'a faite belle, Anna, sais-tu bien qu'il n'est pas dans toutes les Espagnes de duègne plus habile à vêtir une jeune fille! Comme elle a bien peigné tes cheveux! la Mort,

comme elle a bien choisi les fleurs de ta couronne! Anna! Anna! comme te voilà belle! laisse-moi t'embrasser. Oh! je t'aime plus que jamais; folle, que parlais-tu de ciel? nous y sommes dans le ciel! Dis, n'es-tu pas la vierge Anna? ne suis-je pas ton époux? n'est-ce pas Dieu, cet ange invisible, qui nous unit ensemble après la mort, et nous apporte avec ses ailes tous les parfums de la vie? Anna! Anna! quelle trinité veux-tu donc plus auguste que la nôtre? Des prières? oui, j'en ferai, mais pour t'adorer, car toi seule es ma vierge; l'autre, je ne la connais que pour l'avoir vue peinte sur des murailles. Mais toi, je t'ai suivie autrefois, j'ai touché les pans de ta robe, et je te retrouve sanctifiée aujourd'hui. Anna! Anna! un baiser encore, toujours! pourquoi te retirer ainsi? Méchante, avez-vous donc oublié cette parole: Don Juan, ton amour en ce monde, et l'enfer dans l'autre? As-tu donc oublié cette parole, toi qui veux t'envoler au ciel lorsque je suis damné, et mettre ainsi le purgatoire entre nous deux afin de ne plus entendre ma voix?

ANNA.

Ah! don Juan, c'est indigne; je viens te demander mon salut et tu travailles encore à ma perdition! Mais sois averti, quoi que tu fasses maintenant, je ne tomberai pas plus bas que le purgatoire.

DON JUAN.

Tu ne te souviens donc plus d'avoir répété trois fois cette parole?

ANNA.

Lorsque je blasphémais de la sorte, je confondais la passion des sens avec le pur amour, je n'étais pas entrée au ciel, je n'avais pas vu le bonheur des anges.

DON JUAN.

Ils sont donc bien heureux les anges!

ANNA.

Seigneur, Seigneur, pourquoi m'avoir montré ta comédie, puisque je ne dois point y prendre part de dix mille ans? Hélas, hélas! pourquoi t'être égarée au jardin du ciel, mon ame! pauvre fleur qui dois prendre racine au purgatoire? Oh! les anges, source éternelle d'extase et de béatitude! couronnes où l'amour resplendit,

chevelures d'or, blanches ailes que l'amour inonde, calices embrasés dont l'amour est le seul parfum! oh! les anges, les anges!

DON JUAN.

Oui, leur front est calme, Anna, mais une flamme intérieure les consume; ils souffrent comme nous du mal qui ronge la création, car la création est une fleur, et le néant, le ver qui l'habite. Partout le néant, partout la soif d'une eau que l'on croit tarie et qui n'a jamais coulé! Damnation! tandis que je poursuis toute ma vie un être insaisissable et que je blasphème ne le trouvant pas sur la terre, l'ange du ciel prie et chante pour attirer à lui quelque beauté surnaturelle, et le créateur, du fond de sa solitude, nous voyant tous souffrir, rêve une œuvre parfaite, et pleure à l'idée qu'il est impuissant à la réaliser. L'homme, l'ange et le créateur se courent après dans le chaos et s'appellent tous trois sans que l'on puisse dire quel est le plus malheureux de celui qui blasphème, de celui qui prie ou de celui qui pleure.

ANNA.

Don Juan, c'est la chair qui soulève ces tempêtes et remue en ton ame ces amours insatiables qui veulent toutes se répandre à la fois et se heurtent comme les vagues d'une eau qui bout! Mais les anges! eux sont de purs esprits, de célestes fontaines, et leur amour s'épanche pur, limpide et sans tumulte, car il a conscience de son éternité.

DON JUAN.

Oui, mais dans ces réservoirs célestes viennent se mirer des étoiles et des splendeurs, Marie et Jésus, que sais-je moi? et les anges, aussitôt épris de ces reflets qu'ils ne peuvent saisir, meurent dans leur éternité!

ANNA.

Le tourment dont tu parles est inconnu là haut. Mon Dieu, tu pouvais t'élever jusqu'au ciel sur les ailes de la prière, si tu pouvais épier les anges un instant, un seul instant, oh! comme tu dirais en face de leur béatitude: J'étais un insensé de confondre ainsi l'amour et l'adoration! Tu trouves le bonheur des anges imparfait, et tu ne sais pas seulement ce que c'est qu'un ange! Don Juan, deux êtres qui se sont bien aimés sur la terre font un ange dans le ciel!

DON JUAN.

Ainsi donc, à nous deux, nous ferions un ange.

ANNA.

Oui, si tu le voulais!

DON JUAN.

Un ange!

ANNA.

O don Juan! je suis un pauvre oiseau chétif, et n'ai d'essor que jusqu'au purgatoire; tends avec moi ton aile, et nous irons nous réfugier aux pieds de Dieu. Don Juan, te vois-tu transfiguré, te vois-tu séraphin? vois-tu ton ame échanger et confondre avec la mienne son parfum et sa musique? vois-tu les anges composer avec nos deux noms un verbe pour nous appeler dans le ciel? sens-tu battre tes ailes et couler sur nos cheveux le baptême de lumière? Joie ineffable! un ange! Mais pour que le mystère s'accomplisse, il faut des pleurs, des pleurs! La mine est au fond de ton ame, creuse-la, don Juan, et bientôt ruisselleront autour de toi des larmes et des diamans célestes, et je viendrai les ramasser. Oh! comme je serai belle quand je retournerai vers Dieu parée avec toutes tes larmes, et que les anges et les saintes réfléchiront leur gloire dans les joyaux de ma couronne!

DON JUAN.

Anna! que ta voix est harmonieuse! Anna! ma belle! emmène-moi dans ton jardin, ciel ou purgatoire, n'importe, emmène-moi dans la sphère où tu remontes, si la rosée y tombe aussi douce que tes paroles, si le vent y respire aussi pur que ton haleine!

ANNA.

Notre pacte est conclu, don Juan, tu vas prier pour moi.

DON JUAN.

Je n'ai rien promis; mon front ruisselle, ma main tremble, j'ai la fièvre, je suis en démence; nous nous reverrons, Anna!

ANNA.

Ne l'espère pas, don Juan, car si tu sors de cette tombe sans être converti, tu vas de nouveau t'enfermer dans un de ces palais d'orgie et d'impiété dont les ames ne peuvent traverser les mu-

railles. Don Juan, les ames ne descendent que dans les lieux sacrés, et, pareilles aux filles de ce monde, qui ne parlent avec les jeunes hommes que sous les yeux de leurs mères, elles ne conversent avec les vivans qu'en présence du crucifix ou de la sainte Vierge. Or, tu le vois, si tu m'échappes cette nuit, je suis perdue, hélas! car il ne doit plus t'arriver de mettre le pied dans un sanctuaire!

DON JUAN.

Il me faut deux jours pour ma conversion, veux-tu me les donner?

ANNA.

Oui, mais le troisième, où te retrouverai-je?

DON JUAN.

Au couvent de Saint-Just, tu frapperas à la cellule de Charles Quint.

ANNA.

Je suis sauvée, ô mon Dieu! les larmes de don Juan rachèteraient Lucifer de sa damnation éternelle! (Anna disparaît.)

DON JUAN.

Assez, assez d'amertume et de fiel, je veux boire à la coupe des anges! et toi, maudit, qui jour et nuit m'irritais en de nouveaux désirs, compagnon de l'enfer qui me poursuivais sans cesse et partout! vipère qui te roulais autour de ma pensée et l'envenimais au point de la faire bondir comme une folle en d'insatiables ardeurs, malheur à toi, corps de chair et d'os! Je te le dis: malheur à toi! tu seras bien puni pour m'avoir trompé si long-temps, l'ame de don Juan se révolte à la fin, elle te repousse, elle te foule aux pieds, misérable! tu m'avais promis toutes les jouissances de la terre en échange de ma vie éternelle, et j'étais le plus malheureux de tous les hommes, et le plus insensé, car je me vengeais sur autrui d'un mal qui me venait de toi. Oh! quelle rude pénitence tu vas faire! toi, si magnifique, tu seras couvert d'un linceul, et frappé de verges, tu marcheras pieds nus sur des ronces, tu deviendras chauve, tu te fondras en larmes! Buisson maudit, tu sécheras enfin

pour que la fleur étouffée en tes ramures puisse croître au soleil et du milieu de tes ruines s'élancer jusqu'au ciel. — Quelle surprise étrange chez les hommes, demain, quand on dira : Don Juan s'est fait moine! que de livres ils vont écrire là-dessus! Et quand je serai mort, quelle rumeur chez tous les savans de la terre! Comme ils viendront chercher sur mon crâne les traces de mon ame, et les flairer, pareils à des chiens qui s'arrêtent à l'endroit où l'alouette s'était posée et demeurent absorbés sur la piste, tandis que l'oiseau matinal joue et chante dans l'air! N'importe, je n'en serai que plus inexplicable; ils auront beau se torturer l'esprit, noircir leurs parchemins, entasser volume sur volume; ils deviendront fous peut-être, mais ils ne me comprendront jamais. Don Juan! qui donc expliquera don Juan? cet être que toutes les femmes ont vu devant elles à l'heure de leur perdition, qui n'est ni roi ni fils de roi, et se ferait servir par des princesses, qui tient les hommes en mépris et court les champs seul avec son valet! qui viole, blesse et tue avec ses yeux, développe à la fois des semences de haine et d'amour, de vie et de mort avec son regard, son seul regard! et, comme le soleil, fait croître dans un même champ des ronces et des épis, et qui par un beau soir, ivre de duels, de femmes et de vin, raillant le ciel et l'enfer, entre dans une tombe, et le matin en sort moine et transfiguré! Don Juan, qui saura jamais ce que c'est que don Juan? Les hommes, ils ne me croiront pas, et quand je traverserai la place ainsi vêtu, ils diront : Don Juan est mort, ce n'est pas là don Juan, mais son ombre; et tous prendront ma robe de moine pour quelque linceul trouvé dans le sépulcre du commandeur. — Je tiendrai ma parole, Seigneur, le pacte est fait, maintenant il me faut l'extase des martyrs et des anges, il faut que ton esprit me recouvre comme une chape toute l'éternité, car mon ame ne dépouille pas son corps pour rester nue ensuite et frissonner au grand air. Je veux prier, je veux prier, dussè-je mourir dans l'effusion de ce nouvel amour. Prier! mais on ne m'a jamais appris de formule; prier! comment prier si la révélation ne me vient pas? Cependant mon ame est suspendue, elle peut retomber si les ailes de la prière ne l'emportent bien vite au tabernacle du Seigneur. Anna l'a dit, la prière est la seule voix d'ici-bas qui s'entende là-haut, la prière est l'occupation éternelle

des saintes. Or, voyez-vous don Juan entrer au ciel sans pouvoir saluer Marie et ses compagnes avec une prière, voyez-vous don Juan servir de risée à tous les petits chérubins? (Il éteint la lampe du sépulcre.) Maintenant, splendeur, étoile ou soleil, révéle-toi, forme de la prière, que je t'inonde de mes larmes, que je te couvre de baisers, révéle-toi, que nos amours s'accomplissent avant l'aurore. Déception! mon Dieu, comment faut-il donc faire pour prier, veux-tu que je tombe à genoux comme les vieilles femmes? J'ai honte! n'importe, essayons. Anna, si tu m'avais trompé! où trouver une image de saint? ah! je viens de me déchirer à tes épines; c'est toi, Christ? salut, voilà bien long-temps que tu pleures, tant de souffrance doit avoir aigri ton ame, et je n'ose t'adorer si tôt. Mais vous, blanche couronne, que les hommes n'ont pas effeuillée encore, vous attirez mon ame à vos parfums, et c'est sur vous qu'elle répandra sa première rosée; vous êtes femme comme Anna; Marie, Marie, ô sainte Marie, ayez pitié de moi!

(Il tombe à genoux et prie.)

(Le commandeur entre par le fond, les bras croisés sur sa poitrine la tête inclinée, comme un homme qui rêve.)

LE COMMANDEUR.

. . . . . .

. . . . . .

Réversibilité! mot sublime et profond
Qui ne pouvait sortir, ici-bas, que d'un front
Couronné des splendeurs d'une triple auréole!
Réversibilité! magnifique parole
Dont a jailli sur nous la lumière à grands flots.
Parole de salut, dogme céleste, éclos
De toute éternité pour les saintes phalanges,
Mot auguste et profond de la langue des anges
Que nous autres mortels n'eussions jamais appris,
Si toi, divin Jésus, divin martyr épris
De nos tristes douleurs et de notre misère,
Tu ne fusses un jour venu sur le Calvaire
Pour nous le révéler. Gloire donc, gloire à toi,
Divin crucifié! — Certes le même roi,

Le même qui, la main sur le poteau clouée,
Les yeux remplis de sang et la voix enrouée
Par les âpres saveurs de l'éponge de fiel,
Cria : — Fraternité ! — Ce mot venu du ciel
Devait dans sa douleur et dans sa longue plainte
Nous révéler encor cette parole sainte,
Ce mot qu'au fond de l'ame il avait apporté,
Ce dogme de la mort : réversibilité !
Car ces deux mots divins se réclament l'un l'autre,
Et veulent même cœur, même voix, même apôtre;
L'un parle de la vie, et l'autre de la mort.
Ces deux sons merveilleux forment un seul accord,
Une seule harmonie éclatante et superbe
Qui tonne sur le monde et qu'on appelle Verbe !

. . . . . .

Réversibilité ! loi de vie et d'amour,
Rapport indissoluble entre l'ame qui pleure
Toute nue au grand air et celle qui demeure
En un corps bien dispos. Réversibilité !
Lien de l'univers avec l'humanité,
Verbe qui réunit au même sanctuaire
Le vivant et le mort, la cape et le suaire,
Tout ce qui tend enfin au bonheur des élus,
Le siècle d'à présent et ceux qui ne sont plus !

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

(Il s'assied sous la voûte du tombeau, du côté opposé à don Juan, et demeure immobile. — Silence.)

DON JUAN, s'éveillant de son extase.

Vision du ciel, pourquoi déjà me fuir ? Quel songe ! votre essaim a passé devant moi, chastes colombes du purgatoire, et j'aurais pu toutes vous appeler malgré vos transfigurations. Jeunes filles, mortes en mes bras, j'ai reconnu vos ames, car déjà dans ce monde je les voyais sous vos poitrines briller et resplendir comme une lumière sous le globe de cristal ! Lumières ardentes que je voulais

saisir et pour lesquelles j'ai bien souvent brisé le globe. Mais elles s'envolaient au ciel, car les ames comme les sons et les parfums montent vers Dieu, quand on les abandonne à leur nature. Gloire à toi, Seigneur, qui me les as rendues, à toi qui en as effeuillé sur ma tête les belles roses de ton jardin! Et vous, esprits célestes, chantez vos cantiques, faites sonner les rayons du soleil aux battemens de vos ailes; voici don Juan, voici des amours pour toute l'éternité. Flottez, esprits divins, un jour mon ame ira se tremper comme vous dans l'élément sonore. Aujourd'hui elle vous contemple, mon ame, et ressemble à la jeune fille qui, par un beau temps de juillet, accourt au bord du fleuve, et tandis que le soleil essuie ses blonds cheveux, s'assied et regarde folâtrer ses compagnes, heureuse de se dire : Tout-à-l'heure je dénouerai ma ceinture et je ferai comme elles. Si vous êtes des anges, pourquoi m'abandonner? si vous êtes des étoiles, pourquoi vous éteindre? Anna, rayon du ciel, pourquoi déjà te retirer quand ma pensée allait fleurir?

LE COMMANDEUR.

Tout n'est pas consommé, don Juan. Certes, la rédemption des ames serait facile, si tu pouvais l'accomplir tout entière au bruit de la musique des anges, aux lueurs des saphirs d'orient. Après le jour vient la nuit, la fête d'initiation est passée; voici maintenant la douleur et le sacrifice. Les ames ont chanté ton départ de ce monde, elles chanteront encore ton arrivée au ciel. Mais entre le départ et l'arrivée est le voyage, entre le baptême et le dernier sacrement se tient la liberté de l'homme. Les anges ont accompagné le Verbe jusque dans le sein de la Vierge, et sont partis, laissant Jésus naître, grandir et faire son œuvre sur la terre!

DON JUAN.

Je suis de force à porter seul ma croix.

LE COMMANDEUR.

Tu iras au couvent?

DON JUAN.

Je suis bien venu dans ton sépulcre.

LE COMMANDEUR.

Dieu te garde en cette volonté.

DON JUAN.

Sois en repos, commandeur, la fille rejoindra son père qui est dans le ciel.

LE COMMANDEUR.

Courage, don Juan, la montagne est rude à gravir pieds nus. Écoute : à deux cents pas de ce monument, si tu rencontres ta mère tout en larmes, souviens-toi des six stations de Jésus-Christ, descends de ton cheval, réchauffe ses mains à ta poitrine et couvre-la de ton manteau. Essaie de la consoler; si tu ne le peux, pleure avec elle, ensuite lave ses pieds; demande-lui sa bénédiction et va t'agenouiller au sanctuaire. Il est inutile que je t'apprenne ici dans quels lieux tu feras les autres stations, don Juan; les ames qui veulent se dévouer n'ont pas besoin qu'on leur enseigne le chemin du Calvaire. Courage, ne te laisse pas rebuter; songe que le Christ fut couronné d'épines avant de rencontrer la Vierge qui lui donna son voile. (Les statues chantent au dehors le *Gloria in excelsis.*)

DON JUAN.

Étrange concert! est-ce que je rêve? est-ce que le ciel fait jouer pour moi toutes ses orgues?

LE COMMANDEUR.

Don Juan, tu veilles et ne peux entendre encore la musique des sphères. Quoi donc! ne reconnais-tu pas les chantres de cette nuit?

DON JUAN.

Ah! oui, les statues de ton enclos, j'ai peine à concevoir comment ces voix funèbres ont pu devenir si glorieuses. Quelles intonations puissantes! quel bonheur de faire tant de bruit dans la nature! céleste musique! célestes chanteurs! La lune sans doute les avait enroués hier au soir, et le soleil leur rend la voix en même temps qu'aux oiseaux et qu'aux moissons.

(Les statues en dehors continuent leur chant.)

LE COMMANDEUR.

Veux-tu savoir tout le mystère, don Juan? Hier au soir les statues chantaient la prose des morts, et ce matin elles entonnent l'hymne de gloire et de résurrection.

DON JUAN.

C'est donc moi qui suis le ressuscité?

LE COMMANDEUR.

Viens, don Juan!

L'enclos du commandeur. — Toutes les statues sur leurs piédestaux.

PREMIÈRE STATUE.

Avouez que c'était un magnifique enjeu,
Anna contre don Juan; la partie était belle,
Et long-temps a penché pour l'archange rebelle.
Elle est gagnée enfin et tout retourne à Dieu.

DEUXIÈME STATUE.

L'enfer pleure et gémit, le ciel est calme et bleu,
La terre se réveille, et la troupe fidèle
Chante son hosannah! Satan, à tire d'aile,
Regagne tout confus ses royaumes de feu!

TROISIÈME STATUE.

Comme il va se venger sur sa triste famille!
Comme il va séparer la mère de la fille,
Le frère de la sœur, la femme de l'époux!

QUATRIÈME STATUE.

Que d'ames vont se fondre en pleurs intarissables!

CINQUIÈME STATUE.

Oui, le joueur qui perd rend les siens responsables.

SIXIÈME STATUE.

Compagnons de Satan, trois fois malheur à vous!

Don Juan et le commandeur sortent du sépulcre.

DON JUAN.

Salut, terre! salut! comme te voilà fraîche et renouvelée! comme tes vallons aspirent la vie à pleins calices, comme ta belle gorge frissonne, ondule et palpite sous sa triple ceinture de par-

fums, de lumière et de voix. Chaque fleur porte son diamant d'où jaillit l'arc-en-ciel; mille insectes de flamme tremblent au cou des marguerites. L'arc-en-ciel, double nature, merveille qui tient à la terre par une goutte de rosée, au firmament par un rayon de soleil, et qui tout à coup se dissipe sans qu'il reste enveloppe ni chrysalide; l'arc-en-ciel! illusion! rêve! Salut, terre! salut! à te voir si magnifique, on dirait que tes soleils ont aspiré les ames d'une autre sphère pour les verser en pluie au calice de tes fleurs. Terre! te souvient-il d'hier au soir, de cet homme insensé qui brisait tes plantes sous ses pas, et dont le bruit empêchait tes morts de s'endormir? Eh bien! le voilà, ce don Juan, heureux et comme toi plein de fraîcheur et d'harmonie. O merveille! tout un Eden fleurit autour de moi. Auréoles, sons, parfums, tout cela tinte et flotte et tremble dans l'espace, et si je me recueille, d'autres musiques chantent en moi, d'autres soleils luisent en mon esprit. Qui m'apprendra dans cette confusion à séparer la couleur du reflet? grace, mon Dieu; assez d'extase et de mélodie, assez. Le vertige me prend, ma tête s'égare au milieu de tout ce bruit, je n'entends plus la voix de mon ame. Salut, terre! salut! Oh! qui jamais eût dit, en te voyant sombre et livide hier au soir, que tu serais bientôt si fraîche? Oh! qui jamais eût dit que cette sorcière, qui frissonnait dans sa cape de brouillards, boirait encore une fois la vie et la jeunesse dans la coupe du matin? Comme te voilà belle avec tes longs cheveux qui flottent parmi les rayons du soleil! O terre, enivre-moi de tes parfums, laisse don Juan ouvrir sur toi ses ailes d'ange! Double miracle! six heures, et le chaos s'est illuminé; six heures, et plus de nuit, plus de doute, partout la lumière, partout la foi! six heures, et le soleil a fait de la terre un jardin, et de mon ame un paradis où mille oiseaux chantent à leur éveil! six heures, et deux ennemis irréconciliables, la terre et don Juan, en sont venus à se donner la main pour leurs fiançailles! O terre! nous nous sommes transfigurés en même temps, toi par la rosée, moi par les larmes. Commandeur, c'est une volupté sans pareille lorsque les étoiles vous regardent avec mélancolie et que les fleurs vous disent : Mon bien-aimé!

LE COMMANDEUR.

Conviens, don Juan, qu'hier au soir tu ne soupçonnais pas

de si douces paroles au fond de ces calices que tu foulais aux pieds.

DON JUAN.

On eût dit qu'elles m'avaient pris en haine et se fermaient à mon approche comme elles font au tomber de la nuit. Cependant je les aimais, les fleurs!

LE COMMANDEUR.

Oui, comme tu aimais les femmes, pour les respirer et les briser ensuite.

DON JUAN.

Nous sommes donc réconciliés ce matin? regarde, il n'en est est pas une dans le champ qui ne se fasse belle pour me plaire.

LE COMMANDEUR.

Ne viens-tu pas de prier Dieu? Quand l'ame a pardonné, la bouche sourit.

DON JUAN.

Eh quoi! c'est la prière qui m'ouvre avec ses jolis doigts tous les yeux du firmament, tous les calices de la plaine? Ainsi, plus de rancune, chastes étoiles; la paix est donc faite entre nous, belles marguerites? regarde-les déployer leurs colliers de perles blanches; écoute-les chanter en chœur pour me glorifier. O saintes fleurs, vous avez bien mérité du Christ et de la Vierge, et Dieu vous donnera sans doute une couronne, si vous restez toujours ainsi.

LE COMMANDEUR.

Les fleurs et les étoiles sont les anges de la terre.

DON JUAN.

Amour intarissable! Autrefois dans mes nuits d'orgie, à force de vin et de passion, je déployais mes aîles aussi; mais, hélas! à peine j'avais perdu pied que je heurtais du front les voûtes d'une taverne, et retombais ivre sur la terre. Ce matin, je ne sais si je suis en démence, mais plus je m'élève et plus je sens le besoin de m'élever encore; il me semble que je ne dois plus trouver de limites.

LE COMMANDEUR.

Je le crois bien, tu voles dans l'infini.

DON JUAN.

Commandeur, vois-tu cette étoile qui tremble à l'orient, là-bas? comment les anges l'appellent-ils?

LE COMMANDEUR.

Du nom de sainte Anne, sœur de Marie.

DON JUAN.

Et patrone de ta fille. Maintenant je ne m'étonne plus si depuis une heure elle me fait des signes. Regarde : tandis que ses compagnes s'éparpillent dans les blés ou se mirent au cristal des lacs, elle tient ses rayons fixés sur mon visage, on dirait qu'elle en veut à mes larmes.

LE COMMANDEUR.

Les anges l'appellent sainte Anne.

(Ils suivent en silence l'allée des statues qui conduit aux portes de l'enclos. Don Juan s'arrête de temps en temps et regarde avec admiration.)

DON JUAN.

Je te fais compliment sur tes aïeux, commandeur; quelle majesté surhumaine!

LE COMMANDEUR.

Tels tu les vois en marbre, don Juan, tels ils étaient en chair. Les statuaires de leur temps, braves catholiques et pleins de foi dans l'art, copiaient un homme et ne l'inventaient pas; ils le reproduisaient après sa mort tel qu'ils l'avaient connu durant sa vie. Mais ce n'est point à dire pour cela qu'il leur manquât l'intelligence du beau idéal; au contraire, ils l'avaient au plus haut degré; les portails de toutes nos cathédrales d'Espagne montrent assez qu'ils étaient poètes, ces tailleurs de pierre! Ils divisaient leur génie en trois parts; ils donnaient au Christ la beauté pure, à Satan la laideur, ils gardaient la vérité pour l'homme. De nos jours l'art devient incrédule, et c'est une chose déplorable de voir le grand homme obligé de se faire sculpter durant sa vie, et de présider lui-même à ce travail, afin d'empêcher le statuaire de mentir à la nature.

DON JUAN.

Quelles têtes! quelle foi profonde! Certes des ames vulgaires ne devaient pas habiter en de pareils corps. Salut, troupe divine!

Si l'Espagne avait à se faire représenter dans le ciel, c'est vous qu'elle choisirait, moines et guerriers de cet enclos. Quel est donc cet homme à la mine austère, et qui semble conduire la procession de tes aïeux? il n'est pas né d'hier, celui-là, commandeur. A son armure qui s'effeuille, à ses épaules couvertes de mousse, on voit qu'il va bientôt atteindre à la vieillesse du granit. N'importe, il est encore ferme sur ses jambes, et le piédestal pourra bien crouler avant la statue. Son nom?

LE COMMANDEUR.

Valero, cousin du Cid et mort au siège de Tolède.

DON JUAN.

Il tient son épée à la main, et dès qu'il cesse de chanter, on dirait qu'il écoute s'il n'entend pas venir les Maures. — Et cet autre chauve et maigre, qui porte un livre sous son bras?

LE COMMANDEUR.

Domingo Palenjuez, docteur en théologie à Salamanque: tu vois à côté de lui son fils Onorio qui fut à trente ans archevêque et prince de l'église.

DON JUAN.

Comme ils sont tous occupés au grand œuvre de leur vie! On dirait que leur pensée aussitôt après la mort est venue en ces têtes de pierre, et qu'elle s'y développe mieux à l'aise, pareille à la fleur transplantée en un vase plus grand. Quelle foi profonde! quelle sévère expression de visage! Quand ils n'auraient pas le costume de leur ordre, quand leur caractère ne serait pas écrit sur le piédestal, il suffirait de les regarder en face pour savoir quel travail ils ont accompli. Comme ils sont tous occupés du grand œuvre de leur vie! En vérité, commandeur, vous devez avoir d'étranges entretiens aux rayons de la lune, quand le guerrier parle d'armures et de batailles à son neveu le docteur qui développe une théorie; et, possédés tous comme vous l'êtes par une seule idée, il me semble que vous ne devez pas toujours bien vous entendre.

LE COMMANDEUR.

Tu dis vrai, don Juan; mais lorsqu'il nous arrive par hasard de nous égarer dans les détails de notre vie terrestre, le premier de nous qui s'en aperçoit lève la main, et dès lors nous entonnons tous un chœur afin de remonter par l'harmonie à la pensée universelle!

LES STATUES.

Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus altissimus.

DON JUAN.

Oh ! la glorieuse famille des Palenjuez !

LE COMMANDEUR.

Glorieuse, oui, surtout depuis qu'elle vient de s'augmenter dans le ciel et sur la terre.

DON JUAN.

Me voilà donc entré dans ta famille.

LE COMMANDEUR.

Oui, comme le Christ est entré dans ce monde, par l'opération du saint Esprit.

DON JUAN.

Divin mystère !

LE COMMANDEUR.

Don Juan, lorsque tu seras mort, pendant la nuit qui précédera tes funérailles, toutes les statues de ma famille descendront de leurs piédestaux, et se répandant par toutes les allées de cet enclos, iront les cultiver pour la fête du lendemain. Ce travail accompli, elles viendront se remettre en place et commencer la prière des morts jusqu'à l'heure de ton arrivée. Alors notre aïeul l'archevêque, couronné de sa mître et tenant sa crosse dans la main, ira te recevoir à la porte et présider à la sépulture de ton corps. Lorsqu'il reviendra, les chants lugubres cesseront, et nous entonnerons avec le peuple et tous les moines un hymne d'actions de graces afin d'inaugurer solennellement ta statue !

DON JUAN.

Ma statue ! j'aurai donc aussi ma statue !

LE COMMANDEUR.

Ainsi nous l'avons décidé tout-à-l'heure, et si tu veux te recueillir, don Julien Palenjuez, ministre du roi Ferdinand, et qui tient aujourd'hui les archives de cet enclos, mon aïeul Julien va te lire à quelles conditions.

DON JUAN.

Me ferez-vous cette grace ?

DON JULIEN du haut de son piédestal.

Oui, puisque telle est la volonté de Dieu.

DON JUAN.

Monseigneur, je vous écoute.

DON JULIEN.

(Il ouvre son livre de marbre, tourne quelques feuillets, puis s'arrête et lit.)

Au nom de Jésus-Christ et de la Vierge sainte,
Et de tous les élus, don Juan, le rédempteur
De notre nièce Anna, fille du commandeur,
Peut avoir sa statue en cette auguste enceinte.

Elle sera de marbre et d'une seule teinte,
Elle aura douze pieds dans toute sa hauteur,
Le costume de moine est surtout de rigueur,
D'un bandeau de cheveux la tête sera ceinte.

Que le style soit grave et digne de ce lieu,
Que Juan ait en ses mains la croix du fils de Dieu
Ou la tête de mort de sainte Madeleine.

Voilà. Nous conseillons de plus à l'ouvrier
De se mettre en état de grace, et de prier
Chaque fois qu'il aura besoin de prendre haleine.

Fait en l'enclos de notre famille, le mardi après la fête de la Conception.

AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT.

(Il ferme son livre.)

DON JUAN.

Ainsi soit-il.

LE COMMANDEUR.

Tu peux dès demain ordonner les travaux de ton monument.

DON JUAN.

Connais-tu quelque part un bon ouvrier catholique?

LE COMMANDEUR.

Ces hommes deviennent plus rares tous les jours, et je vais t'en dire la raison. Les ouvriers d'autrefois avaient mission de repré-

senter les anges du paradis et les grandes familles de ce monde. Ils ont accompli dignement leur tâche; puis, croisant leurs bras, se sont endormis sous la terre après avoir tant élevé pour les autres de sépulcres de marbre et de granit. Aujourd'hui, nul n'est épris de l'amour des grandes choses, on ne croit plus à la vie éternelle. Les hommes qui nous ont succédé laissent reposer la chair de leurs corps, au lieu de la travailler, afin qu'elle se convertisse en marbre quelque jour. Les cathédrales sont pleines, et j'ai vu des saints à genoux au grand air, faute de trouver place dans une chapelle. D'un autre côté les grandes familles disparaissent, qu'est-il besoin de statuaire? Les actions glorieuses de nos aïeux, voilà le vrai marbre dont on faisait une statue impérissable; aujourd'hui la carrière est épuisée, nos aïeux sont tous morts, qu'est-il besoin de ciseaux et d'instrumens, la matière manque. Hélas! hélas! l'amour de l'or a remplacé la foi, toutes les têtes se tournent vers le nouveau soleil qui féconde le vice, et développe et sèche avant le temps la belle fleur de l'ame. Autrefois les artistes travaillaient en famille et ne s'éloignaient pas de leur maison. Ils passaient quarante ans de leur vie à bourdonner comme des abeilles autour d'un bloc de marbre, et s'ils sortaient par hasard de la ville, c'était pour accompagner quelque statue de leur atelier dans la cathédrale qu'elle devait habiter. Maintenant ils se font aventuriers et débauchés, ils savent manier l'épée et le poignard, courent le monde, et vont en Italie, attirés non par le bruit des cloches de Saint-Pierre de Rome, mais, hélas! par le son des piastres de Venise. Là de gros marchands bien repus d'or et de vanité commandent pour leurs festins des plats d'argent et de vermeil, et les fils de nos statuaires, plutôt que d'aller pieds nus, font le métier de ciseleurs, et sculptent sur des vases de métal ce que leurs aïeux taillaient en pierre sur les murailles des cathédrales. O profanation et sacrilège! les beaux chérubins catholiques déchus de leurs vitraux dansent une ronde avec des satyres païens, et tout cela pour réjouir un marchand de Venise! Corruption! mon Dieu, corruption! vous faites plus que le comte Ugolin qui mangeait le crâne de ses ennemis, ô marchands de Venise, vous qui dans vos repas dévorez avec indifférence l'ame et l'esprit de nos artistes! — Cependant il se trouve encore des statuaires en Espagne, et dans le nombre on peut compter Bonifacio qui demeure

à Tolède. Certes ce n'est pas un homme de la trempe de son aïeul Bartholomé, qui, dans l'espace d'un an, taillait en marbre les douze apôtres de l'Évangile, que dis-je! en moins d'un an, puisqu'il faut déduire les dimanches et jours de fête pendant lesquels il suspendait son travail pour venir aux offices. Bonifacio de Tolède aime le vin, et je sais qu'il entre quelquefois au cabaret en sortant de l'église; mais, il n'a pas renié l'œuvre de ses pères, et dans le fond il est resté bon catholique. Il était bien jeune quand je lui commandai ma statue autrefois, depuis ce temps il a beaucoup étudié son art, et si l'âge n'a pas éteint en lui ce feu qui réchauffe le marbre, il doit s'occuper à cette heure de quelque grande image du Christ qui fonde sa gloire dans l'avenir. Pauvre Bonifacio! je l'ai vu pleurer un jour pendant la musique des orgues. Va le trouver dans son atelier à Tolède, dis-lui bien que tu viens de ma part.

DON JUAN.

Si, malgré son grand âge, il consent à faire pacte avec moi, je te l'amènerai, commandeur, et tandis qu'il taillera sa pierre, tu me présenteras à tes aïeux.

LE COMMANDEUR.

Oui, mais auparavant il convient que tu lises leur histoire. Il est, dans la bibliothèque du cloître de Saint-Just, un livre où sont classés tous les récits que les moines ont pu recueillir sur notre famille. Demande-le ce livre, et quand tu l'auras, enferme-toi dans ta cellule et médite profondément sur chacune de ses pages. Ainsi, don Juan, tu deviendras familier avec les hommes surnaturels de cet enclos. Ces colosses de marbre, dont la parole est un chant solennel pour les oreilles de ton corps, descendront alors de leur piédestal pour venir causer avec toi de l'amour, du sacrifice, et de toutes les choses du ciel et de la terre. Ce sera l'homme qui viendra te prendre par la main pour te conduire vers le sommet sur lequel il s'est transfiguré. Je te conseille de lire leur histoire; tu verras sur le parchemin des ciselures que le marbre ne peut reproduire. Dieu seul est un dans son œuvre, et ce n'est qu'à la condition de se réunir que les hommes travaillent à son image. Il faut que l'historien aide le sculpteur, que l'un apporte la pensée, et l'autre la pierre, et que les deux ouvriers agissent d'intelligence.

La plus belle statue vous serait indifférente, comme le marbre dont on l'a tirée, si le poète avec ses doigts de feu n'écrivait le jugement des hommes sur son piédestal. Oui, don Juan, le statuaire et l'historien sont les deux anges visibles qui s'approchent du mort glorieux, prennent l'empreinte, l'un de sa face et l'autre de son ame, et s'en vont travailler ensuite à sa résurrection terrestre. Je te conseille de lire leur histoire, car il faut bien que tu saches comment le diable, sous l'incarnation d'un Sarrasin, vint tenter mon aïeul la veille de la bataille de Tolède, et comment le lion de saint Jérôme apparut à son fils le cardinal, un jour qu'il s'était endormi dans une âpre forêt. C'est une des gloires de mes ancêtres, que chacun d'eux a son miracle, son miracle, peinture divine que le reste de sa vie encadre en un cercle d'or fin.

DON JUAN.

Oui, commandeur, après l'office de midi, lorsque l'unité du couvent se dissout pour se rallier aux premiers sons des cloches, à cette heure de liberté où les moines se répandent par les grands corridors, où chacun peut ouvrir son bréviaire à l'oremus qu'il affectionne, je descendrai, moi, dans le jardin du cloître, afin d'étudier la légende de tes aïeux en ce grand livre ouvert sur mes genoux.

LE COMMANDEUR.

Si le frère Martin vit encore, il est sans doute occupé d'écrire l'histoire de ma vie. Certes, celui qui fut pendant trente ans le familier de notre maison de Burgos, doit savoir mieux que personne le bien et le mal que j'ai pu faire sur la terre, et je ne doute pas de sa bonne foi. Mais, hélas! les écrivains de ce temps lui donnent un si triste exemple; car tu le sais, don Juan, ces hommes, envoyés pour instruire le peuple, se laissent aller à ses caprices, et l'on voit tous les jours des poètes oublier leur mission divine, au point d'inventer des intrigues d'amour sur le compte des plus graves personnages, et d'attacher insolemment des oripeaux de soie à des corps faits pour l'armure d'acier ou de granit. Je crains bien que cette forme nouvelle n'aille tenter le vieux moine jusque dans le fond de son laboratoire, et ce serait me rendre un grand

service que de le surveiller un peu dans son travail. Je te prie aussi de lui rappeler que j'étais de l'ordre de Saint-Jacques.

DON JUAN.

Est-ce tout, commandeur?

LE COMMANDEUR.

Raconte-lui ce qui s'est passé dans mon sépulcre cette nuit. Ta conversion est une histoire à clore dignement le livre de notre famille.

DON JUAN.

Ho! ho! qu'est-ce que je vois là? mon cheval couvert de soie et de velours comme pour un triomphe!

LE COMMANDEUR.

Tu craignais pour lui le froid du matin, j'ai fait jeter ma cape sur ses épaules.

DON JUAN.

Y penses-tu, commandeur? elle est aux armes de ta famille.

LE COMMANDEUR.

N'es-tu pas l'époux d'Anna?

DON JUAN.

C'est vrai, le mariage est consommé par la chair et par l'esprit.

LE COMMANDEUR.

Prends-les, mon fils, je te les donne. Le soleil de notre famille n'aura fait que passer sous la terre, il va renaître et se lever tout glorieux à l'autre point du ciel. La stupeur des hommes sera grande. Nous te donnons nos armes ici-bas, et là-haut notre bénédiction.

DON JUAN.

Je porterai votre bénédiction dans mon ame, et vos armes sur ma poitrine comme font les pères de la Merci à Tolède.

LE COMMANDEUR.

La terre se réveille à l'explosion des soleils; le chœur des statues se tait, celui des hommes va commencer.

DON JUAN.

Je vais prendre ma partie dans le chœur des hommes.

LE COMMANDEUR.

Adieu, don Juan, je remonte sur mon piédestal.

DON JUAN. (Il saute à cheval et lui serre la main.)

Sire commandeur, au revoir!

(Il part.)

HANS WERNER.

LA

BELLA MALCASADA.

I.

. . . . . .

Don Andres but un grand verre de limonade; puis ayant relevé sa moustache comme pour ouvrir à sa parole un passage plus libre et plus facile, il raconta ce qui suit :

— Depuis qu'ayant quitté l'armée de Flandres, j'étais venu me fixer avec mon frère à Valladolid, en 1560, je n'avais guère songé à profiter de mon séjour en cette ville, pour m'y pousser à la cour et près des grands. Je ne manquais pourtant pas d'amis et de protecteurs puissans qui m'eussent volontiers frayé le chemin des emplois et des graces; mais ce n'était nullement de ce côté que m'emportait mon inclination. Je ne me sentais point la vocation de ces hommes courageux et diligens, qui, debout avant le jour, amis de tous les astres, s'en vont épier le réveil des ministres, après celui du soleil, et adorent toutes les divinités dont le lever s'entoure de nuages d'or. Ma jeunesse imprévoyante et frivole avait d'autres ambitions et d'autres penchans.

Épris comme je l'étais de moi-même et fier de ma bonne mine, ce qui me ravissait et m'enivrait, c'était la parure éclatante et recherchée, c'étaient les habits couverts de boutons et de broderies, les plumes, les rubans et les chaînes; tout ce qui enrichit et fait briller les vêtemens et la personne. Ce qu'il me fallait, c'était me montrer resplendissant aux concerts, à la promenade, aux maisons de jeu et aux comédies.

C'était en ces futiles plaisirs que j'avais employé les premiers mois de l'été. Or, sur la fin d'août, un soir que la chaleur était excessive, au tomber de la nuit, je m'en fus au *Prado* afin d'y respirer un peu. Comme je passais devant l'église de la *Magdalena*, j'y entrai pour prendre l'eau bénite et dire l'*Ave Maria*. Ce fut là qu'après que j'eus fait ma prière, m'assaillit l'aventure la plus étrange qui me soit advenue en ma vie.

La promenade était inondée de voitures. L'une de leurs files venait même raser le portail de l'église. Pour en sortir, au risque d'être écrasé, impatienté d'attendre, j'allais me jeter brusquement entre deux carrosses, lorsqu'au moment où je me glissais près de la portière de l'un d'eux, une dame voilée, qui y était assise dans le fond, avança tout à coup la main, et me tirant par mon manteau, me retint doucement. Un peu surpris et confus d'abord, j'avais cependant ôté mon chapeau, et j'allais demander à cette inconnue si elle n'avait point à requérir de moi quelque service, mais elle me prévint et se penchant vers moi :

— Il y a plus de quinze jours, don Andres, me dit-elle à voix basse, que j'espère et que je cherche cette occasion de vous parler. Ne vous étonnez point de m'entendre vous tenir ce langage. Ce n'est pas d'aujourd'hui que mes yeux et mon cœur vous connaissent. Certes, je voudrais bien dès à présent me découvrir à vous entièrement; mais ce serait folie à moi de m'y exposer avant d'avoir mieux éprouvé ce que vous valez. Je vous supplie, au moins en ce moment, d'écouter attentivement les avis que je vais vous donner, et de me pardonner leur franchise. Il m'en coûte, en vérité, de vous dire des choses qui vous blesseront peut-être; mais la hardiesse et la sévérité de mes paroles s'excuseront, je m'en flatte, près de votre cœur par l'évidence de l'intérêt qui les aura dictées. —

Ici la dame voilée fit une pause, de gros soupirs l'ayant déjà bien des fois interrompue.

Quant à moi, j'avais senti mon étonnement s'accroître davantage à chacune de ses paroles. Vingt fois j'avais pensé qu'elle se divertissait à mes dépens; mais je tombai bientôt de cette crainte dans d'inextricables perplexités, lorsque j'eus entendu tout ce qu'elle ajouta à son premier discours.

— Tenez, je vous le dis sans plus de détours, don Andres, poursuivit-

elle d'une voix moins entrecoupée, mon rang et ma qualité sont tels, que je ne les puis risquer et compromettre légèrement en des mains peu sûres. Or, quel soin prendriez-vous de mon honneur, vous qui êtes si insoucieux de votre bonne renommée? Comment se fier à qui, méconnaissant le prix inestimable du temps, ne s'applique qu'à le perdre en futilités, en dissipations et en désordres? Pour être digne d'un haut choix, ce n'est pas assez d'être noble et cavalier. Aux mérites brillans, il en faut joindre aussi de solides. Vous êtes bien fait et de bon air, je ne vous l'apprends point, n'est-ce pas? Plût au ciel que votre ame et votre esprit eussent toutes les perfections de votre personne! Mais, loin de là. Vous êtes vif et emporté d'abord; il n'y a pas de jour où vos gens n'aient à souffrir de vos emportemens et de vos colères; la moindre chose vous irrite et vous enflamme. C'est mal, don Andres. Un homme bien né, si mécontent et offensé qu'il soit, ne doit point se laisser entraîner au-delà des bornes. Convenez-en. Est-ce que ces mouvemens furieux ne sont pas pour effrayer un cœur épris? L'amour, mon ami, ne veut point de ces gouvernemens impérieux. C'est un enfant, voyez-vous; on le maîtrise mieux par la douceur et les caresses que par la force et la violence.

Mais venons à d'autres points. Quelle façon de vivre, dites-moi, est la vôtre? Le dérèglement de vos habitudes est inexprimable. Avez-vous donc pris à tâche de changer le cours naturel du temps? Vous faites des nuits les jours, et des jours les nuits! Il n'y a point d'heures pour vous. Vous vous couchez le matin et vous vous levez à la sieste. Les momens de vos repas sont incertains et désordonnés comme ceux de votre sommeil et de vos veilles. Les livres, si vous les prenez, c'est justement lorsque vous sortez de table, c'est-à-dire lorsque l'étude est pernicieuse et tenue pour poison par les sages eux-mêmes. Enfin, il n'est pas une de vos actions qui ne soit hors de saison et de place. Vous avez disposé votre vie au rebours de celle de tous les autres. Vous ne gardez d'ordre ni de mesure en rien. Or, sans parler du préjudice qu'une telle conduite apporte aux intérêts et aux affaires, quelle santé robuste n'en serait atteinte et altérée?

Je ne vous ai cependant énuméré encore, don Andres, que vos plus légers torts, ceux dont le remède est facile, et auxquels votre âge est d'ailleurs une suffisante excuse. Mais vous avez, mon Dieu! des défauts bien autrement graves. Vous êtes joueur, vous êtes libertin! Je n'ose, moi, entrer en ces détails de vos débordemens; mais ce ne sont plus là des erreurs de jeunesse, mon ami : ce sont des vices, et des vices grossiers et sans amabilité, qui ruinent tout ensemble l'esprit, le corps, l'âme et la fortune.

Et puis, voyons, si une dame était assez imprudente pour compter être

bien aimée de vous, expliquez-moi, je vous prie, comment vous trouveriez du temps à donner à son service, vous qui consumez la meilleure partie du jour dans les soins efféminés de vos parures et de votre personne. Je vous admire vraiment à vous voir chaque matin de longues heures en adoration devant votre miroir, vous sourire gracieusement à vous-même, essayer tour à tour mille vêtemens, boucler votre chevelure, friser votre moustache, vous baigner tout entier d'huiles et d'essences. Mais ne rougissez-vous pas de ces affectations? Poussées à l'excès où vous les menez, elles seraient blâmables même en une femme. Combien ne sont-elles pas plus indignes d'un homme, et d'un homme de votre profession surtout! Hélas! elles me donnent des raisons sérieuses de craindre que celui qui se traite avec tant de prédilection et de complaisance, et a tant d'amour pour lui-même, ne soit guère capable d'en ressentir un bien grand pour sa maîtresse. Je vous le confesse donc sincèrement, don Andres; oui, je résiste encore au vif penchant qui m'attire vers vous, mais seulement parce que vos autres imperfections me font douter de votre discrétion et de votre constance. Suivez mes conseils pourtant. Amendez-vous; mon bonheur est tout entier dans vos mains, et il dépend de vous de l'assurer, car vous voyez bien que je me meurs du désir de m'oublier moi-même et de me sacrifier à vous; mais, au nom de la très sainte Vierge, réformez-vous, mon ami; fournissez-moi des raisons capables, sinon de justifier, au moins d'excuser ma faiblesse, si toutefois il peut y avoir des excuses aux faiblesses d'une femme de ma sorte.

Elle s'était tue, et moi je demeurais muet et pétrifié. J'étais cependant moins troublé encore de la singularité de l'aventure, que des inexplicables révélations au moyen desquelles cette inconnue avait ainsi pénétré le secret de mes actions les plus intimes et les plus cachées. Mais cette femme n'était-elle pas le diable lui-même? et rien qu'à cette pensée je fis vingt signes de croix. Dans tout ce qu'elle m'avait dit, il n'y avait pas un mot qui ne fût exactement vrai. C'était ma vie qu'elle venait de me conter. Il y avait de quoi en perdre la tête. Je me remis néanmoins peu à peu, et je retrouvai avec la parole quelque présence d'esprit. Maudissant intérieurement de grand cœur le traître qui m'avait si bien dénoncé, je confessai de bonne grâce l'énormité de mes défauts et promis de m'en corriger. Je tins à la dame mille propos galans qui furent tous les bien-venus et payés en même monnaie. Devisant ainsi, je lui servis d'écuyer le reste de la soirée, continuant de marcher à la portière de son carrosse, sans parvenir d'ailleurs à voir de sa personne autre chose que l'une de ses petites mains blanches, ni à percer le moins du monde le mystère des confidences perfides qui m'avaient livré à sa merci. J'avais même,

à ce qu'il semble, maladroitement montré trop de curiosité sur ce point; car ne s'en tenant que mieux en garde, elle changea soudain de parade, et prétendit me persuader qu'elle avait voulu seulement plaisanter. Elle ne m'avait jamais vu, me jura-t-elle; elle ne savait rien de moi que par magie blanche. Et puis, me souhaitant d'heureuses nuits, — *felices noches,* — et m'ayant formellement défendu de la suivre, tout en me permettant de l'attendre, si bon me semblait, le lendemain à la même promenade, elle ordonna à son cocher de la ramener chez elle.

Je ne tardai pas, de mon côté, à retourner à mon logement. C'était l'entresol d'une maison située près de *San Pablo*, que j'habitais avec mon frère. Cet entresol se divisait en plusieurs chambres ayant chacune ses croisées donnant sur la rue. Dès que je fus rentré, je me hâtai de commencer une enquête parmi mes gens. Chacun fut examiné, interrogé et retourné en cent façons. Je pressai mon frère lui-même de questions. Ce me fut là peine inutile. Toutes mes recherches furent sans résultat. Non-seulement je ne pus découvrir mon espion, ni obtenir le moindre aveu d'indiscrétion de la part de qui que ce fût, mais je ne saisis même nul indice qui m'offrît un fil conducteur en ce labyrinthe de mes soupçons, et me menât à une seule conjecture raisonnable.

Malgré ce mauvais succès, je vous laisse à penser si le lendemain je fus exact à mon rendez-vous du *Prado*. J'y étais en sentinelle déjà bien avant la brune et j'y restai fort tard. Ce fut en vain : la dame voilée ne reparut point. Je voulus me persuader que c'était le tort de mes yeux qui n'avaient point su reconnaître sa voiture dans le grand nombre de celles dont la promenade était obstruée. Mais n'ayant pas eu meilleure chance les soirées suivantes, après y avoir mûrement réfléchi, en dépit de la longue défense que fit mon amour-propre, je finis par le réduire à confesser qu'il avait été pris pour dupe.

II.

Un mois s'était écoulé. Je commençais à n'avoir plus de mon inconnue que ce vague souvenir qui vous reste d'un rêve; mais je n'avais pas au moins mis en oubli ses conseils. La leçon avait été trop vive et acérée pour ne point m'être profitable. En vérité, une métamorphose entière s'était faite en moi. Non, je n'étais plus le même; je n'étais plus cet enfant efféminé, ce Narcisse follement amoureux de son image, qu'elle avait sur tant de justes fondemens réprimandé. J'étais redevenu homme enfin. Et je n'avais pas réformé seulement le luxe ridicule de mes parures; j'a-

vais aussi corrigé la grossièreté de mon inconduite et remis quelque équilibre aux actions de ma vie. En un mot, partout, en public, aux assemblées, de même que seul et enfermé en mon logis, un invincible mouvement me forçait d'agir comme si j'eusse su être épié et observé, comme si j'eusse senti attaché sur moi un regard intéressé.

Or, tandis que j'étais au milieu de cette grande ferveur d'amendement, un jour, ayant achevé de dîner, je me jetai sur mon lit afin de dormir la sieste. Mais je venais à peine de m'assoupir lorsque je fus soudain éveillé par le retentissement d'un coup violent frappé à mon chevet. Je me levai tout troublé. Je regardai autour de moi; je visitai jusqu'au dernier recoin de ma chambre. Je ne vis rien. M'imaginant avoir rêvé ce bruit, j'allais me recoucher, quand j'aperçus au pied de mon lit un billet cacheté roulé autour d'une petite pierre. Je supposai qu'il avait pu être lancé chez moi de la rue par une de mes croisées ouvertes, bien que leurs jalousies et leurs grillages serrés eussent dû rendre la chose peu facile. Sans m'inquiéter pourtant de cette difficulté, j'ouvris précipitamment la lettre qui était ainsi conçue :

« Vous aurez pensé, mon ami, que je m'étais jouée de vous, car je ne suis point venue à notre rendez-vous : j'ai failli à ma parole. Si j'ai eu ce tort, ne me le reprochez pas trop; j'en mérite bien un peu le pardon. Qui risque beaucoup, voyez-vous, a besoin de beaucoup réfléchir avant de se décider, et ne saurait se rassurer assez contre les périls de son imprudence. Voici un mois que je m'efforce de combattre et de vaincre ma passion. Mais c'est elle, au contraire, qui est victorieuse en cette lutte mortelle où doit être tué mon honneur. Si je vous le sacrifie, c'est que je compte sans mesure sur le vôtre. Oui, votre prompte réforme m'est un sûr garant de votre discrétion. Celui qui a montré tant de docilité à mes avis, ne paiera pas d'ingratitude mon amour. Je n'ai point, don Andres, le loisir de vous en écrire davantage; mais, ce soir, une chaise à porteurs vous attendra sous les arcades de *San Pablo*. Vous pourrez, sans inquiétude, vous laisser conduire par les gens qui la mèneront. »

Quel était le but de ce mystérieux billet! Qui l'avait écrit? Qui l'avait apporté? L'aventure ne se renouait ni moins étrange ni plus intelligible. Quel parti prendrais-je?... J'avoue que je balançai avant de me déterminer. Voudrait-on s'amuser de moi seulement plus long-temps? pensai-je, ou bien est-ce que, sous l'appât de ce rendez-vous, est caché le piège de quelque vengeance? Y aurait-il des dagues dans l'ombre de cette intrigue?... Bah! m'écriai-je, portant la main à la poignée de mon épée, est-ce que ma lame est moins longue d'une ligne que celle d'aucun brave de Valladolid? Par le seigneur saint Joseph! quand on a dégaîné mille fois

en les tripots pour une once d'or, on peut bien aussi jouer sa vie, s'il s'agit de gagner une femme! Et je me décidai, sans plus hésiter, à tenter la fortune.

La nuit venue, je m'en fus aux arcades de *San Pablo*. J'y trouvai deux nègres et un vieil écuyer en faction. Je me plaçai d'abord, sans mot dire, dans la chaise qu'ils gardaient, et qui m'était évidemment destinée. Dès que j'y fus assis, ils en fermèrent la portière et les jalousies, de façon à m'intercepter absolument toute vue des objets extérieurs, puis ils se mirent en route et cheminèrent un long espace de temps. Enfin ils s'arrêtèrent. L'écuyer me vint ouvrir, et, me prenant par la main, me fit monter, au milieu d'une profonde obscurité, un étroit escalier en colimaçon, au haut duquel m'ayant introduit dans une pièce sans lumière, il se retira et me laissa seul.

L'horizon ne s'éclaircissait guère pour moi. Je l'affirme cependant, les mouvemens de mon âme étaient bien moins alors de frayeur que d'impatience. Je m'étais levé d'un fauteuil où le vieil écuyer m'avait fait asseoir. J'avais marché à tâtons dans cette chambre, et je n'y avais rien trouvé qui dût me jeter en de grandes craintes. Mes pieds et mes mains n'avaient rencontré que tapis souples et moëlleux, meubles brodés et tentures de soie. L'air y était tout chargé d'odeurs de rose et d'ambre. Si la volupté a un parfum, c'était bien en ce sanctuaire qu'on le respirait.

Mais où était la déesse cachée du temple? Quelle prodigue parure d'attraits angéliques lui faisait mon imagination enivrée! Comme je la dotais richement de grâce et de jeunesse! Comme elle allait être belle! Mais combien elle tardait à m'apparaître!

En ces fantastiques exaltations, j'attendis peut-être dix minutes qui me semblèrent bien dix siècles.

Enfin, une petite porte s'ouvrit, et une vénérable dame, en toque de gaze empesée, toute raide et toute guindée, s'avançant cérémonieusement vers moi, un flambeau à la main, me fit une profonde révérence.

Une sueur froide me baigna le front. En quel infernal guet-à-pens je me vis tombé! L'astre s'était donc levé! J'avais devant les yeux ma glorieuse conquête!

O bienheureux san Andres, mon patron, vous qui, après la mort de vos dévots, gardez leur ame pendant trois jours des griffes du diable, comme je vous suppliai alors de laisser la mienne à son sort, à l'heure de mon trépas, et de tirer, en revanche, ma personne des bras de ce fantôme sexagénaire!

— Madame va venir tout-à-l'heure, me dit la vieille branlant la tête, tandis que j'achevais cette prière mentale.

— Madame va venir tout-à-l'heure! répétai-je.

C'était donc la duègne qui m'avait parlé! — Je remontais de l'enfer au ciel. Je fis à la bonne dame, à mon tour, une révérence plus profonde encore que n'avait été la sienne. Dans le transport de ma joie, j'eusse été capable, je crois, de l'embrasser!

— Oui, madame va venir, reprit gravement la duègne. Veuillez, seigneur cavalier, prendre patience en goûtant de ces rafraîchissemens.

Et un page qu'elle appela, posa sur un buffet un riche plateau garni de conserves, de biscuits et de flacons de vins.

Je n'avais pas soupé; sans me faire trop prier, je bus et mangeai un peu, après quoi la vieille se retira avec son page et sa lumière.

Ma situation devenait de moins en moins alarmante. Par san Diego! me disais-je, on ne traite pas si courtoisement un homme auquel on veut beaucoup de mal. Je n'eus pas, au surplus, le loisir de creuser long-temps cette rassurante réflexion.

La duègne reparut bientôt. Elle était accompagnée, cette fois, non plus de son page, mais d'une dame en basquine noire, à la taille souple et fine, dont je n'eus pas, d'ailleurs, le temps d'apercevoir le visage, car elle détournait la tête en entrant; et, pour plus de précaution, la maudite vieille, qui avait voilé de sa main la faible lumière de sa bougie, ressortit soudain, refermant la porte sur elle, et la chambre se retrouva plongée dans les ténèbres.

Je m'y serais cru vraiment laissé seul encore, n'eussent été les gros soupirs que j'entendais pousser à trois pas de moi.

Le cœur me battait fortement. Je m'étais levé du sopha où j'étais assis. Soudain la dame s'élança vers moi, et, me saisissant par le bras, me força de me rasseoir et se plaça près de moi.

Ses premières agitations s'étaient insensiblement apaisées, car, d'une voix douce et calme, où je reconnus bien celle de ma dame voilée du Prado :

— Don Andres, me dit-elle, croyez-vous franchement que celui qui expose sa vie aussi légèrement que vous l'avez fait ne montre pas ainsi plus de déraison que de tendresse? Je conçois qu'un violent amour pour une merveilleuse beauté décide un homme de cœur à se mettre en de grands périls. Mais les défier sans avoir de tels motifs, ne serait-ce point pure folie? Or, vous, quelles raisons sérieuses vous ont déterminé en votre témérité? Savez-vous seulement pourquoi vous êtes ici? Savez-vous si je vaux la peine de vos dangers? Qui vous a dit que j'étais belle? N'ayant de moi nulle connaissance, vous ne me voulez pas persuader, j'imagine,

que vous m'aimez. N'ayant point d'amour, c'est donc seulement avec de la curiosité que vous êtes venu!... En vérité, je vous l'avoue, j'ai bien envie de me repentir de ce que j'ai fait pour vous. C'en est déjà trop, don Andres. Ainsi, ne prétendez pas, quant à présent, davantage. Vous m'estimeriez peu si je n'attendais pas au moins la naissance de votre passion, pour vous octroyer ces faveurs plus hautes qui ne doivent être le prix que d'un attachement long-temps éprouvé. —

Sur ma croix de Calatrava! au milieu de l'obscurité où nous étions, après tous les préliminaires de notre entrevue, enfin, l'exorde muet de la dame, cette spécieuse et subtile argumentation de son discours avait bien quelque droit de me surprendre. Je n'avais pas, cependant, assez de simplicité pour me laisser convaincre que l'occasion était de celles que l'on perd, et je n'ignorais pas non plus que la vertu la plus chancelante est souvent la plus ingénieuse à peindre l'inopportunité de sa chûte. De toute façon, jugeant que la dame ne se déplaisait point aux harangues fleuries et raisonneuses, je voulus faire preuve d'éloquence à mon tour, et opposer ma logique à la sienne.

— Je ne puis admettre, madame, répondis-je, la sévérité de vos jugemens. Non, se hasarder témérairement et sans espoir même de récompense, ce n'est point, comme vous dites, pure folie; c'est bien plutôt générosité et grandeur d'ame. Ce ne sont pas les cœurs vulgaires qui nourrissent et exécutent ces résolutions. Mais mon tort est d'être venu ici sans vous connaître. Je n'en savais pas assez de vous pour vous aimer, dites-vous encore? C'est vrai, madame, j'en savais bien peu de vous. La faute n'en était pas à moi, je pense. Au moins, vous ne le nierez pas, celui qui a tant risqué et vous a été si docile ayant entendu seulement quelques-unes de vos douces paroles, n'ayant vu jamais qu'une seule de vos mains, celui-là ne s'est pas montré indigne de votre intérêt et de votre choix. Il n'avait reçu presque rien et il vous a donné beaucoup. S'il obtenait un peu plus, que ne devriez-vous pas vous promettre de lui? N'ayez donc nul remords de vos commencemens de bontés, madame, et faites-les au contraire, s'il se peut, plus généreuses.

En achevant ces mots, n'imaginant rien qui pût mieux fortifier l'effet de ma péroraison, et fût plus capable de faire fléchir les résolutions de ma rigoureuse divinité, je m'étais jeté à ses genoux, et lui ayant saisi les mains que j'avais d'abord rencontrées, je les couvrais de baisers, sans qu'elle semblât faire de bien violens efforts pour me les retirer.

Tout à coup un grand fracas se fit entendre qui parut venir de la rue.

— Jésus! qu'est ceci? s'écria la dame, se levant soudain. Et au même

moment la porte se rouvrit, et la duègne accourut toute troublée avec son flambeau qu'elle posa sur une table.

Moi, j'étais demeuré agenouillé, ébloui et en extase aux pieds de ma dame, dont la lumière venait enfin de me révéler l'incomparable visage. Si critique que se fît la circonstance, je n'avais, je le jure, de regards et de pensée que pour l'admiration de sa céleste beauté. Vingt épées m'eussent entouré alors et eussent eu le loisir de me clouer au parquet, avant que j'eusse songé à tirer la mienne pour écarter de mon cœur une seule de leurs pointes!

— Quel est ce bruit, Dominga? dit la dame, d'une voix dont elle s'efforçait de réprimer le trouble.

— Hélas! dona Josefa, répondit la duègne joignant les mains, à moins que Notre Dame *del Carmen* ne nous soit en aide, nous sommes tous perdus! A cette heure de la nuit, qui peut frapper ainsi en maître, si ce n'est le comte?

— C'est vous, folle, qui nous perdrez avec vos sottes frayeurs! s'écria la comtesse. (C'était bien une comtesse, la chose était évidente.) Que parlez-vous de comte, et que voulez-vous dire? Je vais m'informer de ce qui se passe; vous, emmenez don Andres en ma chambre et cachez-le dans le cabinet près de l'alcove.

Puis s'adressant à moi:

— Et vous, que faites-vous, don Andres, prosterné ainsi qu'à la messe? Avez-vous peur aussi comme une vieille femme? Voyons, soyez homme, relevez-vous et allez avec Dominga.

Arraché par la rudesse de cette apostrophe à mon extatique contemplation, je suivis la duègne à travers de somptueux appartemens jusqu'à une pièce étroite et obscure où elle m'enferma.

Avant d'y être replongé, j'avais vu clair au moins un instant dans les ténèbres de cette étrange nuit. Mais qu'allait-il advenir de cette alerte qui nous avait si brusquement interrompus au milieu de nos amoureuses plaidoiries? Oh! je ne m'en souciais vraiment guère. Si j'avais vaguement une crainte, c'était celle de perdre l'espérance de ce bonheur qui venait de me luire. Mais je m'y arrêtais à peine. Toutes mes préoccupations s'absorbaient dans la pensée de cette belle et vaillante femme, à l'œil perçant et enflammé, au geste impérieux et violent! Quelle puissance de commandement avaient donc ses charmes! C'était comme si elle m'avait ordonné de l'aimer; et j'avais obéi tout d'abord! et je l'aimais! et je sentais qu'elle avait irrévocablement fait de moi son esclave!

Au bout d'une heure peut-être, ce fut elle-même, elle seule, qui accourut me délivrer de ma captivité.

— Venez, me dit-elle, don Andres, m'entraînant hors du cabinet. Venez. Nous sommes maintenant sauvés de tout danger; mais ne m'interrogez jamais sur ce qui s'est passé!

Et elle me jeta les bras au cou.

Les heures qui nous restaient de la nuit furent rapides à s'enfuir. Avant que le jour parût, la comtesse me congédia. M'ayant reconduit jusqu'à la salle où m'attendait le vieil écuyer qui devait m'emmener dans la chaise comme j'étais venu, elle me serra fortement sur son cœur :

— Songez-y bien, don Andres, me dit-elle d'une voix qu'étouffaient ses baisers d'adieu, songez bien, sur votre vie, qu'en sortant d'ici vous n'avez rien vu ni entendu de ce que le hasard vous a fait voir ou entendre, que vous ne savez ni mon nom ni mon rang, que vous oubliez tout! C'est déjà trop que mon visage vous ait été montré! qu'il vous rappelle pourtant que je vous aime, et que vous m'aimez, mais rien de plus; car je ne veux pas que votre mémoire ait d'autre souvenir.

III.

Six jours avaient déjà suivi cette nuit de notre premier rendez-vous. Tout plein de l'amour qu'il en avait rapporté, mon cœur n'avait plus de battemens que pour l'espoir d'une autre nuit pareille. Vous comprenez quelle joie je ressentis lorsqu'un soir je trouvai sur mon lit un nouveau billet de dona Josefa. Celui-là m'était venu d'une façon plus incompréhensible encore que les premiers. Je n'avais point quitté ma chambre de la journée, et j'y étais resté absolument seul. Pour y interdire aussi l'entrée à la chaleur qui était excessive, j'avais tenu non-seulement mes jalousies baissées, mais encore mes croisées fermées, de sorte qu'une mouche même n'eût pu pénétrer chez moi. Mais tous les incidens de mon aventure et surtout les mystères de ces communications s'enfonçaient à chaque moment en de telles ténèbres, que si mon œil s'efforçait de les percer, ma raison en chancelait éblouie. Que mon saint patron me le pardonne! après de longues méditations, j'en venais toujours à soupçonner dans tout cela la secrète intervention du diable. J'estimais néanmoins que si le malin esprit mettait les mains à cette intrigue, il se donnait bien du mal pour me donner bien du bonheur, et je n'avais guère le courage de lui en vouloir beaucoup.

Cette fois le billet de dona Josefa ne m'appelait pas près d'elle. Les occasions de nous voir, m'y disait-elle, bien qu'elle en eût un mortel déplaisir, devaient être nécessairement très rares : tant de péril pour

nous deux les entourait, que ç'eût été folie de les risquer imprudemment. Je pouvais d'ailleurs m'en reposer sur elle du soin de les faire naître et de nous les ménager avec sécurité. Elle ne me commandait plus, elle me suppliait, au nom de notre amour, de murer en mon âme les secrets qui y étaient tombés, et de ne la solliciter jamais pour lui en arracher d'autres. Elle me conjurait de ne chercher par aucun moyen à découvrir en quel lieu de la ville était sa maison. Si je parvenais en effet à le savoir, les impatiences de ma tendresse m'entraîneraient malgré moi aux galanteries accoutumées des amoureux. Je la voudrais suivre aux promenades et à la messe; je m'emparerais de sa rue nuit et jour; je ferais donner des sérénades sous ses croisées; et observée comme elle était, je ne manquerais pas de nous perdre ainsi l'un et l'autre. Ce n'était point de mon cœur qu'elle se défiait, mais bien plutôt de l'indiscrétion de ses témoignages, et voilà pourquoi elle se garantissait si fort contre elle. Elle ne s'enveloppait de tant de voiles et d'obscurité que pour y mieux cacher et retenir notre amour. Sa lettre était remplie de mille autres recommandations qui toutes en conscience eussent formé un beau sermon, dont le texte eût été que la discrétion des hommes est la vertu des femmes.

Elle me permettait néanmoins de lui répondre, mais à la charge de remettre moi-même ma réponse au vieil écuyer qui l'attendrait le lendemain à l'heure de l'*Ave Maria* sous les arcades de *San Pablo*.

Sentant bien où étaient surtout ses inquiétudes et ses craintes, et combien il m'importait de les apaiser, je lui écrivis une lettre que je lui fis tenir scrupuleusement comme elle l'avait prescrit, et où je mis toutes les assurances capables de lui donner une entière tranquillité. Je lui jurais que le bandeau qu'elle m'avait attaché sur les yeux de ses belles mains, fût-il bien plus épais encore, jamais je ne chercherais contre son désir à le soulever. Pourvu qu'elle le détachât elle-même, et me rendît la vue lorsque je serais à ses pieds, partout ailleurs je consentais à être aveugle. C'était de ses seuls regards que me devait venir la lumière, et je n'en voulais point d'autre. Mais je la suppliais à mon tour de ne point retarder notre réunion, la mît-elle pour moi au prix d'un dévoûment bien plus complet que n'en demandaient les faciles conditions qu'elle m'avait imposées. Je la suppliais surtout, lorsqu'il s'agirait pour moi d'un instant de sa présence, de ne jamais considérer les dangers dont je le pourrais payer, et de ne s'arrêter qu'à ceux qu'elle risquerait elle-même.

Je ne sais si je le dus à la persuasion rassurante de mes paroles, mais un second rendez-vous ne se fit pas attendre long-temps. Il fut entouré de toutes les mystérieuses précautions qui avaient accompagné le premier.

Dona Josefa, moins inquiète, moins défiante, fut moins fière aussi,

moins farouche. La lionne s'était apprivoisée. Je connus ce qu'était le sourire de ce regard ardent et fauve, ce qu'étaient les caresses de ce violent amour! Oh! sa grâce était plus puissante encore que sa force. Roulée autour de moi, échevelée, l'œil humide et suppliant, elle m'avait chargé de plus de chaînes qu'à ce moment où, debout, me tenant sous ses pieds, elle avait si despotiquement pris possession de mon âme.

A cette seconde nuit, il en succéda de loin à loin plusieurs autres; leurs intervalles étaient remplis par une correspondance assidue dont le vieil écuyer continua d'être, quant à mes lettres, le seul intermédiaire, comme il était aussi le guide unique de mes voyages nocturnes dans la chaise à porteurs.

Cependant ces occupations de mon amour avaient tellement absorbé ma vie, qu'elles ne m'en laissaient plus pour nul autre soin. C'était devenu une rareté de me voir aux théâtres ou aux promenades. J'avais déserté mes plus chères amitiés. Les jours, je les passais cloîtré en ma chambre, composant pour ma maîtresse de longues épîtres que je m'en allais confier les soirs à notre discret messager, ou relisant celles que j'avais trouvées miraculeusement sur mon lit, à mon réveil. Cette profonde retraite, si différente de mes anciennes dissipations, surprenait à bon droit mon frère, mais elle n'était pas son plus grand étonnement. Où employais-je toutes ces nuits d'absence hors du logis, durant lesquelles on ne m'apercevait plus jamais en ces tripots et ces lieux de plaisir que je fréquentais jadis si assidûment? Il m'avait nombre de fois interrogé là-dessus, et toujours par mille faux-fuyans j'avais éludé sa curiosité. Mais un matin que je rentrais pâle, en désordre, et les fatigues de l'insomnie écrites apparemment sur mon visage en d'inquiétans caractères, il me pressa de questions si vivement et avec des marques d'affection si touchantes, que, tout honteux déjà de lui avoir si long-temps caché quelque chose de mes actions, moi qui, dès mon enfance, m'étais accoutumé à lui tout dire, ne résistant plus à ses instances, sûr d'ailleurs de lui comme de moi-même, je déchargeai mon cœur de ses secrets dans le sien, où je ne doutais pas qu'ils ne demeurassent profondément ensevelis.

Mon frère, homme de bon et prudent conseil, sans me trop gronder d'un attachement dont les séductions avaient été si grandes, me donna pourtant de sages avertissemens, et m'engagea fort à rompre une liaison qui lui semblait entourée de trop de mystères pour qu'elle pût être innocente et sans conséquences fâcheuses.

Nous avions eu cet entretien assis l'un près de l'autre en ma chambre, portes et fenêtres fermées. Qui pouvait nous avoir entendus, si ce n'est Dieu et nos anges gardiens?

Eh bien! je fus régalé, le soir après souper, d'un de ces billets jetés sur mon lit, qu'en mes galans propos, je disais à ma dame m'être descendus du ciel. Mais celui-là n'avait rien, je vous assure, du langage doucereux et mesuré que l'on doit parler en si haut lieu. Vu son style et l'inexplicable chemin qu'il avait pris pour me venir trouver, il eût au contraire été fort raisonnablement permis de lui supposer un point de départ tout opposé. C'était bien en somme le billet le plus diaboliquement furibond qu'ait jamais écrit la femme la plus enragée dans la plus haute tempête de sa plus fougueuse colère.

Elle ne me faisait pas même l'honneur de me traiter d'ingrat et de perfide. J'étais un misérable et un infâme.

Elle avait été bien folle de mettre une âme comme la sienne à la merci d'un cœur si bas placé! Je l'avais trahie lâchement, mais je n'aurais pas au moins la gloire de briser le premier, suivant l'honorable avis de mon frère, un lien qui l'avait déjà trop long-temps déshonorée.

Elle était avertie à temps, et de ce jour je ne devais plus entendre parler d'elle.

Je ne vous dirai point en quelle douleur me jetèrent ces menaces qu'un effet sérieux parut vouloir suivre. Il ne m'arrivait plus ni lettres ni messages. Durant trois semaines, dona Josefa sembla bien m'avoir irrévocablement oublié. Oh! je n'avais pas, moi, pris mon parti de son abandon, et ce n'était point avec résignation que je portais le deuil de cet amour. Rougissant d'ailleurs de ma faiblesse, et redoutant d'en trop laisser éclater au dehors les témoignages, je m'étais retiré ainsi qu'un ermite en ma chambre, refusant d'y admettre qui que ce fût, même mon frère, afin de me consoler au moins un peu à pleurer en liberté.

Ce désespoir si profondément enfoui sut pourtant trouver son accès jusqu'auprès de la comtesse, et lui arracha quelque pitié. Fléchi par mes pleurs, un beau matin le ciel enfin se rouvrit, et il m'en tomba une missive où dona Josefa, touchée de mon repentir, me permettait de venir expier ma faute à ses genoux.

Il fallait vraiment, pensai-je alors, que la même fée qui lui avait conté mot pour mot ma conversation avec mon frère, remplissant cette fois un office plus honorable, se fût chargée de recueillir mes larmes, et de les lui porter afin de m'obtenir ma grâce.

Après cette réconciliation qui fut surtout bien complète, lorsque j'eus convaincu suffisamment mon inquiète maîtresse que ma confidence à mon frère, si coupable qu'elle fût, reposait au moins en un digne et inviolable sanctuaire, notre commerce se continua durant les premiers mois de

l'hiver plus intime encore, et sans que le moindre orage en revînt troubler la sérénité.

Moi, je m'étais endormi dans mon bonheur avec une si insoucieuse confiance, que je ne m'étonnais même plus du merveilleux de ses mystères. Au lieu de la chaise et du vieil écuyer, dona Josefa m'eût-elle envoyé un soir quelqu'un de ces dragons ailés dont il est fait tant usage en nos romans de chevalerie, la chose m'eût semblé, je crois, parfaitement simple et naturelle, et j'eusse monté l'hippogriffe et piqué des deux, tout aussi calme que si je m'en fusse allé trotter innocemment au Prado sur le moins rétif de mes chevaux de Xerès.

IV.

C'était vers le milieu de janvier, en ce temps de nuages et de brouillards où les beaux jours sont si rares à Valladolid, qu'on les y chôme pareillement à des fêtes publiques, chacun courant alors aux promenades, afin de revoir à son aise le bleu du ciel et s'ébattre au soleil.

Pour jouir de l'une de ces joyeuses matinées, mon frère et moi nous étions sortis en la compagnie de trois autres cavaliers de nos amis. Mais l'un d'eux, voulant, avant de descendre au *Prado*, faire quelques tours dans la rue de sa maîtresse, comme cela ne nous allongeait guère le chemin, nous nous en fûmes tous avec lui. Or, tandis qu'il allait et venait, attendant en de grandes impatiences l'apparition de son astre moins diligent ce matin-là que celui du jour, nous autres, pour ne le point gêner, nous nous étions plantés au coin de la place *San Esteban*, vis-à-vis d'une fort grande maison, et là, sans qu'aucun de nous y mît, je crois, le moindre intérêt de cœur, mais plutôt par émulation ou désœuvrement, nous nous occupions à courtiser et assaillir de signes et d'œillades certains balcons du voisinage où s'étaient montrées quelques jeunes dames. Nous avions insensiblement passé plus d'une heure en ce divertissement, et nous y eussions employé peut-être le reste de la journée, si un incident bien inattendu ne nous eût interrompus dans nos galanteries. Une voiture où était une dame, sortit tout à coup de la grande maison en face de laquelle nous étions postés.

— Oh! la belle personne! s'écrièrent en même temps tous mes compagnons, voyez donc, don Andres! et comme je regardais à ce moment d'un côté opposé, me conviant à l'envi au partage de leur admiration, l'un me poussa du coude, les autres me tirèrent par mon manteau, si bien que je me retournai. Mais que ne devins-je pas, bon Dieu!

lorsque, dans cette femme qu'ils me montraient si indiscrètement tous ensemble, je reconnus ma belle et mystérieuse maîtresse! Elle m'avait trop bien reconnu, elle aussi; elle devint pâle comme une morte, son éventail et son mouchoir lui tombèrent des mains, elle faillit s'évanouir; elle se remit pourtant, et m'ayant lancé un regard à la fois glacé et flamboyant, un regard qui me perça au cœur comme une dague, elle se fit ramener par son cocher à cette maison qu'elle venait de quitter.

Mon frère et nos amis admirèrent également le trouble extrême de la dame et la subite résolution qui lui avait fait changer le dessein de sa route. Ils en devisèrent longuement, s'efforçant de s'en expliquer ou d'en deviner les causes. Moi seul, hélas! j'avais trop de raisons de les comprendre et de me les attribuer! A quelles mortelles inquiétudes ne m'abandonnai-je pas d'abord!

Elle aura pensé, me disais-je, que, par mon ordre, malgré toutes ses défenses, on aura suivi la chaise à porteurs et son écuyer, et découvert ainsi sa maison. Elle se sera imaginé qu'ayant révélé à mes amis comme à mon frère le secret de notre liaison, j'aurai épié en outre avec eux ses démarches, et que je les aurai amenés sur cette place pour leur montrer moi-même ma conquête et m'en glorifier lâchement.

Mais, à examiner toute ma conduite, la jugeant bientôt si parfaitement innocente de ces trahisons, et ne doutant pas que la nouvelle colère de la comtesse ne dût céder encore devant les justifications de ma loyauté, je parvins à me calmer et me rassurer un peu.

Sur ces entrefaites, comme nous étions encore, moi en mes pensées et mes amis en leurs curieuses suppositions, nous avions été rejoints par notre galant compagnon qui avait enfin entrevu sa paresseuse dame à son *mirador*, et s'en était revenu vers nous tout joyeux d'avoir obtenu d'elle un regard. Aux peintures que lui fit du carrosse et des livrées de ma maîtresse, mon frère qui en demeurait surtout préoccupé, il l'avait aisément reconnue, et nous conta quelques particularités sur elle, tandis que nous poursuivions notre chemin vers le *Prado*. Ayant à peine l'air d'écouter, je ne perdais pas cependant un mot de ces révélations. J'en appris ainsi sur dona Josefa un peu plus que je n'en savais. C'était la femme d'un certain grand seigneur, comte de Valdemoro, *titulo* de Castille. Son mari, vieillard jaloux et violent, la tenait étroitement gardée en une maison ignorée où lui seul avait accès et dont elle ne sortait jamais qu'en voiture. C'était pour cela qu'à la cour on la surnommait *la belle mal mariée*, — *la bella malcasada*.

Je venais de donner, certes, à ma maîtresse la plus haute preuve possible de mon aveugle docilité à ses ordres, en ne me mêlant pas

même de questions à cet entretien où j'étais pourtant si profondément intéressé. Aussi rentrai-je de la promenade plein de confiance dans le bon témoignage que n'aurait pas dû manquer de rendre pour moi à dona Josefa le lutin chargé de m'observer, et j'achevai de me tranquilliser en lisant le billet suivant que je trouvai sur mon lit :

« Je ne sais, mon ami, me disait dona Josefa, si ç'a été pour toi une bien grande joie de contempler un instant au grand jour, en public, le visage de celle qui, en secret, a tant de fois, tant de nuits, appartenu tout entière à tes regards. Mais ce n'est là peut-être que le tort d'un amour excessif. Tu auras eu un violent désir de me revoir, et tu n'auras pas regardé aux moyens de le satisfaire. Je n'ai donc pas la force de t'en vouloir beaucoup. J'espère aussi que ceux auxquels tu as confié nos secrets sont, comme ton frère, des amis sûrs et incapables de nous perdre. — Je ne vous pardonne cependant pas encore, don Andres ; mais, voyez l'excès de ma faiblesse, je vous permets de venir dans quatre jours solliciter vous-même votre absolution. »

La comtesse ne m'avait point demandé d'ailleurs de réponse à son billet. C'était me dire qu'il eût été imprudent et inutile d'en faire une. Il m'en coûta d'attendre ces quatre jours, sans commencer d'avance par écrit mon apologie; aussi me furent-ils bien longs!

Ils s'écoulèrent pourtant, et le soir du dernier, je me retrouvai enfin aux pieds de dona Josefa. Ma grâce fut vite obtenue. A peine reçus-je quelques tendres reproches; et ne me laissant pas seulement le loisir de plaider ma défense, elle se jeta à mon cou et me ferma la bouche avec ses baisers.

Puis elle voulut que nous soupassions ensemble, ce qui ne nous était pas encore arrivé. Sa joie fut plus folle et sa passion plus ardente qu'elles ne l'avaient jamais été en aucun de nos rendez-vous. Jamais je ne m'étais senti si heureux; jamais je ne m'étais cru tant aimé.

Comme, après notre souper, nous nous levions de table, m'ayant pris le bras, la comtesse s'en voulut entourer la taille, mais la large garde de mon épée se trouvant entre nous et empêchant son étreinte :

— Mon beau chevalier, me dit-elle, est-ce que vous avez si peur de mes caresses, qu'il vous faille contre elles cette terrible lame? Ne pourra-t-on vous embrasser cette nuit qu'armé ainsi de pied en cap?

Et me laissant d'un air boudeur, elle s'en fut au bout de la chambre s'accouder sur le dossier d'une chaise.

Moi, tout en m'excusant de mon oubli, dont j'attribuais la cause aux préoccupations de mon bonheur, j'avais cependant quitté mon manteau

et mon épée, et je m'en revenais aux genoux de dona Josefa, lorsque je fus retenu par l'observation d'un incident assez singulier.

La comtesse avait un petit épagneul dont elle était fort éprise, qui l'accompagnait en tous lieux, et dormait la nuit même en son lit. Le joli animal s'était joyeusement ébattu autour de nous durant notre souper, et depuis que j'étais debout, n'avait cessé de me suivre en la chambre, me mordant les bottines et sautant à mes éperons. Il était encore à mes talons, quand je passai devant l'alcove; se trouvant alors près du cabinet de toilette qui était à côté, il en entr'ouvrit la porte de son museau et s'y glissa à moitié, puis soudain il recula grondant et aboyant, et se réfugia entre mes jambes avec des signes d'un grand effroi.

— Qu'est cela, madame? Qui peut faire aboyer ainsi votre chien? dis-je, moins saisi d'inquiétude que de curiosité. Qu'y a-t-il en ce cabinet?

Et ayant pris un flambeau pour m'éclairer, j'y allais entrer; mais elle, poussant un grand cri, s'élança sur moi et me retint, et la porte s'ouvrant au même moment, trois hommes en sortirent armés jusqu'aux dents, qui fondirent sur moi avec fureur.

Oh! je l'avoue, je crus bien voir luire en l'acier de leurs lames l'éclair de la foudre qui frappe. C'est une vue bien horrible que celle d'une mort ainsi obscure et sans vengeance. C'est un calice bien empoisonné à boire! Oui, me voyant sans épée, j'estimai que c'en était fait de moi. Je ne perdis pas néanmoins toute ma tête. Je jetai au loin le flambeau que j'avais à la main; puis, étreignant fortement la perfide, bien qu'elle résistât, je me fis de son corps un bouclier, la tenant devant moi et l'opposant aux pointes des trois assassins. Ceux-ci, craignant de la percer, avaient modéré leur furie et retenaient leurs coups. J'avais cependant l'œil à tout autour de moi. Nos mouvemens avaient insensiblement changé la situation où nous étions d'abord. Mes ennemis, en leurs efforts et leur indécision, s'étaient aussi écartés de leur premier terrain. Je les avais toujours en face, mais maintenant j'avais derrière moi le cabinet d'où ils avaient fait irruption. Je m'y jetai d'un saut en arrière et en fermai la porte sur moi, après avoir lâché la comtesse, qui tomba sur le parquet. Ce fut pour les *braves* un nouvel obstacle; car, tandis qu'elle s'efforçait de se relever, ils furent empêchés de me suivre d'abord par la crainte de la fouler aux pieds, et moi je profitai de ce retardement, ayant trouvé à tâtons, car j'étais sans lumière, les verroux intérieurs que je tirai.

Tout cela s'était passé en moins d'un instant. Je sentais bien mon sang couler de plusieurs blessures que j'avais reçues dans la lutte, mais enfin j'étais debout encore. Ma poitrine, protégée par ma propre ennemie, n'avait point été atteinte. Je n'étais pas cependant hors d'affaire et je n'avais

gagné qu'un court répit. M'étant recommandé à Dieu et à la très sainte Vierge, je repris un peu de force, sinon d'espoir, et afin de reculer de quelques momens encore la misérable mort qui me menaçait, au milieu des ténèbres, saisissant au hasard toutes les portions d'ameublement qui me tombèrent sous la main, je les entassai contre la porte, afin de la barricader et d'arrêter ainsi les assassins.

Mais bientôt ceux-ci, impatiens de sa résistance et comme renonçant à la forcer, se mirent en devoir de la briser, et, à cet effet, l'assaillirent de coups si rudes, que je ne m'attendis plus qu'à la voir voler en éclats. Il fallut qu'elle fût d'un bois bien dur pour tenir aux assauts qu'ils lui donnèrent. Ils en eussent néanmoins triomphé, sans doute, s'ils s'y étaient acharnés de cette sorte davantage. Mais ce fut la comtesse qui leur défendit de continuer. Elle craignait, je suppose, et non sans raison, que cet effroyable bruit n'allât retentir au dehors et la trahir. Ils se retirèrent et parurent se concerter avec elle sur les moyens à prendre; puis je les entendis se rapprocher.

— Que faire enfin? dit l'un d'eux.

— Il faut enlever sans bruit, dit la comtesse, les vis de la serrure et des gonds. La porte cédera ensuite d'elle-même.

Juste ciel! et celle qui dictait impitoyablement ces précautions de prudence atroce, c'était la même qui m'avait aimé! cette voix qui commandait de tuer, n'avait tout-à-l'heure que des accens ivres de volupté! cette bouche disait contre son amant de froides paroles de meurtre, toute chaude encore de ses baisers!

O femmes! vous êtes bien toutes du ciel ou de l'enfer! Oh! oui, en nous donnant à vous, nous nous damnons bien ou nous nous sauvons! Mais c'est en aveugles que nous nous mettons à votre merci, car, au moment où nous nous jetons en vos bras, qui nous dira d'où vous nous venez? Qui nous dira si le démon n'est pas sous vos ailes d'anges? Qui nous dira, avant qu'il soit trop tard pour nous rejeter en arrière, si la neige de votre beauté n'est pas un piège décevant sous lequel se cache l'abime immonde d'un cœur plein de poignards et de vipères? O femmes! en ces mortelles incertitudes, bien que le salut alors soit une autre damnation, bien que sans vous ce soit le néant, Dieu nous garde de votre amour!

V.

Cependant, poussé par cet instinct de conservation dont nous ne sommes abandonnés qu'avec le dernier souffle, j'allais continuant de bouleverser ce cabinet, accumulant tous ses meubles les uns sur les autres au-

devant de la porte, afin de me faire à son défaut un second rempart. Ce fut alors qu'au moment où je soulevais un guéridon, en le déplaçant, je vis soudain jaillir sous mes pieds une faible lumière. Je me jetai à genoux afin de chercher ce qu'elle était et d'où elle venait, et je reconnus qu'elle partait d'un trou creusé dans le vide de deux carreaux détachés du sol, et fermé au fond par un petit châssis revêtu de toile au travers duquel elle passait.

A cette clarté inattendue, je me sentis ranimer. Était-ce mon étoile elle-même qui venait de me luire? Les mains jointes, je remerciai Dieu tout d'abord de ce rayon d'espérance qu'il m'envoyait.

Je levai le châssis, et la lumière qu'il voilait monta plus éclatante. J'appliquai l'œil à l'entrée du trou, et je vis qu'il donnait dans une grande chambre éclairée par deux flambeaux posés sur une table, et où se promenaient en long et en large plusieurs hommes s'entretenant avec vivacité. Vous pensez bien que, troublé comme je l'étais, je ne songeai point à écouter leurs paroles ni à chercher ce qu'ils pouvaient être. La soudaine inspiration qui me vint ne m'en laissait guère d'ailleurs le loisir. Je vous ai dit que le trou s'ouvrait dans le vide de deux carreaux enlevés. Or, un carrelage est comme un tricot, qui, dès qu'une maille s'en échappe, se défait ensuite aisément tout entier. Ainsi, une brique manquant, rien de plus facile que d'arracher les autres. De ma dague qui m'était par bonheur restée, j'en fis sauter cinq ou six, puis j'élargis toute l'ouverture en proportion, creusant entre deux poutres dans la terre et le plâtre qui n'offraient plus nulle résistance.

A ce moment les efforts de mes assaillans n'avaient pas moindre succès, car la porte s'entr'ouvrait soulevée hors de ses gonds. Mais moi j'avais achevé en même temps de me faire un chemin suffisant. J'étais encore, à vrai dire, en une horrible crise. Si les voix des assassins m'arrivaient plus claires et plus menaçantes, j'en entendais d'autres aussi sous mes pieds. Et puis, si je me précipitais parmi ces inconnus, en cet appartement inconnu, de quelle hauteur serait ma chûte? Entre les deux dangers pourtant, je n'hésitai pas. Rompant du poids de mon corps les planchettes et le mastic qui en gênaient encore le passage, ayant fait le signe de la croix et appelé de nouveau la sainte Vierge à mon aide, je me laissai glisser. Je tombai au pied d'un lit, et bien que je m'y heurtasse rudement la tête, les matelas et les couvertures qui débordaient le bois amortirent la force du coup, qui ne fit guère que m'étourdir.

Mais ce ne fut pas là le plus grand prodige de ma bonne fortune. Quelle ne dut point être, je vous le demande, mon admiration, lorsque, revenant à moi, je vis que ce lit sur lequel j'étais tombé était le mien, que j'étais en ma propre chambre; lorsque je reconnus, dans ces hommes que

j'avais entendus d'en haut, et qui, au moment de ma chûte, étaient venus sur moi l'épée levée, mes propres gens et mon frère, lorsque je me sentis presser dans leurs bras! Je leur prenais les mains; je les appelais par leurs noms; je touchais les murs de mon alcove. Oh! c'étaient bien mon frère et mes gens! c'était bien mon logement! Mais, j'en atteste la sainte figure de Dieu de Jaen, je tenais l'événement à pur miracle.

Redevenu capable de rassembler quelques idées et de les exprimer, j'avais raconté mon aventure de la nuit, ou du moins ce que ma mémoire troublée m'en laissait comprendre. Assurément, blessé comme je l'étais en trois endroits à la tête et à l'épaule, et affaibli par la perte de mon sang, je n'étais guère en état de quitter mon lit et ma chambre; mais, si j'y restais, il y avait péril que les assassins, désappointés, ne cherchassent à en finir avec moi, par l'ouverture élargie du plafond, de quelque coup d'arquebuse. Entraîné par mon frère qui me soutenait, je sortis donc le plus précipitamment que je pus de notre logis.

Mais à peine avions-nous traversé la rue, lorsqu'un bruit soudain, que nous entendîmes près de nous, nous fit nous ranger dans l'ombre, sous l'auvent de la boutique d'un barbier; alors, d'une petite porte cachée à l'angle de notre maison, et que j'avais toujours crue condamnée, mais qu'aux lumières venant du passage étroit sur lequel elle s'ouvrait, je reconnus, à n'en pas douter, pour celle par où m'avaient introduit tant de fois le vieil écuyer et les nègres au sortir de la chaise, je vis se précipiter les trois *braves*, l'épée à la main. Sans doute, m'ayant vu emmené de ma chambre, ils avaient espéré me couper la retraite et m'achever dans la rue.

Par *Santiago!* à leur vue, ce qu'ils m'avaient laissé de sang me bouillonna terriblement dans les veines. Si faible que je fusse, je voulais appeler mes gens, et, fondant avec eux sur ces misérables, mettre un peu d'acier en leurs pourpoints, près de l'or qu'ils emportaient pour leur salaire de meurtriers.

Mon frère me contint de force, ne permettant pas même que je rentrasse de la nuit en notre logement; bon gré mal gré il me conduisit ou plutôt me porta jusque près du couvent de *San Miguel*, chez un de nos amis dont la maison était toute à nous.

Ce fut là que je passai quatre jours entre la vie et la mort. Mes blessures étaient plus graves et plus profondes qu'on ne l'avait jugé d'abord; et si mon ame ne sortit point par elles de mon corps, certes, c'est que mon bon ange l'arrêta lui-même de ses mains à ces portes ensanglantées.

Étendu près d'un mois en ma couche, j'eus le loisir aussi de me jeter en des pensers et des ressouvenirs bien amers! Cette cruelle femme qui

m'avait voulu tuer, n'avait pourtant pu tuer mon amour! Oui, lâche et aveugle que j'étais, je l'aimais encore; je me persuadais qu'elle m'avait noblement aimé elle-même; je cherchais à son crime des excuses et les fondais sur les vraisemblances de ma faute! Je prétendais me prouver qu'elle avait bien dû se croire mortellement offensée, et qu'elle avait eu de légitimes raisons de se venger.

Pourquoi les salutaires réflexions que je fis seulement plus tard, ne vinrent-elles pas dès-lors à mon secours? Elles eussent hâté de beaucoup la double guérison de mon corps et de mon ame.

Au moins tout ce qui, dans les détails de cette singulière et tragique aventure, avait été si long-temps entouré pour moi de mystères merveilleux, tout ce que j'avais été tenté parfois d'en attribuer aux prestiges des sorcelleries, tout cela m'avait été bien clairement expliqué par ce dénouement.

Ainsi, la comtesse et moi nous habitions la même maison, bien que nos appartemens eussent chacun des issues différentes. Cette ouverture du parquet de son cabinet qui donnait dans ma chambre et sur mon lit même, le hasard l'avait commencée peut-être, la curiosité l'avait disposée ensuite et masquée. C'était par là que mes actions avaient été épiées et mes discours écoutés; c'était par là que m'étaient venus ces billets tombés du ciel. Cette chaise à porteurs aussi, par laquelle je m'imaginais être conduit bien loin, me prenait presque à ma porte et me ramenait à ma porte, m'ayant seulement fait voyager une heure par la ville! Quoi de plus simple et de moins surnaturel que tous ces incidens; mais qui se fût douté jamais de leur simplicité?

Enfin, à force de les examiner et d'y réfléchir, je sus me refaire quelque calme et quelque raison. Toutes les circonstances de cette aventure n'étaient pas de nature, en effet, à entretenir long-temps les illusions de mon amour. Comment celui dont j'avais supposé cette femme éprise était-il entré en son cœur? Par ses contemplations indiscrètes et prolongées, fruit de son oisiveté et de l'étroite retraite où la laissait son mari, elle s'était enflammée de désirs grossiers; et, afin de les satisfaire sans danger pour elle-même, elle s'était avisée de tous les stratagèmes capables de lui assurer l'impunité de son déshonneur! Etait-ce donc là de l'amour?

Et m'eût-elle aimé enfin, et se croyant trahie, en son furieux ressentiment, eût-elle été saisie de la soif d'une prompte et mortelle vengeance, sans plus attendre ni délibérer, que ne me faisait-elle alors assaillir et percer de dagues au détour de quelque rue? car c'est ainsi qu'en d'honorables et subites colères une ame passionnée est excusable peut-être de se venger. Mais non, elle avait préféré me voir égorgé sous ses yeux et en son lit, afin de se défaire de moi plus sûrement, afin de m'enterrer en-

suite, sans doute, au fond des caveaux de sa maison, et d'ensevelir avec mon cadavre les témoignages de toutes ses infamies, le scandale de sa vie et le crime de ma mort! Etait-ce là aussi de la vengeance?

J'ai peu de commerce avec les livres et ne me mêle guère de leurs discours; mais certains philosophes, m'a-t-on conté, pensent qu'il est des occasions où l'on peut tuer ceux que l'on aime bien. Ces sages-là auront dû dire aussi, comme c'était raison, qu'il faut au moins bien aimer soi-même, pour avoir droit de tuer, et surtout tuer justement.

Ce fut un soir de l'hiver de 1830 que je descendis, par une pluie battante, à *Buytrago*, dans une *posada*, la meilleure peut-être qu'il y ait en toute la Vieille-Castille, sur la route de Madrid, mais où je n'oserais pas toutefois souhaiter que le plus malveillant de mes lecteurs fût jamais contraint comme moi de passer la nuit.

Après avoir essayé de manger, assis dans la cheminée, d'un certain ragoût à l'huile qui me fut compté le lendemain matin pour un souper, je fus mené à une vaste chambre où je me promis d'abord le dédommagement d'un sommeil facile, car il ne s'y trouvait pas moins de quatre immenses lits. Mais, dès que l'on m'eut laissé seul, et qu'à la lumière de mon *candil* je les eus examinés tous successivement, sur cette simple inspection, (non qu'elle m'eût donné, je vous assure, la moindre appréhension d'une attaque à main armée contre ma bourse ou ma personne), comme je tenais à sortir vivant de l'auberge, je me décidai inébranlablement à ne me point coucher.

Cependant, tandis que, de crainte de m'endormir, même sur une chaise, j'allais et venais par mon appartement, je découvris, en furetant au fond d'une armoire, un vieux livre espagnol tout poudreux, dont les rats avaient rongé plus des trois quarts. Ils en avaient laissé néanmoins un chapitre à peu près intact. C'était celui qui contenait l'histoire de *la Bella Malcasada*. La lecture de cette histoire m'ayant doucement abrégé les heures de la nuit, j'avais résolu, par reconnaissance, de l'insérer, en forme de fragment, dans mes *Voyages et aventures en Espagne*: mais, en y réfléchissant, j'ai craint que l'inexorable critique ne m'accusât un jour d'avoir grossi mes *Œuvres complètes* aux dépens des romanciers de la Péninsule. Obéissant donc à des scrupules littéraires fort exagérés, m'assure-t-on, et tout-à-fait tombés en désuétude de ce côté des Pyrénées, avec une probité toute castillane, j'ai cru devoir me borner à reproduire à part, aussi fidèlement que j'ai pu, le récit de don Andres.

LORD FEELING.

ÉTUDES

DE L'ANTIQUITÉ.

III.

SALLUSTE.

Sylla fut le dernier homme qui sut prêter à la cause de l'aristocratie romaine de la force et du génie. Tout dans sa vie dénote une intelligence des choses qui lui permit de consommer sa grandeur personnelle aussi heureusement qu'il l'avait commencée, et son abdication n'est pas un des moindres indices de sa fortune et de son esprit. Il y a dans cette action autre chose qu'une superbe fantaisie se plaisant à rejeter le pouvoir souverain, et prodiguant son mépris à Rome en lui rendant la liberté. Quand Sylla dépouille la pourpre et la dictature, il condamne lui-même cette aristocratie qu'il a vengée; car déposer le pouvoir, c'était l'en déclarer incapable.

Telles étaient effectivement les conjonctures de la république que le triomphe de Sylla sur Marius ne compensait pas l'infériorité morale qui dégradait l'aristocratie, et ne pouvait cacher au vainqueur d'Orchomène les forces vives qui se remuaient dans la cause démocratique et se préparaient à reprendre l'œuvre des Gracches et de Marius. Aussi quand Sylla eut achevé son bonheur et sa vie, de quel côté se déclara la prééminence du talent et de l'habileté, si ce n'est dans le parti populaire?

Que dire de Pompée, la médiocrité la plus fastueuse et la plus enflée qui ait jamais paru dans les affaires? Crassus manque d'ambition; il n'a que de l'avarice et de la vanité : Caton, sans génie, s'appuie sur une vertu qui ne sauve personne; Cicéron, cet homme nouveau qui s'égara dans l'amitié de Pompée, ne fut-il pas durant sa vie l'admiration et le jouet de tout le monde?

Cependant brillaient dans le parti populaire deux hommes dont les renommées vigoureuses qui poussaient tous les jours, accablaient les réputations aristocratiques : nous voulons dire César et Salluste. L'historien de Jugurtha, de l'Afrique, de Marius et du VIIe siècle de Rome, ne saurait être séparé de César, si l'on ne veut pas dénaturer l'entente de son esprit et de son temps. César et Salluste servent la même cause et le même mouvement du monde; la plume du second est aussi ardente et aussi acérée que l'épée du premier, et tous les deux ont arraché à l'aristocratie non-seulement l'empire, mais la primauté du génie politique.

Dans ce que nous dirons de Salluste, nous aurons l'avantage de nous autoriser des recherches érudites du président de Brosses. Le livre qu'il nous a laissé : *Histoire de la République romaine dans le cours du* VIIe *siècle* (Dijon, 1777, 3 vol. in-4°.) est une des productions les plus substantielles de la science française. Le style est faible, la pensée raisonnable, l'érudition immense : c'est une de ces grandes manutentions de faits et d'études qui servaient autrefois de loisir à notre ancienne magistrature, et dont l'habitude semble se perdre aujourd'hui.

Caïus Sallustius Crispus naquit à Amiterne, ville du pays des Sabins, l'an de Rome 668, sous le septième consulat de Marius et le second de Cornelius Cinna. On ignore le nom de sa mère; son père eut du mérite et de la probité : sa famille était plébéienne

et fort honorable, mais il ne paraît pas qu'elle ait passé par les grandes charges de la république ; elle devait trouver sa gloire tout d'un coup en aboutissant à Salluste.

Le jeune Crispus passa sa première jeunesse dans Rome, et montra sur-le-champ, comme signe de sa nature, la double avidité des plaisirs et de la gloire ; plus tard, il marqua Sylla du même caractère ; *voluptatum cupidus, gloriæ cupidior*. Il désirait l'argent pour le répandre, et le métamorphoser en voluptés ; il se précipita dans les jouissances de toutes sortes avec une frénésie qui ne s'y épuisait pas tout entière, car il embrassait la science et toutes les disciplines avec la même pétulance ; ame indomptable, imagination effrénée, esprit juste, génie heureux, grande ame, vastes pensées, inextinguibles désirs, amour du beau, intelligence du vrai, soif des grandes actions et d'un illustre nom, mépris des petits devoirs et des régularités ordinaires, tel était Salluste à vingt ans.

Catilina conspirait ; nous autres modernes nous n'avons jamais pu savoir pourquoi. C'était évidemment quelque chose de démocratique et qui sortait des souvenirs et de la cause de Marius ; mais quel était le but du chef énergique et libertin qui menait l'entreprise? Était-ce de brûler Rome? d'égorger le sénat? d'assassiner tous ceux qui n'auraient pas conspiré? Les vainqueurs l'ont dit : les vaincus n'ont pas écrit. Il est difficile d'attribuer à un parti que ne répudiaient pas entièrement César et Crassus ces folles fureurs qui ne mènent à rien. Néanmoins la conduite de Catilina et son habileté nous semblent incriminées par l'abandon où le laissèrent les ambitieux les plus intelligens de la cause démocratique, César et Salluste. Ces deux jeunes hommes connaissaient Catilina et tous ses amis ; même âge, même humeur, mêmes plaisirs ; seulement le dictateur et l'historien futurs ne voulaient s'engager que dans une aventure féconde, persévéramment ourdie, vaste, enlaçant toutes les forces de Rome, et dans laquelle on se serait plutôt proposé de s'emparer de la république que de la bouleverser.

Crispus laissa donc Lucius conspirer seul, d'autant plus que déjà il méditait d'écrire l'histoire. Dans ce dessein, il sut s'attacher un grammairien d'Athènes, Ateius Prétextatus, qui professait l'éloquence dans Rome, et mérita le surnom de philologue. Le rhéteur grec écrivit pour son élève des annales romaines qui lui

déroulaient les choses saillantes et singulières. Décidément Salluste se vouait à l'histoire, et s'y préparait. Le barreau l'avait rebuté, et son dégoût fut si grand, qu'il se priva de cette voie facile et familière aux Romains pour arriver aux honneurs. Le génie de ce jeune homme l'emportait trop vivement ailleurs, et lui rendait trop intolérables les pratiques judiciaires. Le futur émule de Thucydide pouvait-il altérer sa concision merveilleuse, la rapidité divine de son esprit et de son style, les beautés et les formes si sveltes de son récit dans les répétitions et les détours de la faconde de l'avocat, dans les litiges de l'héritage, de la gouttière et de l'hypothèque? Salluste préféra l'ardeur des luttes politiques et s'y jeta de tout l'élan d'un talent audacieux, neuf, et qu'il n'avait pas encore prouvé à lui-même et aux autres. Un de ses amis, Clodius, avait entrepris de faire payer cher à Cicéron la précipitation irrégulière qui avait mis à mort les amis de Catilina; Cicéron s'était exilé; Clodius ne put faire durer long-temps cet exil; il fut contraint d'assister au retour de son ennemi et au bris des tables d'airain contenant les actes de son tribunat; il se retira quelque temps du premier plan des affaires; il renoua sourdement quelques intelligences avec Pompée dont la vanité se blessait de trouver Cicéron plus vain encore que lui; il poussait aussi Salluste au tribunat, se préparant de cette façon des appuis dans sa brigue de la préture. Salluste fut tribun du peuple en l'an 702 de la république, ayant pour collègues Q. Pompéius Rufus, T. Munatius Plancus, M. Cœlius et Manilius Canianus.

Le consulat et la préture étaient la proie commune et toujours disputée des factions aristocratique et démocratique. Trois hommes se jetaient sur la pourpre consulaire pour se l'arracher, Milon, Hypsœus et Scipion. La brigue fut portée au comble de la violence et de la prodigalité : le sang et l'argent coulaient à flots dans le forum. Les élections devenaient impossibles dans ce conflit de massacres et de corruption, et la république se trouva sans magistrats. Un entre-roi fut nommé. Cependant Milon, s'en allant à Lanuvium sa patrie où il était dictateur, pour l'installation d'un prêtre flamine, rencontra Clodius sur son chemin et ne put résister à la tentation et à la facilité de le tuer. Salluste, plein de colère et de douleur, se joignit à ses collègues Munatius et Rufus pour ven-

ger son ami; il prononça contre Milon une invective furieuse; le peuple, qu'exaspérait la vue du cadavre de Clodius qu'on avait étalé sur la tribune, enleva ce cadavre, le transporta dans la curie Hostilienne où le sénat s'assemblait, et fit de ce palais et de la basilique Porcia qui le touchait un vaste bûcher pour son Clodius qu'il regrettait. Ce détestable emportement, qui surpassait le meurtre commis sur la route de Lanuvium, rendit à Milon son courage : il continua de briguer le consulat et se mit en devoir de soutenir vigoureusement le procès criminel. Les entre-rois se succédaient, et la république n'avait pas encore ses magistrats ordinaires : Pompée songeait à la dictature; César absent était proposé par ses amis au consulat. Salluste tint une conduite fort habile; quand il eut reconnu que l'élection de César n'était pas certaine, il se rapprocha de Pompée, et donna l'appui de son parti à la motion de Bibulus qui avait ouvert l'avis dans le sénat de nommer Pompée seul consul. Par cette manœuvre, Salluste se conciliait, en le compromettant, Pompée séparé de Cicéron qu'il n'aimait plus, et de Milon qu'il devait laisser condamner. Le procès criminel fut la principale affaire de ce consulat; Salluste, poursuivant avec ardeur la perte de Milon, fut outré de voir Cicéron embrasser sa défense; dès lors ces deux hommes entrèrent l'un contre l'autre dans une inimitié implacable, et s'envoyèrent les plus déchirantes injures. Cicéron au surplus défendit mal son client, il se troubla; Milon, condamné à l'exil par trente-huit voix contre treize, se rendit à Marseille. Après sa retraite, son parti reprit le dessus; Rufus, Munatius et Sextus, secrétaire de Claudius, furent condamnés pour l'incendie du palais Hostilien. Salluste fut atteint quelque temps après. Appius Pulcher et Pison, censeurs, faisant l'appel des sénateurs, lui reprochèrent la licence de ses passions et l'exclurent du sénat. Les aventures galantes de Salluste n'étaient ici qu'un prétexte, et la censure n'était plus qu'un instrument de vengeance politique.

Salluste reçut avec un froid dédain l'injure que lui faisaient les censeurs, et sans se tourmenter davantage, il se tourna vers l'histoire. Il était prêt : il tenait à sa disposition les lettres grecques et l'intelligence de Thucydide, le secret de l'idiome romain dans ses plus vieilles originalités, la connaissance de la république, de ses vicissitudes et de sa constitution. Le tribunat l'avait jeté au milieu

des affaires et de ses contemporains, il savait la vie. Sur quel sujet tombera son choix? Rien de primitif et d'antique ne lui convient; il n'a de goût qu'à son siècle; il s'y plaît, il en aime le tumulte, les grandeurs et les vices. A vingt ans il avait vu Catilina; à trente ans il en écrira l'histoire. Ce sujet lui livre toute la république; il est vaste, simple, court; là, comme sur un théâtre étroit et saillant, se réunissent tous les illustres du siècle, César, Caton, Crassus, Catilina, Cicéron; il pourra peindre ses amis et ses ennemis; il se fait censeur aussi, mais dans l'histoire.

Au surplus le nouvel historien est juste : non, dans l'exploration des grands historiens de l'humanité tant antique que moderne, nous n'avons pas rencontré d'esprit plus juste, plus sûr et plus équitable. Salluste, quand il prend la plume, a dépouillé tous les souvenirs qui pourraient corrompre sa justice; il est grave : ne cherchez plus le voluptueux adolescent, ni le turbulent ami de Clodius; quand il écrit, Salluste est le plus pur et le plus élevé des hommes. Cependant il garde les grandes passions qui ne doivent jamais déserter l'ame; on lui sent toujours au cœur ses amis et ses opinions; il est démocrate, il chérit César, comme Thucydide chérissait Périclès; il a pour certains patriciens des mépris auxquels ils avaient bien des droits : mais ces affections animent son équité et ne l'altèrent pas; il est impartial comme il faut l'être, c'est-à-dire juste après avoir embrassé le meilleur parti.

Dans le fragment si court et si beau qu'il nous a laissé touchant Catilina, Salluste n'explique pas Catilina : il le met en scène vivement; mais il ne l'approfondit pas. En savait-il plus qu'il n'en a laissé voir, ou bien lui-même n'a-t-il pas pénétré dans les mystères de cette obscure et sanglante tragédie? Il se contente de donner à penser que la domination de Sylla avait tenté Catilina : *hunc post dominationem Lucii Syllæ lubido maxima invaserat reipublicæ capiundæ*. Mais cela ne suffit pas à expliquer un dessein dont la chûte même a ébranlé Rome, qui s'était créé des complices dans l'Italie, dans le Picénum, le Bruttium et l'Apulie, dont, pendant un moment, le peuple désirait ardemment le succès et le triomphe, *Catilinæ incepta probabat*, et qui avait recruté de nouveaux partisans, même après que Catilina eut quitté Rome dans une précipitation furieuse. Néanmoins le chef de cette conspiration est grand

dans le récit de Salluste; et l'on y voit que Catilina n'avait jamais fait entrer la médiocrité dans son ambition, ses talens, ses vices et son courage.

Après Catilina, les trois hommes qui comparaissaient devant l'historien pour lui demander un caractère et la vie, étaient Caton, César et Cicéron. Situation admirable de l'écrivain de trente ans! Pour la première fois, Rome possède un historien de génie qui pourra lui peindre ses plus grands personnages au moment même où ils se meuvent dans son sein; l'artiste est digne de cet office; il ne se déconcerte ni ne s'irrite à la vue de Caton, son adversaire et son ennemi; il le comprend, il le glorifie, il l'envoie à la postérité avec ces lignes immortelles : *Non divitiis cum divite, neque factione cum factioso; sed cum strenuo virtute, cum modesto pudore, cum innocente abstinentiâ certabat; esse quam videri bonus malebat; ita quò minus gloriam petebat, eo magis sequebatur.* « Caton ne luttait pas de richesse avec le riche, de brigue factieuse avec le factieux, mais de courage avec le courageux, de modération avec le sage, de pureté avec l'homme pur; il aimait mieux être vertueux que de le paraître, et plus il fuyait la gloire, plus elle s'attachait à ses pas. » Qu'admirerons-nous le plus ici de Salluste ou de Caton? de la vertu qui arrache une semblable louange, ou du génie qui ne la refuse pas, et la décerne pour l'éternité?

Avec quel plaisir Salluste devait parler de César, son ami, l'orgueil et l'espérance du parti démocratique, ce mélange incomparable d'héroïsme et de licence, d'exaltation et d'incrédulité, corps délicat et mou, ame immense et inspirée, le plus aimable des Romains pour en devenir le plus grand, et qui s'occupait dans les Gaules à consterner du bruit de ses prodiges et de sa gloire le parti Pompéien. Pendant son absence! Salluste disait de lui à l'époque de la conspiration : *Cæsar in animum induxerat laborare, vigilare; negotiis amicorum intentus, sua negligere; nihil denegare, quod dono dignum esset; sibi magnum imperium, exercitum, novum bellum exoptabat, ubi virtus enitescere posset.* « César avait résolu dans son esprit de se montrer laborieux et vigilant, d'être tout aux affaires de ses amis et de négliger les siennes, de ne jamais refuser ce qui valait la peine d'être donné; pour lui-même il désirait un grand commandement, une armée, une guerre

où il pût se divulguer tout entier. » Il les avait, le commandement, l'armée et la guerre pendant que Salluste écrivait, et bientôt il reviendra venger et récompenser son historien (1).

Mais voici Cicéron et Salluste face à face; suivons les procédés de l'écrivain. Il a élevé dans le drame de son récit, après le personnage de Catilina, deux hommes qui dominent tous les autres, César et Caton; il les a produits comme les deux premières gloires de son siècle, Caton, comme la plus sainte image de la vertu, César, comme le plus étincelant exemplaire du génie : les places sont prises, où mettre Cicéron? Dans un certain milieu entre la grande vertu et le grand génie. Cicéron se remue beaucoup; il fait dans Rome une vigilante police, il prononce dans le sénat une oraison excellente, utile à la république, et que plus tard il a éditée lui-même, *orationem habuit luculentam atque utilem reipublicæ, quam postea scriptam edidit*; il est non pas un grand homme, non, il est..., quoi donc enfin? *un excellent consul, optimo consuli.* La vengeance est ici d'autant plus cruelle qu'elle ne s'exerce pas aux dépens de la justice, et l'ironie d'autant plus poignante qu'elle paraît plus courte et plus calme. *Optimo consuli* rabattait terriblement la vanité de Cicéron; c'était comme si Salluste eût dit : Cicéron, le plus éloquent et le plus vain des Romains, homme nouveau, sans penchant et sans goût pour la cause démocratique, croyant au génie de Pompée, associant le culte des idées nouvelles de la Grèce et des vieilles formes de la république, attendant Pharsale pour reconnaître César, le plus impolitique des hommes, n'ayant d'autre action que son consulat, et s'étonnant dans tous ses discours d'avoir agi une fois; *optimo consuli.*

Salluste achevait les dernières lignes de ce premier chef-d'œuvre dont les Romains ne jouirent que plus tard, quand César donna de ses nouvelles à l'Italie et à Pompée; il revenait enfin : irrité des injustices du sénat, il avait forcé Corfinium et Branduse; il était

(1) De Brosses prétend à tort que les deux portraits de César et de Caton n'ont été tracés qu'après coup; ils complètent les deux harangues et occupent une place naturelle dans l'économie du morceau. Salluste a pu retoucher plus tard certains endroits, mais il est évident que sa manière de composer est d'un seul jet et d'une même venue.

dans Rome. Salluste reconnut incontinent dans le vainqueur des Gaules le maître des nouvelles destinées de la république; il lui adressa une lettre ou plutôt un mémoire politique, assemblage de passions vives et d'idées justes, des colères de l'homme de parti et des jugemens de l'homme d'état. J'en vais donner la substance. Après s'être excusé sur la nouveauté de cette confidence, il fait la plus amère peinture des fautes de Pompée, de l'oligarchie aristocratique, de Caton, de Domitius, qui ont immolé comme des victimes quarante sénateurs et moissonné la jeunesse; ce préambule épuisé, il entre en matière.

Les deux fondemens de la république sont le peuple et le sénat. Mais le peuple n'est plus guère qu'une multitude sans mœurs, sans traditions politiques, et incapable de gouvernement. Il faut en régénérer les classes par de nouveaux citoyens, et raviver ainsi l'esprit de liberté. Il faut aussi former des colonies où les anciens et les nouveaux citoyens se mêleront. La faction aristocratique s'écriera que c'est violer la constitution que d'imposer l'exil des colonies à des Romains, et que si un seul homme peut faire des citoyens à son gré, la cité libre n'est plus qu'une monarchie; il faut mépriser ces impuissantes clameurs.

Mais César sera surtout le bienfaiteur de la patrie et du genre humain, s'il peut détruire ou du moins diminuer l'avidité qui se décèle de tous côtés pour l'argent. Les mœurs, la discipline et le génie sont incompatibles avec une semblable avidité. L'homme de bien, quand il voit le mauvais citoyen plus considéré que lui parce qu'il est plus riche, s'indigne d'abord; mais peu à peu l'argent empiétant toujours sur la vertu, il passe lui-même du côté des plaisirs.

L'élection des magistrats est chose importante, et le peuple s'y entend assez bien; la loi de Caïus Gracchus est judicieuse. Ce grand tribun voulait qu'on mît dans une urne les centuries des cinq classes, et qu'elles donnassent leurs suffrages à mesure qu'on les tirerait au sort. Cette égalité de prérogatives engendrait l'émulation de la vertu.

Pour les juges, ne les faire nommer que par un petit nombre serait tyrannique, et ne les choisir que parmi les riches ne serait pas honnête. Les Rhodiens ne se sont pas mal trouvés de cette forme

de jugement par laquelle le pauvre et le riche, que le sort élisait juges, décidaient des grandes affaires comme des petites.

La faction aristocratique voudra s'élever contre toutes ces réformes; mais comme elle est aussi stupide et lâche qu'envieuse et malveillante, César pourra l'écraser. Que dire d'un Bibulus dont la langue ne peut se délier, et dont le consulat a fait briller l'imbécillité? Caton n'est pas à dédaigner, mais les autres nobles de la faction ressemblent par leur inertie à des statues qui n'ont qu'un nom et pas d'ame. Il faut arracher à ces nobles incapables de travail, de guerre et d'administration, l'empire du sénat.

Le sénat est l'ame de la république dont le peuple est le corps; pour le régénérer et le raffermir, il faut l'augmenter et introduire l'usage de donner les voix par écrit : *Si numero auctus per tabellam sententiam feret*. Le nombre et le secret anéantiront la faction oligarchique.

Quant à la quantité des nouveaux sénateurs, les emplois dont on pourra les investir, la classe dans laquelle il faudra les choisir, ces détails viendront plus tard, et Salluste est préparé; il n'a voulu aujourd'hui qu'offrir à César un projet général, *de summa consilii*; il a voulu conjurer le vainqueur des Gaules de sauver l'état des désordres qui le déchirent et des vieilles institutions qui l'empêchent de vivre.

Après avoir écrit cette lettre, Salluste alla joindre César dans son camp; on présume qu'il le suivit en Espagne et revint avec lui à Rome en 706 : il fut appuyé par César dans la poursuite de la questure, et rentra au sénat deux ans après en avoir été banni. Il exerçait cette charge pendant que César en Égypte établissait sa victoire et sa domination; il lui adressa une seconde lettre qui le trouva dans Alexandrie. Il s'y montre aussi pénétrant et plus modéré que dans la première; il affermit César dans ses desseins de clémence; il lui recommande d'extirper la licence du luxe, des rapines et des usures; il le conjure de ramener le peuple au travail et la jeunesse au goût de l'honneur et de la gloire. Il y a dans cette lettre quelques mots d'une justesse précieuse sur Pompée : *Homine claro, magnis opibus, avido potentiæ, majore fortuna quam sapientia*; de la célébrité, des richesses, du crédit, l'envie de dominer, plus de bonheur que de talent.

Dans l'année 708, César revint d'Égypte, et Salluste fut élevé à la préture : il avait quarante ans; à la même époque, il se donna le plaisir d'épouser la femme divorcée de Cicéron, Térentia, que fatiguaient sans doute les fautes politiques de son mari, femme impérieuse, passionnée, et qui passait du côté des vainqueurs. Salluste et Térentia unirent leurs ambitions et leurs ressentimens par un mariage qui dut donner de singuliers déplaisirs à l'*excellent consul*.

Mais César ne laissa pas long-temps oisifs les talens de Salluste; dans le dessein d'avoir raison de ses ennemis d'Afrique, il donna ordre à Salluste de conduire par la route de Capoue la dixième légion avec quelques autres, et de les embarquer. Les légions ne voulurent pas tenter la mer et de nouveaux hasards; elles se révoltèrent contre Salluste et le poursuivirent presque jusqu'aux portes de Rome. César accourut au Champs-de-Mars; on sait comme d'un mot il réprima la sédition et comment les soldats, ne voulant pas être appelés *bourgeois*, reprirent avec fanatisme le joug militaire. On part pour l'Afrique; quelques jours après le débarquement, César détacha Salluste avec une partie de la flotte pour aller s'emparer des magasins de l'ennemi, dans l'île Cercine, en lui mandant que cette expédition n'admettait ni excuse, ni retard, ni échec. Salluste obéit, et réussit; il était digne d'être le lieutenant de César. La campagne fut heureuse, et César quitta l'Afrique après en avoir nommé Salluste gouverneur.

Il est des momens où les fortes natures s'établissent dans la diffusion complète de leur puissance, de leurs qualités et de leurs défauts; cet instant semblait venu pour Salluste. Tout était accompli dans les destinées de la guerre civile; l'action militaire était à bout, et César, suivant les suggestions de son propre caractère et les conseils de son ami, gouvernait Rome *bonis pacis artibus*. Le nouveau proconsul n'eut pas plus tôt jeté les yeux autour de lui, et considéré sa province, qui était toute la côte d'Afrique, depuis Carthage jusqu'à l'océan, qu'il résolut à la fois de recueillir des documens pour écrire l'histoire de Jugurtha et de l'Afrique, et d'immenses richesses pour mener à Rome une splendide existence. Les deux desseins sont conduits de front; Salluste veut être le plus grand historien de Rome et le plus riche des Romains; l'Afrique

y fournira; il l'explore, il la scrute, il l'exploite, il la pille : la terre d'Annibal est remuée en tous sens pour livrer au lieutenant de César les moyens d'écrire et de vivre magnifiquement.

Les Romains pesaient sur le monde sans scrupule et sans remords, et surtout après s'être déchirés eux-mêmes entre Marius et Sylla, César et Pompée, ils étaient peu disposés à épargner ce qui n'était pas romain. Qu'était l'Afrique pour eux, si ce n'est une proie toujours sanglante de la victoire, arrachée tour à tour des mains d'Annibal, de Jugurtha et de Juba, proie vivante qu'ils tourmentaient pour la féconder? Les Français du XIXe siècle ont autre chose à faire sur le même théâtre : un peuple ne peut se refuser à ces grandes occasions de travail et de gloire qui d'en haut lui sont dépêchées par Dieu. Appelés à la succession des Romains, nous ne saurions y renoncer sans ignominie. Saint Louis et Bonaparte ont porté sur la terre africaine le nom de la France qui ne peut plus en disparaître. Ne savons-nous plus ni conquérir, ni civiliser? Sommes-nous devenus incapables de la paix comme de la guerre? Réussira-t-on à nous déshabituer de la grandeur et à nous ôter le goût de la gloire?

Salluste revint à Rome en 710 avec ses documens et ses richesses; des députés d'Afrique l'y suivirent pour se plaindre et l'accuser. César leur imposa silence; il ne pouvait trouver Salluste coupable; probablement son lieutenant lui fit hommage d'objets précieux ou de quelques sommes considérables. Au surplus, comme les grands politiques, César était tout à ses amis, et s'il avait conquis le monde, c'est qu'il avait mis dans l'esprit des hommes que son amitié était un sauf-conduit éternel.

Désormais tout concourait à la satisfaction et à la grandeur de Salluste, et il commença de se bâtir un établissement magnifique. Il acheta un vaste terrain sur le mont Quirinal, dans le quartier des hautes rues, *alta semita*; il y fit construire une maison splendide avec des dépendances qui formaient plusieurs autres édifices considérables; devant la maison s'étendit une place publique qui servit de marché; enfin il fit planter ces jardins immenses qui furent si long-temps les délices des Romains. Ces jardins étaient parsemés des plus belles statues et des plus ravissans chefs-d'œuvre;

on y trouvait l'Hermaphrodite, le Faune portant un enfant dans ses bras, le jeune Papirius trompant sa mère, le Gladiateur expirant, la famille entière de Niobé, Niobé elle-même, le groupe de Mars et de Vénus (1); c'était une succession de beautés que l'art avec orgueil opposait à la nature, ou plutôt c'était l'union de la nature et de l'art confondant leurs prodiges pour enivrer l'homme de bonheur et de volupté. Salluste avait besoin de ces émotions et de ce luxe; son imagination et son style s'en coloraient ardemment; la richesse lui semblait une dépendance convenable du génie, et ce démocrate avait naturellement les goûts d'un roi.

C'est dans cette retraite à laquelle il joignit encore la maison de plaisance construite par César à Tibur, que Salluste écrivit l'histoire de Jugurtha. Un théâtre nouveau à décrire et à peindre, une guerre considérable traversée d'aventures singulières, la barbarie et la finesse africaines aux prises avec le caractère romain, promettaient à l'écrivain de vifs plaisirs et de grandes beautés. Mais il y avait encore pour Salluste un autre motif; il écrit, dit-il, la guerre de Jugurtha, non-seulement parce qu'elle fut *magnum* et *atrox*, mais encore parce qu'avec elle commencèrent les luttes qui renversèrent la puissance aristocratique, *dein quia tum primum superbiæ nobilitatis obviam itum est*. Il aura effectivement à encadrer dans son récit la grande figure de Marius : il passera de l'Afrique à la place publique de Rome, et de Rome à Zama. Salluste est toujours animé des mêmes pensées politiques; c'est toujours l'homme du parti démocratique; mais dix ans d'intervalle entre son *Jugurtha* et son *Catilina* l'ont encore rendu plus calme et plus grave. Dévoué à la cause populaire, il n'en dissimule pas les fautes; il traite sévèrement la noblesse, mais il reproche aux Gracches d'avoir manqué quelquefois de modération : *Et jam Gracchis, cupidine victoriæ, haud satis moderatus animus fuit*. Il blâme le peuple de s'être laissé corrompre et enfler par ses prospérités comme l'aristocratie elle-même : *Ut sæpè nobilitatem, sic ea tempestate plebem ex secundis rebus insolentia ceperat*. Il ne rabat rien de la grandeur de Sylla; il nous

(1) Ces chefs-d'œuvre prirent place successivement dans les jardins de Salluste.

le montre *animo ingenti*; Cornelius était éloquent, rusé, d'une amitié facile, d'une profondeur merveilleuse dans la dissimulation, généreux, et donnant à deviner au monde s'il avait plus de courage que de bonheur. Cependant Marius est plus grand encore : cet homme avait tout pour lui sauf la naissance; il avait le talent, l'honnêteté, la science de la guerre, le courage, la modération, le mépris des plaisirs et des richesses, l'avidité de la gloire; il était resté étranger à la politesse des lettres grecques et des mœurs élégantes de la société patricienne; il avait inspiré au peuple de Rome un désir fanatique de s'enrôler sous ses drapeaux : *Tanta lubido cum Mario eundi plerosque invaserat !* Une fois nommé consul au grand scandale de la noblesse, il tonna contre elle; il lui reprocha du haut de la tribune de vouloir cumuler les plaisirs de l'indolence et les récompenses du courage, *ignaviæ voluptatem et præmia virtutis*; il encouragea le peuple à la bravoure, au mépris des fatigues et de la mort; au surplus, leur dit-il, la lâcheté ne rend personne immortel, *etenim ignavia nemo immortalis factus*. Salluste n'a mis nulle part plus d'éloquence que dans la bouche du plébéien Marius : il ne peut s'empêcher de traiter avec prédilection l'homme dont son ami César avait relevé les statues et la cause; et il finit son récit en montrant dans le lointain le triomphe du soldat d'Arpinum sur les Gaulois. Marius, absent, fut nommé consul; on lui assigna la province des Gaules; il était alors l'espérance et la force de Rome; *eâ tempestate spes atque opes civitatis in illo sitæ*.

Cet harmonieux fragment de l'histoire d'Afrique et de Jugurtha, où les descriptions et les aventures, les faits, les tableaux et les portraits s'enchaînent avec une variété si attrayante, se terminait à peine sous la main de Salluste, quand César fut frappé dans le sénat par Cassius et Brutus. La douleur de l'historien fut amère et sa résolution irrévocable de ne plus se mêler aux affaires d'une république ainsi décapitée de son chef et de sa gloire. Qu'eût-il fait d'ailleurs? Pouvait-il descendre de l'amitié de César à la faveur d'Antoine ou au soin de flatter le jeune Octave? Tout autour de lui lui semblait misérable, les phrases inutiles de Cicéron, l'intelligence du vieux parti républicain, les ambitions personnelles du lieutenant et du neveu du dictateur; il avait assez de son temps;

il se rejeta dans le souvenir et le culte de César; il s'attacha de plus en plus à l'histoire, divinité dont il embrassait l'autel dans le naufrage de ses amitiés et de ses espérances. Il résolut d'écrire l'intervalle du temps écoulé entre le *Jugurtha* et le *Catilina*. De cette façon il se faisait l'historien de tout le VIIe siècle de Rome. Il reprenait les choses depuis le commencement des inimitiés entre Marius et Sylla, à leur retour d'Afrique; il avait à raconter les luttes terribles de ces deux hommes, les Gaulois, Mithridate, l'Asie, les fortunes diverses du parti aristocratique et démocratique, la mort de Marius, l'abdication de Sylla, la jeunesse de Pompée, l'époque de ses prospérités, jusqu'à ce qu'il rencontra Catilina dont il avait écrit l'histoire. Voilà qui était grand et digne de toute la maturité de son génie. Comme il devait comprendre les choses et les hommes! comme il devait les peindre! Cette fois l'écrivain se permettait une plus large carrière; il distribuait en cinq livres (1) la riche matière qu'il façonnait; il donnait plus d'espace à sa force, et sans en détendre les ressorts, il lui trouvait plus d'éclat dans plus de liberté. Nous avons été déshérités de ce chef-d'œuvre; le temps ne nous en a laissé que quelques fragmens épars dans les anciens grammairiens latins et les vieux glossateurs, tels que Donat, Servius, Priscien, Sosipater, Nonius, Pompeius Messalinus, Marius Victorinus, et d'autres encore. Ces philologues citaient curieusement des phrases et des expressions qui leur semblaient remarquables. De leur côté de célèbres écrivains, Sénèque, Quintilien, Aulu-Gelle, Isidore de Séville et surtout saint Augustin dans la *Cité de Dieu*, ont transcrit des passages dont la signification morale les avait frappés. Enfin Pomponius Lætus découvrit, dans un manuscrit du Vatican où étaient copiées plusieurs harangues de divers historiens latins, quatre discours et deux lettres qui appartenaient à l'ouvrage perdu de Salluste. L'industrie des modernes s'est exercée sur ces précieuses reliques: mais De Brosses a surpassé ses devanciers, Riccoboni, Paul Manuce et Louis Carrion; il a d'abord recueilli tous les fragmens, puis il les a coordonnés; enfin il en a tiré une histoire, faisant

(1) De Brosses nous paraît conjecturer avec raison que l'histoire perdue n'avait que cinq livres.

ainsi briller l'esprit français dans le champ de l'érudition conjecturale. Les restes les plus saillans de l'œuvre de Salluste sont une peinture concise de la lutte des plébéiens et des patriciens (1), et des commencemens de la corruption de l'état, un discours d'Æmilius Lepidus contre Sylla, un discours de Lucius Philippus contre Lepidus, une lettre de Pompée au sénat, une harangue du tribun M. Lepidus au peuple, une lettre du roi Mithridate au roi Arsace, une harangue du consul Cotta au peuple. Nous ne parlons pas de sentences vigoureuses, d'expressions magnifiques et isolées, de phrases interrompues et brisées, beautés mutilées qui souvent ont irrité notre admiration sans pouvoir la satisfaire. Crispus avait encore écrit une description du Pont-Euxin, description que De Brosses présume avec vraisemblance avoir terminé le troisième livre de son histoire ou commencé le quatrième. Ce morceau était tenu dans une haute estime par les géographes de l'antiquité.

(1) ..... « Injuriæ validiorum, et ob eas discessio plebis à patribus, aliæque dissensiones domi fuere jam indè à principio : neque amplius, quam regibus exactis, « dum metus à Tarquinio et bellum grave cum Etruria positum est, æquo et modesto « jure agitatum : dein servili imperio patres plebem exercere, de vita atque tergo « regio more consulere; agro pellere, et ceteris expertibus, soli in imperio agere. « Quibus sævitiis et maxume fœneris onere oppressa plebes, quum assiduis bellis « tributum simul et militiam toleraret, armata montem Sacrum atque Aventinum « insedit. Tumque tribunos plebis et alia sibi jura paravit. Discordiarum et certaminis « utrimque finis fuit secundum bellum punicum. » — Dès l'origine avaient éclaté les injustices des grands, la scission du peuple et du sénat, et d'autres dissensions civiles. Après l'expulsion des rois, la seule crainte de Tarquin et la guerre d'Etrurie avaient fait régner un instant la modération et l'équité; mais aussitôt après les patriciens traitèrent le peuple en esclave; ils firent les rois; ils condamnèrent les plébéiens aux verges, à la mort, usurpèrent leurs champs, leurs droits, et dominèrent seuls. Exaspéré par tant de sévices, écrasé par les dettes et l'usure, le peuple, qu'épuisaient encore les impôts et la guerre, s'arma et se retira, enseignes déployées, sur le mont Sacré et sur le mont Aventin. C'est ainsi qu'il conquit des tribuns et d'autres droits encore. Les discordes et la lutte des deux partis eurent pour terme la seconde guerre punique. — Peut-on renfermer plus de choses dans une concision plus puissante? Où trouver un style plus court, plus mordant et plus durable?

Salluste mourut à cinquante et un ans, sous le consulat de Cornificius et du jeune Pompée, durant l'année 718 de la république. Rien depuis la mort de César n'avait troublé son repos et son génie; Rome n'aurait pas permis que le grand écrivain dont elle attendait les plaisirs et la gloire nouvelle de l'histoire ne fût pas respecté.

C'était en effet le premier historien des lettres romaines. Avant lui, l'histoire n'était guère autre chose qu'une série d'annales, *annalium confectio* (1). Avaient paru ensuite Caton, Pictor et Pison, puis Antipatre qui *s'éleva un peu, paululum se erexit* (2), jusqu'à ce qu'enfin Salluste, avec un incomparable éclat, vint instaurer et consommer la véritable histoire politique. Chez les Grecs la chronique conteuse a brillé par Hérodote avant la sévérité de Thucydide; Rome au contraire doit sur-le-champ à ses factions un historien politique que suivra le plus habile chroniqueur qui ait jamais été, Tite-Live. Des trois historiens romains, Tite-Live déroule sous l'empire d'Auguste les fastes de la république; narrateur inépuisable, il conte les choses, c'est assez pour lui; chroniqueur du passé, il n'a d'autre opinion politique que de vanter Pompée outre mesure. Le spirituel neveu de César tolérait en souriant ce pompéianisme, culte sans intelligence de souvenirs sans puissance. Tacite n'est pas tant l'historien de Rome que du genre humain, placé entre le monde antique et le monde moderne. Salluste est donc l'écrivain politique par excellence; il appartient au parti démocratique; il est mêlé à son siècle, il s'y déploie, il s'y compromet; il agit pour mieux écrire plus tard; il est l'ami de César, l'adversaire de Caton et de Pompée; il est tribun passionné, préteur actif et habile; il passe de la vie politique à l'histoire, de l'histoire à l'action; il revient à l'occupation d'écrire pour partager l'immortalité de César après avoir joui de son amitié. Arrivant le premier au style de l'histoire, quel parti prit-il? Il s'empara vivement de l'originalité latine pour se l'approprier; il s'arma de la vieille langue pour être Romain le mieux qu'il pourrait; il s'en fit un instrument étincelant et invincible, dont l'antiquité na-

(1) Cicéron, *De Orat.*, lib. 2, cap. 12.

(2) *Ibid.*

tionale fournissait la matière et dont la façon lui appartenait. De là cet archaïsme qu'on a blâmé. Mieux eût valu le comprendre; mieux eût valu voir que le démocrate devait être plus Romain dans la forme à mesure qu'il se montrait plus révolutionnaire dans le fond; il prenait la langue du vieux Caton en démolissant son héritage.

Et verba antiqui multùm furate Catonis.

Nous n'admirerons pas non plus si Salluste eut Thucydide devant les yeux. Sur quoi pouvait-il donc reporter sa pensée quand il se rejetait en arrière, si ce n'est sur Thucydide? C'était son allié naturel, sa ressemblance fatale; il se reconnaissait appelé chez les Romains à la même vocation que, chez les Grecs, l'ami de Périclès : il aimait son génie, il lisait assidûment son œuvre, sans en être ébranlé; il se proposait la rivalité , et peut-être, car les ambitions de l'esprit sont insatiables, il se promettait la victoire. L'historien grec était un de ses familiers et de ses amis; la distance des temps n'était pas un obstacle à ce commerce : il y a entre les grands hommes des rapports et des conférences que nous ne savons pas.

Encore un coup, comprenons Salluste dans l'originalité de sa vaste et complexe nature; voluptueux, regrettant admirablement la sévérité des mœurs antiques; déprédateur inexorable de l'Afrique, criant qu'il faut mettre un frein à la corruption et à l'avidité de l'argent; cherchant à la fois les émotions du style et celles de l'action; politique consommé, adressant à César, dès son retour des Gaules, des conseils suivis plus tard par le dictateur; venant prendre séance entre Thucydide et Machiavel. La supériorité de son génie et l'audace de sa conduite irritèrent la colère de ses ennemis. L'affranchi de Pompée vomit contre lui les plus basses injures : on ne sait quel déclamateur (1) imagina une double invective de Salluste contre Cicéron et de Cicéron contre Salluste, où il

(1) Est-ce Vibius Crispus ou Marcius Porcius Latro?

employait la rhétorique à dégrader ces deux grands noms. Au surplus, Salluste pouvait dire comme Mirabeau, que *peu d'hommes ont donné plus que lui prétexte à la calomnie et pâture à la médisance* (1). Il dédaigna trop peut-être de ne pas heurter les esprits et les règles ordinaires, se reposant avec sécurité sur la consistance de sa gloire. Ne sentait-il pas qu'il était avec César le politique le plus intelligent de la République romaine?

LERMINIER.

(1) *Mémoires de Mirabeau*, publiés par M. Lucas de Montigny, tom. IV, p. 276.

VOYAGES

DE

JAMES HOLMAN

AUTOUR DU MONDE[1].

Tous nos lecteurs probablement ne se rappellent pas le nom d'Holman; mais aucun d'eux sans doute n'aura oublié le voyageur aveugle qu'on rencontrait successivement dans une île de l'Océanie et à la cour d'un petit prince africain, au pied des Cordillières américaines et au milieu des steppes de l'Asie. D'après les maigres détails que donnaient nos journaux sur ce singulier personnage, il était permis de se le représenter comme un homme riche qui voyageait accompagné de ses gens, entouré de leurs soins et ne rencontrant d'obstacles que ceux que l'or ne peut aplanir; comme un hypocondriaque qui, se trouvant mal en tous lieux, courait le monde pour s'échapper à lui-même, et dont le courage ne consistait guère qu'à savoir braver un mauvais climat, un mauvais gîte et un mau-

(1) Ou *Excursions faites dans diverses parties de l'Afrique, l'Asie, l'Australasie et l'Amérique, depuis* 1827 *jusqu'à* 1832. — Londres, 1834.

vais dîner. Aujourd'hui nous savons que pas un des traits de ce portrait ne convient à notre voyageur. Le malheur qui l'a frappé n'a point aigri son caractère, et ses dispositions n'ont rien que de bienveillant. Privé du principal moyen d'information, il cherche à tirer de ceux qui lui restent le meilleur parti possible, et son but en voyageant est autant de s'instruire que de réparer sa santé. Ses ressources sont celles d'un officier à la demi-solde, ses compagnons les compatriotes que le hasard lui fait rencontrer en chemin, et il n'a pas même un domestique.

M. Holman était entré de bonne heure dans la marine royale, et il n'a été privé de la vue qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Il devait alors avoir déjà couru beaucoup le monde; cependant il ne croit pas devoir parler de ses premières observations, peut-être parce qu'il les croit moins bonnes et moins exactes que celles qu'il a faites sans le secours des yeux. « On me demande souvent, dit-il, ce que peut apprendre en voyageant un homme qui ne voit rien ; et moi je demanderai à mon tour si les voyageurs ordinaires ne parlent que de ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux? Non sans doute, chacun d'eux est obligé de s'en rapporter au témoignage d'autrui sur une foule de points qu'il a intérêt à bien connaître, et Humboldt lui-même n'a pas été exempt de cette nécessité.

« A la vérité, dans les œuvres de la nature, l'aspect pittoresque est perdu pour moi, et dans les ouvrages des hommes je ne puis connaître que la forme, faire usage que du toucher. Mais cette privation même ne peut qu'exciter encore ma curiosité. Pour satisfaire à ce besoin d'apprendre, je suis obligé de multiplier les questions, et j'arrive ainsi presque nécessairement à connaître quelques détails qui échappent au voyageur dont la vue peut tout embrasser à la fois. Privé de ce moyen rapide d'information, je n'obtiens rien qu'à l'aide d'un examen patient, que par une sorte d'investigation analytique, et au moyen d'inductions et de déductions; la conséquence en est que je me trouve dans l'heureuse impossibilité de juger légèrement des choses.

« Je crois que, malgré la perte de mes yeux, je visite dans le cours de mes voyages autant de points curieux que le plus grand nombre de mes compatriotes, et que me faisant décrire les choses sur les lieux, je puis m'en former une idée tout aussi juste. D'ailleurs, je ne néglige jamais de prendre des notes sur ce que j'ai appris, du moins autant qu'il en faut pour être ensuite certain de la fidélité de mes souvenirs. »

A entendre le pauvre homme, on croirait volontiers qu'il n'y a, pour apprendre, de meilleur moyen que de renoncer à l'usage de ses yeux; et il est vrai que l'on trouve dans son livre plusieurs renseignemens curieux qu'un voyageur ordinaire eût probablement négligé de recueillir. Cepen-

dant tout n'est pas profit, et on s'aperçoit souvent que l'auteur se fait illusion sur le degré d'intérêt que présentent les diverses informations qu'il nous transmet; celles qui lui ont coûté le plus de peine à acquérir sont presque toujours à ses yeux les plus importantes. Il met aussi un certain amour-propre à n'omettre aucune des circonstances qui eussent pu être indiquées par un observateur doué de tous ses sens : ainsi il nous apprendra que non loin du cap Finistère on eut en vue onze voiles, dont plusieurs semblaient appartenir à une même escadre; qu'en telle partie de la côte d'Afrique, dont le nom ne se trouve pas même sur nos cartes, la sonde rapportait un sable gris piqueté de points blancs, etc., etc.

Du reste ces détails, tout oiseux qu'ils sont, n'impatientent pas trop; peut-être même font-ils qu'on s'intéresse davantage à l'auteur, car au soin qu'il prend pour qu'on ne s'aperçoive pas de ce qui lui manque, on voit qu'il ne le sent lui-même que trop profondément. Il n'est pas parfaitement réconcilié avec son état de cécité, et il est toujours porté à faire comme ceux qui ont des yeux. Le matelot placé en vigie signale-t-il une terre, le pauvre aveugle monte au haut du mât, « non pour voir, dit-il, mais pour prendre de l'exercice. » Dieu sait si pareille idée lui est jamais venue quand pour les clair-voyans il n'y avait rien à regarder!

Des quatre volumes dont doit se composer l'ouvrage de M. Holman, nous n'avons encore que le premier qui embrasse un espace d'environ treize mois, et est principalement relatif aux établissemens anglais, situés dans le golfe de Benin.

Parti d'Angleterre au commencement de juillet 1827, il arriva à Sierra-Leone dans le mois de septembre, ayant visité en chemin Madère, Ténériffe et les îles du Cap-Vert. Toute cette partie de son récit ne nous semble pas offrir un très grand intérêt; cependant les personnes qui s'occupent de recherches statistiques liront peut-être avec utilité ce qui concerne la fabrication des vins, le commerce de l'orseille, etc.

Le séjour à Sierra-Leone, au contraire, fournit, quoique très court, matière à plusieurs chapitres pleins de faits, et de faits en général très attachans. Certes, pour avoir réuni dans l'espace de trente-trois jours, et sous des circonstances aussi défavorables, une pareille masse de renseignemens, il a fallu une prodigieuse activité d'esprit. Nous extrairons de cette portion de l'ouvrage un fragment sur le Boulam, pays limitrophe de la colonie de Sierra-Leone. Dans ce qui se rapporte à cette colonie elle-même ainsi qu'à celle de Fernando-Po, nous trouverions également beaucoup à citer; mais nous réserverons cela pour un autre article dans lequel nous essaierons de donner une idée des établissemens fondés sur la côte d'Afrique pour la suppression de la traite.

Après être resté environ six mois à Fernando-Po, et avoir visité les points de la côte du Benin où se fait le plus grand commerce d'esclaves, M. Holman se rend à l'île de l'Ascension sur le vaisseau qui l'avait amené d'Angleterre. Dans ces parages, rencontrant une galiote hollandaise qui se rendait au Brésil, il y prend passage, et après une courte traversée débarque à Rio-Janeiro. Arrivé malade, il ne prend pas même le temps de se guérir complètement, et le voilà qui part à cheval pour se rendre aux mines de Gongo Soco. Nous le laisserons aller, et nous reviendrons à Boulam; mais d'abord il faut que nous disions quelque chose de l'origine des relations entre les noirs de ce canton et les blancs de l'établissement voisin.

En 1804, la colonie de Sierra-Leone fut attaquée par les naturels du pays et menacée d'une destruction complète. Presque tous les princes du voisinage étaient entrés dans la coalition, et ils avaient conduit contre la ville de Freetown une armée qui, déjà nombreuse, devait s'augmenter encore de tout le contingent fourni par les tribus du nord. Cette seconde division se mit en marche, en effet, mais elle fut arrêtée par un obstacle imprévu. Pour opérer sa jonction avec le reste des troupes coalisées, il fallait qu'elle traversât les états du roi ou *sherbro* de Boulam. Ce prince, à la vérité, avait, quelque temps auparavant, fait alliance avec les Anglais, mais on ne doutait point qu'il ne les abandonnât dans leur malheur, et ceux-ci même n'attendaient de lui, tout au plus, qu'une stérile neutralité. Cependant il déclara qu'étant allié du roi de la Grande-Bretagne, il ne pouvait favoriser ni directement ni indirectement les projets de ses ennemis; qu'en conséquence non seulement il ne consentait point au passage demandé, mais qu'il trouverait bien moyen de l'empêcher si on s'avisait de le tenter. En vain eut-on recours aux promesses, puis aux menaces; il persévéra dans sa résolution, et fit respecter son territoire. Le plan de campagne des coalisés se trouvant ainsi dérangé, leurs troupes se séparèrent sans avoir rien fait d'important.

Les colons, qui sentaient bien que sans la fermeté du prince de Boulam l'issue de la guerre aurait pu être toute différente, ne négligèrent rien pour le confirmer dans ses bonnes dispositions à leur égard. Une députation lui fut adressée pour l'engager à venir visiter ses amis les hommes blancs de Freetown, et réussit à l'amener. On lui avait préparé une réception magnifique, et après l'avoir, plusieurs jours durant, régalé aussi bien que le permettait l'état de la colonie, on le couronna en grande pompe sous le nom de *roi Georges*.

Depuis ce moment, les relations les plus amicales ne cessèrent d'exister entre le gouvernement de Sierra-Leone et le pays de Boulam. Le roi

George, grace à cette liaison, put vivre tranquille et mourir dans son lit, ce qui n'était arrivé à aucun de ses prédécesseurs. Dans ce pays-là, en effet, il était reçu qu'un roi ne pouvait pas être sujet aux mêmes infirmités que les autres hommes; aussi, quand on le supposait atteint d'une maladie grave, on s'empressait de le dépêcher, et on sacrifiait en même temps deux esclaves qu'on enfermait dans son tombeau. Il paraît que jusque-là les rois s'étaient prêtés de bonne grace à cette cérémonie, la considérant comme nécessaire au maintien de leur dignité; mais le vieux George, qui s'était gâté par le contact avec les Européens, ne se montra pas aussi jaloux de l'honneur de la couronne. Il déclara la coutume absurde, et répéta si souvent qu'elle attirerait sur le pays la colère des Anglais, qu'il fallut s'en abstenir à son égard. Lorsqu'il mourut, au mois de mai 1826, on le disait âgé de plus de 100 ans.

D'après les usages du pays, il y avait toujours entre la mort du prince et la nomination de son successeur un certain intervalle pendant lequel les aspirans au trône s'efforçaient d'établir la légitimité de leurs titres, sauf à les faire prévaloir plus tard par la force. Les Anglais cette fois étaient trop intéressés dans le résultat de l'élection pour ne pas chercher à la diriger. Ils voulaient faire nommer un proche parent du roi George, connu parmi eux sous le nom de Macaulay Wilson, et qui avait vécu assez long-temps en Angleterre. Ils ne négligèrent rien pour disposer les esprits en sa faveur; mais, quoique leur influence fût très puissante dans le Boulam, il n'était pas sûr que dans cette circonstance elle dût prévaloir sur celle des Mandingos. Le parti de ces derniers se composait de tous les hommes qui étaient musulmans ou qui penchaient vers l'islamisme, de ceux qui voulaient la continuation de la traite des esclaves, ou qui, par tout autre motif, voyaient avec déplaisir les Européens s'immiscer dans les affaires des nations africaines. En somme, après plusieurs mois d'intrigues, le succès était encore douteux, et les autorités de Sierra-Leone, qui voulaient éviter l'apparence de la violence, et cependant arriver à leurs fins, ne trouvèrent d'autre parti à prendre que d'envoyer sur les lieux un commissaire du gouvernement pour assister à l'élection et à l'installation du nouveau roi. Le lieutenant Mac Lean, qui avait été choisi pour cette mission, devait soutenir très ouvertement les prétentions de Macaulay Wilson, et laisser pressentir ce qui arriverait en cas qu'on fît un autre choix. Ses instructions, au reste, ne se bornaient pas à ce seul point, et l'élection terminée, la partie la plus difficile de sa tâche restait encore à remplir. Ce n'était rien moins que d'obtenir du roi et des grands du royaume qu'ils se reconnussent sujets de Sa Majesté Britannique, à qui la souveraineté du pays devait être cédée sous certaines conditions et réserves stipulées dans un acte dressé à l'avance.

Le lieutenant Mac Lean ayant écrit un journal de son voyage, nous le laisserons parler lui-même, supprimant toutefois quelques détails qui ne peuvent avoir d'intérêt que pour les gens de Sierra-Leone.

« Le 5 mars 1827, je partis le matin de Freetown dans la yole du gouvernement avec la personne qui m'accompagnait en qualité d'interprète, et le soir même j'arrivai à la côte de Boulam. En débarquant, je me dirigeai de suite vers la ville d'Yougrou, que le feu roi avait nommée George Town, et j'y fus reçu par le régent, par un puissant chef mandingo nommé Dalmahoumedii, et par plusieurs autres chefs et gens principaux du pays. On m'assigna pour demeure une très bonne maison construite à la manière du pays, et peu après j'y fus visité par les différens chefs et hommes notables qui venaient me présenter leurs respects et m'offrir leurs services, comme au représentant du gouverneur de Sierra-Leone. La plupart étaient des Boulams, gens qui sortent rarement de leur pays, et dont quelques-uns, malgré le peu de distance où ils sont de notre établissement, n'avaient jamais vu un homme blanc. Il y avait aussi bon nombre de chefs mandingos qui ont acquis dans le Boulam des propriétés, et dont l'influence en ce pays s'accroît de jour en jour. Ces Mandingos, qui sont tous mahométans, sont en général des hommes très intelligens et surtout très adroits. Au moyen de leur supériorité intellectuelle qui est incontestable, et par suite de l'esprit dominateur de leur religion, ils finissent toujours, dans les lieux où ils s'établissent, par se substituer à l'aristocratie indigène; dans le Boulam, ce changement commençait déjà à devenir très apparent. Comme les chefs mandingos sont presque tous, les uns ouvertement et les autres sous-main, engagés dans le commerce des esclaves, et par conséquent ennemis du gouvernement anglais, il m'était enjoint par mes instructions de me tenir en garde contre eux et de m'opposer à leur parti dans l'élection qui allait avoir lieu.

« Dalmahoumedii est le principal des chefs mandingos du Boulam. C'est à beaucoup près l'homme le mieux informé que j'aie vu ici, et je lui ai trouvé même d'assez justes notions sur l'état politique de l'Europe. Il a de très grands biens et est propriétaire d'une ville tout entière, nommée Madina, qui n'est habitée que par des Mandingos.

« Le sol de cette ville et les terres environnantes constituent une sorte de fief pour lequel le roi de Boulam, comme seigneur suzerain, reçoit une redevance qui n'est guère que nominale. D'ailleurs, quoique Dalmahoumedii se reconnaisse ainsi pour vassal du roi, il a réellement presque autant de pouvoir et d'influence.

« Le jour de mon arrivée, il m'envoya un excellent dîner apprêté à l'européenne, et je ne pus faire moins que de l'inviter à en prendre sa part.

Quoique mahométan, il buvait très bien le vin ; à la vérité il prétendait que c'était pour me faire politesse, mais je pus voir que cette attention ne lui coûtait pas beaucoup.

« Dans le courant de la conversation, qui se faisait principalement par interprète, il me dit qu'à une certaine époque il avait eu jusqu'à quatre-vingt-trois femmes; son frère, qui était mort quelque temps auparavant, en avait laissé soixante-quinze, et d'après l'usage du pays, il avait droit de les prendre toutes; cependant il se borna modestement à quarante-cinq qu'il épousa en un même jour.

« Le soir nous reçûmes la visite d'un certain nombre de ces dames dont quelques-unes me parurent fort belles. Elles ne se faisaient pas non plus prier pour boire du vin, et on voyait qu'elles le savouraient avec plaisir.

« Au coucher du soleil commencèrent des réjouissances très bruyantes, et qui se prolongèrent jusqu'au lendemain matin. On m'avait donné une garde d'honneur pour empêcher les gens de pénétrer la nuit dans ma maison; c'était chose presque impossible dans l'état de désordre où se trouvait toute la ville. En effet, depuis l'instant où les élections commencent jusque après le couronnement du nouveau roi, c'est-à-dire pendant près d'une quinzaine, nul ne peut être puni excepté pour meurtre. Ce *sommeil de la loi* fait que la ville est, à cette époque, le rendez-vous de tout ce qu'il y a de vauriens et de vagabonds parmi les nations ou les tribus du voisinage. La fête d'ailleurs attire des gens de toute sorte, mais surtout des ménestrels, et quelques-uns viennent de points situés à plus de cent lieues dans l'intérieur des terres. Aussi la ville de Yougrou, qui, dans les temps ordinaires, n'a pas, d'après ce qu'on m'a dit, plus de cinq à six cents habitans, contenait au moment où je m'y trouvais près de six mille personnes.

« Dans cette foule, je ne vis rien qui me frappât autant que la figure des pleureuses pour le roi défunt. Elles sont au nombre de seize, toutes arrangées de la même manière, c'est-à-dire avec une couche de blanc sur la partie supérieure de la face, ce qui contraste horriblement avec le noir de la partie inférieure. Leurs fonctions commencent immédiatement après la mort du roi, et elles doivent continuer à crier et à se lamenter jusqu'à l'élection du successeur, quelque temps qui puisse s'écouler entre les deux événemens. Ce sont en général de jeunes filles de dix à quatorze ans; tant qu'elles remplissent cet office, leur personne est inviolable et sacrée.

« Le 4 mars, jour fixé pour l'élection solennelle du nouveau roi, les chefs et hommes notables se réunirent à midi dans la maison du conseil. Lorsque tous ceux qui devaient être présens à la séance furent arrivés, on m'envoya une députation pour me prier d'honorer l'assemblée de ma pré-

sence. Je m'y rendis aussitôt en grand costume, accompagné de mon interprète, et quelques instans après, le régent qui avait administré l'état pendant l'interrègne, se leva et fit le discours suivant que j'écrivais à mesure qu'on me le traduisait :

« Chefs mes frères,

« Nous sommes réunis ici pour exercer un noble privilège et remplir un important devoir ; nous avons à élire un nouveau roi, le deuil pour celui qui n'est plus expirant aujourd'hui même.

« Notre roi est disparu du milieu de nous; nos yeux le cherchent sur toute cette terre, et nulle part ils ne l'aperçoivent! Nos voix l'appellent en tous lieux, et aucune voix ne répond à la nôtre.

« Nous sommes comme des enfans qui n'ont plus de père, comme une famille qui n'a plus de chef.

« Qui choisirons-nous pour occuper la place de notre vénérable roi? Quel homme pourra dignement marcher sur les traces de celui qui suivit toujours le sentier de la droiture, de celui dont toutes les paroles étaient les paroles de la sagesse, et de la bouche duquel procédait toute justice et toute équité?

« Qui choisirons-nous, dis-je, pour remplacer le chef que nous avons perdu, si ce n'est son fils, celui qui a été formé par ses conseils et qui se gouvernera par ses exemples?

« Vous connaissez tous l'homme que je vous propose, vous savez qu'il ne vous fera pas rougir de votre choix, et que ses actions seront toujours conformes à ce que l'on doit attendre du roi des Boulams. Vous savez qu'il découragera le vice, encouragera la vertu, et rendra la justice à tous. Je propose en conséquence que cet homme, que John Macaulay Wilson soit élu roi des Boulams. »

« Ce discours, comme je l'ai dit, m'était traduit phrase à phrase par l'interprète, et je l'écrivais à mesure. Pour mieux m'assurer d'ailleurs de la fidélité de la traduction, je la relus plus tard à l'orateur lui-même, et il fut surpris de l'exactitude avec laquelle tout ce qui avait été dit se trouvait rendu. Cet orateur se nommait Naïn Banna. Il était fort âgé et jouissait d'une extrême considération dans le pays; c'était à lui qu'appartenait de droit, à la mort du roi, le gouvernement du pays pendant l'interrègne ou période de deuil; mais par cela même il était inhabile à être élu.

« Après quelques discours et conversations des chefs dont le principal objet était l'éloge du feu roi, on m'annonça solennellement que John

Macaulay Wilson était élu roi; qu'il tenait le pays de Boulam dans sa main, et qu'à son doigt était suspendue la balance de la justice.

« On me pria en outre de faire connaître à Son Excellence le gouverneur de Sierra-Leone le choix qui venait d'être fait, et l'espoir qu'on avait que ce choix obtiendrait son approbation.

« Comme on m'avait fait entendre que l'assemblée attendait de moi un discours je me levai, et mon interprète traduisant mes paroles à mesure que je les prononçais, je leur dis que je ne manquerais pas d'informer *mon maître* son excellence le gouverneur de Sierra-Leone du bon ordre qui avait été observé dans l'assemblée, et de l'*unanimité* qui avait régné dans les délibérations. Je ne doute point, ajoutai-je, que son excellence n'approuve le choix que vous avez fait aujourd'hui, et d'après ce que j'ai appris de votre nouveau roi, je dois croire qu'il justifiera la confiance que vous avez placée en lui. J'espère qu'ayant montré en cette affaire autant de bon sens et une aussi juste appréciation de vos vrais intérêts, vous n'en porterez pas moins dorénavant dans toutes vos délibérations.

« Je terminai en félicitant les électeurs du bon choix qu'ils avaient fait, et le roi de la distinction qui venait de lui être conférée.

« La nuit du dimanche au lundi se passa comme la précédente en folles réjouissances et en débauches de toutes sortes. Le lendemain, de nombreuses charges de mousqueterie se firent entendre, annonçant, ainsi que diverses autres démonstrations de joie, la cérémonie de l'inauguration du nouveau roi, qui devait se faire ce jour même.

« A dix heures du matin, les chefs et notables s'assemblèrent pour procéder à certaines opérations mystérieuses qui se font dans les profondeurs de la forêt, et auxquelles les seuls initiés sont admis.

« A midi, ces hommes sortirent du bois, ramenant avec eux le nouveau roi, qu'ils présentaient en ce moment comme un inconnu envoyé par la Providence pour les gouverner et venant tout droit du ciel. Ils se dirigèrent vers la ville, et pendant tout le trajet les grands et le peuple dansaient autour du roi, en faisant mille gestes étranges. Je fus alors invité à me rendre à la maison du conseil, où le cortége était déjà arrivé, et peu après l'ex-régent Naïn Banna prononça en langue boulam une longue harangue que deux interprètes répétaient à mesure en anglais et en mandingo.

Après avoir rappelé les usages qui, de temps immémorial, se pratiquent dans le Boulam pour de pareilles occasions, il assura qu'on n'avait omis aucun des rites, aucune des pratiques mystérieuses nécessaires; il fit ensuite longuement l'éloge du feu roi, et en prit occasion pour offrir ses hommages au nouvel élu et à moi-même comme représentant le gouverneur de Sierra-Leone; chacun de ces complimens fut terminé par la for-

mule qui, dans le Boulam, est l'expression du plus profond respect : « Puissiez-vous vivre à jamais. »

« L'orateur demanda alors la permission de présenter aux assistans un étranger qui serait désormais l'objet de leur vénération, le roi Bey Sherbro (c'était le nouveau nom pris par Macaulay Wilson à son avènement au trône), et aussitôt tous les assistans vinrent successivement prêter hommage au nouveau souverain.

« Pendant cette partie de la cérémonie, des ménestrels jouaient de divers instrumens dont quelques-uns me parurent très ingénieusement imaginés et fort harmonieux. Les plus habiles musiciens se trouvaient surtout parmi ceux qui étaient venus des provinces de l'intérieur; quelques-uns de leurs airs étaient agréables, bien exécutés, et, sous tous les rapports, infiniment supérieurs à ce que j'avais entendu jusque-là de la musique des indigènes.

« Plusieurs de ces ménestrels ne se servaient de leur instrument que pour accompagner des chants improvisés dans lesquels ils célébraient les louanges de quelque chef qui leur était plus particulièrement connu; j'eus aussi ma part d'encens, parce qu'on espéra sans doute que je la paierais généreusement.

« Tout ménestrel un peu renommé mène avec lui son jongleur, qui est un personnage tout-à-fait subalterne. Ces jongleurs cependant sont en général d'excellens mimes, et quelques-uns par leur jeu me rappelaient les clowns de Shakspeare.

« Dalmahoumedii assistait à la cérémonie entouré d'un grand nombre de ses partisans; mais il paraissait sentir qu'il avait perdu du terrain, et il ne prenait part à rien de ce qui se faisait autour de lui.

« Si on pouvait se faire l'idée du caractère d'un peuple quand on n'a eu l'occasion de le voir que pendant une époque de licence absolue, je dirais qu'il n'y a dans le Boulam que des vagabonds, des voleurs et des ivrognes. Cependant on m'a assuré que ce sont en général de braves gens; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient, comme tous les Africains en général, indolens à l'excès et attachés aux vieilles coutumes de leur pays qu'ils ne veulent point abandonner, même quand ils sont venus à en reconnaître l'absurdité. Aujourd'hui, aucun missionnaire d'Europe ne songerait à essayer de leur ouvrir les yeux; mais on l'avait entrepris il y a quelques années, et malgré tout le zèle de ceux qui s'étaient chargés de cette tâche, il ne reste pas aujourd'hui un seul chrétien dans tout le pays de Boulam. Les musulmans au contraire ont fait de nombreux prosélytes; ils s'y prennent mieux que nos missionnaires, qui me paraissent vouloir faire entrer le coin par le gros bout, lorsqu'ils cherchent à changer la

croyance avant d'avoir changé les mœurs... Du reste, il y aurait trop à dire sur ce sujet, et je reviens à mon affaire.

« Le soir même j'envoyai la yole à Sierra-Leone pour porter la relation de tout ce qui s'était passé jusque-là et demander qu'on m'envoyât sur-le-champ le traité avec les présens d'usage pour le roi et les chefs; cependant je continuai les négociations déjà entamées pour amener les grands et les notables à céder la souveraineté du pays à la Grande-Bretagne, et j'employai tous les argumens qui me parurent les plus plausibles pour leur en démontrer la nécessité et les avantages.

« Le lendemain, 6 mars, j'allai me promener à quelque distance de la ville pour me faire une idée du pays et des ressources qu'il présente. Je vis partout le sol présenter les apparences de la plus grande fertilité, et je crois que sous ce rapport les campagnes situées à l'autre côté de la baie, c'est-à-dire celles de Sierra-Leone, ne sauraient soutenir la comparaison. Des épices de toute espèce croissent ici abondamment; et sans beaucoup de peines ni de dépenses, on y ferait venir le café, l'indigo, la canne à sucre et le tabac. Il n'y a peut-être pas une seule production des Indes orientales et occidentales qu'on ne pût obtenir de ce sol, qui déjà fournit tout ce que la colonie envoie en Angleterre en retour des objets manufacturés. Cependant les naturels sont trop paresseux pour bien cultiver leur terre, et ils ne récoltent guère que du riz; les marchandises anglaises qu'ils se procurent à Sierra-Leone et qui consistent en fusils, en poudre, en rhum et en tabac, sont payées ordinairement en bois de construction et quelquefois en journées de travail.

« Pendant le court séjour que j'ai fait en ce pays, j'ai été frappé de l'utilité qu'il y aurait pour l'Angleterre à former sur quelque point de la côte, à Madina, par exemple, un établissement fixe. Le sol, comme je l'ai dit, est très propre à l'agriculture, et n'étant que médiocrement incliné, on n'aurait pas à craindre qu'après la destruction des taillis la terre végétale fût emportée par les pluies d'orage, ainsi que cela s'est vu en d'autres endroits. Les fonds qu'on pourrait mettre dans cette entreprise seraient, je n'en doute pas, très promptement couverts. Un autre avantage d'ailleurs qui contribuerait beaucoup à attirer des colons, c'est que la côte de Madina et même celle de tout le Boulam est très saine; ce que nous appelons à Sierra-Leone fièvre du pays est un mal à peine connu de ce côté de la baie.

« A peine étais-je de retour de mon excursion, que cinq ou six des pleureuses vinrent me rendre leurs devoirs. Elles inclinaient la tête jusqu'à terre, et dans cette position elles psalmodiaient sur un ton lugubre

les louanges du feu roi parmi lesquelles elles trouvaient moyen de placer des complimens pour moi.

« A minuit, je reçus des lettres de Sierra-Leone qui m'apprenaient que Son Excellence approuvait les mesures que j'avais prises. Tout n'était pas fini cependant, et dans la matinée suivante il me fallut encore recommencer à discuter; enfin je répondis victorieusement à toutes les objections que les chefs élevaient contre le traité proposé, et je ne leur laissai pas un seul faux-fuyant.

« Le soir, j'allai pour me délasser me promener sur la plage, et je m'amusai de l'adresse avec laquelle les naturels prennent le poisson qui est ici très abondant et d'espèces assez variées.

« Le 8, le traité arriva enfin; les clauses laissées en blanc furent bientôt remplies, et l'acte ayant été signé solennellement et duement ratifié, j'eus la satisfaction d'arborer, le 9 mars 1827, le pavillon britannique, et de prendre possession du pays de Boulam au nom de Sa Majesté Britannique! »

ROULIN.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mai 1834.

La chambre qui vient de se séparer, pour faire place à une autre, ne laissera pas des souvenirs bien glorieux dans nos annales. Cinq budgets ont été votés par cette chambre, qui semblait d'abord vouloir doter le pays de quelques économies, et qui a fini par le livrer au désordre et au gaspillage. Son dernier acte financier en dit plus que toutes les remarques, elle a voté le budget du ministère de la guerre sans examiner ces comptes qui demandaient un œil si attentif, après avoir donné le funeste exemple des votes de crédit pour des dépenses consommées.

Le ministère, qui s'est si bien trouvé de cette chambre, s'applique de toutes ses forces à s'en procurer une semblable. Trop faible encore pour supporter une opposition même aussi réduite qu'elle l'était dans la dernière session, il en redoute jusqu'à l'ombre, et il se sert de toutes ses ressources de rouerie pour effrayer les électeurs. La coalition entre les légitimistes et le parti républicain, c'est là le grand mot d'ordre donné à tous les agens ministériels pour rallier les électeurs au pouvoir. Les journaux du ministère ne tarissent pas sur cette alliance, qui est si naturelle et si facile à faire! Mais depuis quatre années le pouvoir a fait tomber les masses dans des pièges si grossiers, qu'il ne les estime plus assez pour se donner la peine de les tromper habilement. Avec l'alliance des carlistes et des républicains, le ministère compte bien enlever encore le vote de cinq budgets et d'autant de petits budgets supplémentaires.

Le plus simple examen suffirait cependant pour montrer le néant de cette combinaison. Dans les départemens du midi d'abord, à Toulouse, à Marseille, il existe une ligne de démarcation trop profonde entre le parti de la révolution et le parti royaliste pour qu'elle puisse être franchie et qu'on vienne, des deux camps, se tendre les mains dans les colléges. Là l'opinion légitimiste représente les idées religieuses. C'est après avoir pris

conseil de l'évêque, du curé et du confesseur, qu'on se décide pour un candidat. La nature du tempérament méridional, jointe à ces idées religieuses, y nourrit une exaltation politique qui n'admet guère de transaction. En un mot, le parti royaliste des provinces méridionales est un parti jacobite, qui s'est fait des principes de ses regrets, et une foi de ce qui n'est guère ailleurs qu'une affaire. Le moyen que le parti du progrès, qu'on définit si mal en le nommant républicain, s'entende avec cette classe de royalistes? Il ne faut pas oublier non plus que depuis longues années ces deux partis se renvoient l'injure d'impie et d'hypocrite, qu'ils s'attaquent souvent avec furie, qu'ils se tuent quelquefois, et que le parti moyen qui les empêche partout d'être en contact immédiat, est là trop peu nombreux pour leur éviter de se heurter sans cesse avec violence. A Marseille, les électeurs porteront sans doute deux candidats légitimistes, de l'opinion la plus prononcée, M. Berryer et M. le duc de Fitz-James; mais l'élection de l'un d'eux, si elle a lieu, sera faite uniquement par leur parti, qui serait en nombre s'il se décidait à passer sur la difficulté du serment. A Toulouse, la même opinion portait M. Villèle, qui a été sollicité d'accepter la députation, mais qui a refusé. M. Villèle a écrit sur la porte de son château, comme Horace et Gil Blas : *Inveni portum*, et il a échappé à trop de bourrasques pour remettre sa barque à l'aventure.

Au nord, dans l'est, à Strasbourg, à Châlons, à Nancy, à Colmar, à Laon, à Mézières, à Lille, le parti dit républicain a encore moins de chances et d'envie de s'allier au parti légitimiste. Ces départemens industrieux représentent le pays des affaires; la culture du tabac et de la garance, à laquelle se livrent tous les propriétaires, les obligent à entretenir, bon gré mal gré, des relations avec le gouvernement. Là le parti royaliste calcule davantage ses intérêts qui refroidissent ses affections, et tend à se faire tory, ou plutôt se rapproche de la nuance royaliste de M. de Lamartine, le député de Dunkerque. Cette opinion est tellement accommodante que, dans une autre partie de la France, M. de Thiars, bon gentilhomme il est vrai, a trouvé quelques voix dans la nuance royaliste, et qu'elle favorise son élection à Châlons-sur-Saône. Or, on aura beau faire, et M. de Thiars aurait beau faire lui-même, il ne passera jamais pour un royaliste ni pour un républicain. Dans les arrondissemens du nord, on peut s'attendre avec certitude à ce que les royalistes eux-mêmes préfèrent les candidats ministériels à ceux du mouvement. Il faut se souvenir que, sous la restauration, Dunkerque et tout ce pays n'envoyèrent jamais des députés de l'opposition à la chambre, pas même sous M. de Polignac, où sept députés ministériels représentaient ces prudens colléges.

Au centre de la France, la coalition semblerait moins difficile, et cependant elle ne saurait avoir lieu. Les opinions du juste-milieu, si toutefois le juste-milieu a des opinions, s'y trouvent dans le plus grand nombre. A Chartres, M. Isambert a l'espoir, il est vrai, de réunir quelques votes légitimistes, mais l'évêque que M. Isambert a assez rudement attaqué à la chambre, lui enlèverait toutes les voix du parti religieux, si le parti religieux pouvait transiger avec un candidat libéral. Le peu de chances qui restent aux candidats républicains se trouvent à Perpignan, à Dijon, à Mâcon; et là encore ils useraient de leurs propres forces, car le parti royaliste y est peu nombreux ainsi que celui du juste-milieu, qui ne consiste guère que dans les fonctionnaires et les employés du gouvernement. On peut se rassurer. La république n'est pas dans les collèges électoraux, et les ministres qui affectent de la voir là, se moquent bien des pauvres électeurs qui les prennent au mot. Ce n'est pas la république ou la restauration que le ministère craint de voir sortir des collèges, c'est la liberté, et leurs mesures sont bien prises pour qu'elle n'aille pas loin.

Le ministère actuel compte bien sur la chambre prochaine où il espère trouver des centres aussi serrés et aussi tenaces que ceux de la fameuse chambre septennale. Il lui reste à compléter sa législation, à s'entourer d'un système et d'un arsenal de lois qui l'empêche d'être entraîné vers le principe sur lequel le gouvernement a été fondé, c'est-à-dire vers l'idée du progrès, de la souveraineté populaire et de la liberté. M. Thiers l'a dit à la tribune avec beaucoup de sagacité, les gouvernemens ne périssent que parce qu'ils exagèrent le principe qui a présidé à leur fondation. Ainsi ont fait l'empire et la restauration, qui avaient été fondés, l'un sur le despotisme, l'autre sur un système rétrograde, c'est-à-dire sur de mauvais principes, contraires aux intérêts et aux sentimens de la nation. La pensée ministérielle, bien que livrée à des hommes d'esprit, est aujourd'hui renfermée dans des bornes trop étroites pour remonter bien haut; c'est à l'aide d'un misérable sophisme que le pouvoir s'élance avec ardeur sur les voies de l'empire et de la restauration, et qu'il se persuade que la mauvaise foi et la violence de ces deux régimes le conduiront à un résultat meilleur.

On peut prévoir que la chambre prochaine sera ministérielle au plus haut degré. L'opposition légitimiste y comptera bien quelques représentans, l'opposition libérale y figurera sur quelques bancs; mais il faut s'attendre à subir une ère ministérielle qui pourra bien être longue, et peut-être cette triste période qui se prépare sera-t-elle encore favorable au pays. Le point de départ du ministère actuel, chacun de ses pas dans la route qu'il suit, indiquent clairement le but qu'il se propose, ou plutôt le

but qu'il atteindra malgré lui. Les esprits fins et retors qui le composent penchent de leur nature pour la déception. Tant que le ministère pourra se jouer des masses, effrayer la chambre, faire miroiter aux yeux effarés des électeurs et de la garde nationale la menace d'une troisième restauration et l'épouvantail de la république, il se tiendra dans les bornes d'une apparente légalité, modifiée par toutes les ordonnances ou les fragmens d'ordonnances, par les lois, les décrets et les sénatus-consultes des anciens rois, de la république conventionnelle, directoriale et consulaire, et de la restauration. Tant que la pesanteur des impôts et des charges qui s'accroissent chaque jour, fera naître des troubles dans le pays, et tant que ces troubles feront voter d'enthousiasme les budgets et de nouveaux accroissemens d'impôts, la conduite du ministère se trouvera toute tracée. Les excès du pouvoir assurant sa durée et augmentant sa force, son rôle sera bien facile. Mais un temps viendra, et peut-être ce temps n'est-il pas si éloigné qu'on le pense, où le pays s'éclairera et s'étonnera d'avoir été si facilement trompé; il comprendra alors qu'un gouvernement de bonne foi n'a pas besoin, pour être fort, de se faire persécuteur, de souffler la haine des partis, de vivre à la faveur des discordes publiques; que la sécurité d'une nation et son bien-être se fondent sur autre chose que sur le monopole, que les intérêts se défendent bien mieux encore par de sages concessions que par une forêt de quatre cent mille baïonnettes, et alors aussi il se souviendra peut-être des promesses qui lui ont été faites et dont on ne lui parle aujourd'hui qu'avec une amère dérision. Ce jour-là, si la peur ne s'empare pas trop fortement du ministère, il en viendra certainement aux ressources qu'il tient en réserve. Dans les paroles que plusieurs de ses membres et de ses adhérens ont prononcées pendant le cours de la dernière législature, on trouverait de quoi lui prouver de reste qu'il nous garde un 18 fructidor, si ce n'est un 18 brumaire, et qu'il est assez aveugle pour croire que le pays tient tant à le conserver, qu'il lui sacrifierait ses institutions. Malheureusement les élections prochaines seront sans doute de nature à confirmer le ministère dans ses idées, et à l'entraîner dans cette voie.

Pour mieux se consolider, le ministère s'occupe d'en finir avec M. Dupin, homme entiché de certaines idées légales qui ne conviennent plus au pouvoir. D'ailleurs, M. Dupin représente le tiers-parti qui a la prétention de remplacer au château le parti tout-puissant des doctrinaires. Le mot a donc été donné à tous les amis des centres qui ont l'espoir de reparaître dans la chambre prochaine. On leur a fait entendre que M. Dupin était trop despote, trop livré à ses caprices; on leur a rappelé qu'il avait combattu vivement le ministère dans deux ou trois questions; enfin on leur a fait

sentir la nécessité absolue de se débarrasser d'un président aussi incommode. C'est M. Martin (du Nord), le nouveau procureur-général, qui sera le candidat ministériel à la présidence dans la session prochaine. Pour assurer sa nomination et achever de détacher les centres de M. Dupin, on colportait la semaine dernière une parole tombée fort rudement d'en haut sur l'ex-président de la chambre. On rapportait qu'un grand personnage à qui on avait demandé s'il laisserait long-temps M. Dupin gratter à la porte du ministère, avait répondu : « Il aura beau gratter, cogner et même briser la porte, il n'entrera pas. » Si ce mot a été réellement prononcé, M. Dupin sera certainement ministre avant six mois.

En attendant, M. Dupin est allé voir en Angleterre son ami lord Brougham, qu'il trouvera ainsi que ses collègues dans un étrange embarras. L'affaire des dîmes d'Irlande, et le dissentiment qu'elle a causé parmi les membres du cabinet, ne sont pas certainement les véritables causes de la dissolution ministérielle qui se prépare à Londres. Il paraît que lord Grey, se sentant réduit à l'impuissance par les tories qui dirigent presque uniquement la couronne par leur influence, saisit cette occasion pour éloigner cinq membres du cabinet, et les remplacer par des hommes plus dévoués à son système. Mais ce mouvement inattendu pourrait bien rendre aux tories le pouvoir qu'ils convoitent avec tant de sagacité, et qu'ils n'ont jamais entièrement abandonné. Le traité de la quadruple alliance, qui est une conception de M. Canning, a, dit-on, un peu effrayé la cour, qui y entrevoit les signes d'une rupture prochaine avec la Russie, à laquelle le ministère whig s'applique à préparer l'opinion publique, comme on la préparait autrefois contre la France. On a déjà remarqué les violentes attaques de quelques journaux contre l'ambassadeur russe. La princesse Lieven qu'un séjour de dix-huit ans avait rendue très influente à Londres, la princesse Lieven était le véritable ambassadeur de Russie; c'était par cette dame que se faisaient toutes les affaires, et M. de Talleyrand a eu plus d'une fois à lutter d'habileté avec elle. Le rappel du prince Lieven, qui s'accorde avec celui des ambassadeurs de Prusse à Bruxelles et à Madrid, a produit quelque impression, et donné lieu à des bruits de guerre qui ne sont sans doute pas encore près de se réaliser.

Le véritable embarras du ministère anglais, et qui pourrait amener sa dissolution, c'est lord Brougham, ce curieux personnage que M. Dupin semble avoir pris pour modèle. Lord Brougham, avocat encore tout enivré de ses succès de barreau, et sans cesse dominé par le besoin de produire une impression nouvelle, marche tantôt avec le ministère dont il fait partie, et tantôt avec le parti plus modéré ou le parti plus avancé, qui constituent deux germes d'opposition sur les bancs même de la

trésorerie. Comme M. Dupin, lord Brougham a des opinions et des habitudes de vieux bourgeois avec des boutades de radicalisme; comme M. Dupin, il affiche quelques idées de croyances religieuses, sincères ou non, qui le rattachent à l'église, *à la vieille église d'Angleterre*, qui est pour lord Brougham ce qu'est l'église gallicane pour M. Dupin. La haine de lord Brougham et la virulence de ses paroles contre l'aristocratie ne se lient pas à un vif sentiment de la liberté, et la rudesse avec laquelle il menait le parti tory dans la chambre des lords, quand il la présidait, ne l'a pas rendu plus populaire que ne l'est devenu M. Dupin par la présidence de la chambre. Enfin, lord Brougham n'est pas plus d'accord avec le cabinet dont il fait partie, que ne le serait M. Dupin avec le ministère dont il serait membre, et les saccades qu'il donne sans cesse au conseil y ont opéré des divisions qui viennent de se manifester par la retraite de cinq ministres. Il est évident que la lutte s'engagera ensuite entre lord Grey et lord Brougham, et il est difficile de prévoir comment elle finira. Les tories auront peut-être la chance de se glisser au pouvoir entre les deux contendans. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque où lord Wellington rentra au ministère, l'opinion publique était aussi prononcée en Angleterre contre les tories, qu'elle peut l'être en ce moment.

La mort du général Lafayette a été exploitée par le pouvoir avec la rouerie et l'habileté grossière qui est le caractère distinctif de ce régime. Les vertus de Lafayette ont été mises à l'ordre du jour de tous les journaux ministériels, et les honneurs funèbres lui ont été rendus avec un appareil militaire tellement imposant, qu'il semblait moins destiné à honorer le mort qu'à égorger les survivans. On ne comptait pas moins de mille sergens de ville au convoi de Lafayette, dont les mânes ont dû être singulièrement flattés de cette démonstration de la police, qui lui avait déjà donné, il est vrai, beaucoup de marques d'attention pendant sa vie. Pour les princes et les ministres, ils s'étaient dispensés d'assister au convoi, et s'étaient contentés d'envoyer pour les représenter quelques voitures de la cour et quelques bouches à feu. Le peuple, qui ne manque pas de placer un mot d'esprit, même quand il se laisse prendre pour dupe, faisait tout haut remarquer que si les voitures étaient vides, les canons avaient été remplis, sans doute par forme de compensation.

On nous permettra de rappeler ce que disait M. Lerminier, au sujet de Lafayette, dans ses Lettres philosophiques, qui ont été publiées dans notre recueil : « Les appréciateurs divers de la démocratie française ont tous disparu; Mirabeau n'a parlé que deux ans, Robespierre n'a soutenu que dix-huit mois l'horreur problématique de son personnage, Napoléon s'est fait un siècle en vingt ans; seul, M. de Lafayette survit : il a duré. Dès

l'origine, acteur dans la révolution, il en est le contemporain assidu, le symbole perpétuel, la tradition vivante. Savez-vous à qui je ne puis m'empêcher de le comparer? Ne vous étonnez pas trop : à Louis XIV. Le fils d'Anne d'Autriche, dans sa longue carrière, n'a vécu que pour être, aux yeux de la France, le type vivant de la monarchie, roi, rien que roi; il est l'état, il est la France, naturellement, avec une majesté simple. Louis n'a pas l'originalité d'un Frédéric ou d'un Charles-Quint, il n'a que la grandeur de son rôle, mais il l'a tout entière, mais si bien mêlée à sa médiocrité personnelle, que la postérité ne cassera jamais le jugement de la France qui l'a nommé le grand roi. M. de Lafayette est peuple; il ne s'appartient pas à lui-même, il appartient au peuple, il lui sourit, il l'aime; sa vie est un rôle, mais sincèrement adopté, mais joué avec naturel, et qui sera soutenu jusqu'au bout sans efforts! Comme il n'avait la vocation ni d'un Pitt ni d'un Napoléon, il est resté le serviteur des principes; il ne ressemble à personne; il est nouveau parce qu'il est toujours le même; au milieu des révolutions il n'enfle ni sa voix ni son caractère; il y porte la même sérénité qu'au milieu de sa famille. On chérit sa bonté, on vénère sa vertu, on aimerait à lui trouver du génie, mais on est tranquille sur son immortalité; on est sûr que les petits-enfans de nos enfans confirmeront dans l'avenir le nom de grand citoyen. » Le général Lafayette avait dessein, dit-on, dans le cours de sa dernière maladie, de se faire transporter à la tribune, et là de lire une sorte de testament politique qui eût certainement rendu bien désintéressés les éloges que lui ont donnés après sa mort les journaux ministériels, mais les forces lui ont manqué pour le prononcer et pour le mettre par écrit. Il laisse quelques volumes de notes et de mémoires remplis de révélations et de détails bien curieux sur tous les personnages de ce temps. Ces papiers, déposés en des mains sûres et fidèles, seront livrés à la publicité.

Nous ne pensons pas que la minutieuse visite domiciliaire qui a été faite cette semaine dans la maison de M. Carrel, rédacteur en chef du *National*, et au bureau de ce journal, se rattache à cette circonstance; mais, chemin faisant, on n'eût sans doute pas été fâché de mettre la main sur les mémoires du vieux général, qui pouvaient, par hasard, se trouver chez son jeune ami. M. Carrel était soupçonné, dit-on, d'entretenir une correspondance avec les journaux républicains des départemens. Cette correspondance existe en effet; mais on pouvait se dispenser de fouiller la maison de M. Carrel pour la trouver. On peut la lire chaque jour dans les colonnes du *National*. Du reste, la commission de la chambre des pairs continue ses recherches, et les écrivains de *la Tribune*, arrêtés par ses ordres, sont toujours retenus en prison. On ne pense pas que l'instruction à Paris puisse être terminée avant le mois d'août.

Les petits scandales ministériels continuent. Il est bien avéré maintenant qu'un bénéfice énorme et illicite a été commis sur la construction du vaisseau des fêtes de juillet, et qu'un pot-de-vin de 25,000 fr. a été payé au personnage qui a procuré cette affaire aux entrepreneurs. Une administration jalouse de passer pour intègre et honnête eût ordonné une enquête à la suite de ce scandaleux procès; elle eût voulu signaler et destituer au besoin le coupable. L'enquête n'a pas eu lieu, et ne sera pas ordonnée, car elle mettrait sans doute sur la voie d'autres actes aussi peu faits pour être avoués. Quel que soit le ministérialisme de la chambre prochaine, il faut espérer qu'elle ne fermera pas les yeux sur cette honteuse affaire, et qu'elle l'évoquera à elle. S'il lui plaisait de l'oublier, la presse sera là, nous n'en doutons pas, pour l'en faire souvenir.

Le ministère de l'instruction publique a aussi son vaisseau de juillet. C'est M. Cousin, le philosophe, qui en est le pilote. M. Cousin, ayant compilé quelques parties de l'ancien et du nouveau Testament, en avait fait un petit livre que publia sans succès le libraire Levrault. M. Cousin, membre du conseil de l'instruction publique, et homme fort habile dans ses affaires, comme on sait, a fait décider qu'on achèterait pour 25,000 fr. d'exemplaires de son catéchisme. Mais la presse ayant révélé à propos cette petite manœuvre, M. Guizot a hésité à sanctionner la décision du conseil de l'instruction publique où M. Cousin exerce une si grande influence. Ce procédé de M. Guizot envers M. Cousin irrite fort, dit-on, le pair philosophe, qui va partout se plaignant de son ancien ami, et disant qu'il n'était pas si scrupuleux, quand, pendant son dernier ministère, il ordonna d'acheter, des fonds de l'état, pour 20,000 fr. d'exemplaires des Mémoires de la révolution d'Angleterre. On pourrait répondre à M. Cousin que les Mémoires de la révolution d'Angleterre avaient plus d'importance que son catéchisme, mais cette réponse ne le calmerait sans doute pas.

On a beaucoup parlé cette semaine, dans un certain monde, du duel qui a eu lieu entre M. M.... et l'ancien acteur Damoreau. L'offense qui avait donné lieu à ce combat était assez grave de part et d'autre, pour qu'on pût en redouter les suites. Toutefois, les deux adversaires furent interrompus dans leur combat, au bois de Boulogne, à Sablonville et à Vincennes, par la police qui s'y opposait. Il eut lieu enfin, et M. Damoreau reçut trois coups d'épée dont le dernier eût été grave s'il n'avait été paré par une pièce de cinq francs qui se trouvait dans son gousset. Un homme fort répandu, et mieux doté du côté de l'esprit que du côté de la fortune, disait, il y a quelques années, au récit d'une circonstance toute semblable : « Voyez donc, à sa place j'aurais été tué, moi! »

Le Théâtre-Français a donné une comédie de MM. Frédéric Soulié et

Badon, intitulée : *Une Aventure sous Charles IX*. La scène se passe au siége de la Rochelle, au moment du départ de Henri III pour la Pologne. C'est une petite historiette qui semble empruntée à la reine Marguerite ou à Brantôme, mais qui est exposée avec beaucoup de décence et d'esprit. Le succès n'a pas été grand, sans doute parce que l'intérêt et la gaîté que les auteurs ont voulu provoquer à la fois, se nuisent l'un à l'autre. Mlle Mars remplissait le rôle principal, qui a été médiocrement joué par elle. On attend toujours avec impatience, dans un nouveau rôle, Mme Dorval dont le beau talent ne se montre encore que dans *Une Liaison*, et que des règlemens absurdes, soutenus avec opiniâtreté par la personne intéressée, empêchent de paraître dans tous les rôles de drames qui ont été joués par Mlle Mars. *Clotilde* et *Édouard en Écosse* où Mme Dorval eût certainement obtenu un grand succès, lui sont aussi interdits, bien que Mlle Mars ait cessé de jouer ces ouvrages. Les règlemens de la Comédie Française, qui ont fermé pendant vingt ans l'accès de ce théâtre à tous les vrais talens, les y condamnent aux plus injustes humiliations.

L'ouverture de l'Opéra-Comique a également eu lieu cette semaine. La salle a paru d'une élégance remarquable, richement peinte et richement dorée. Les dessins de M. Chenavart ont été adoptés en partie pour cette décoration, exécutée par MM. Léon Feuchères et Desplechins, et ce qu'on en a exécuté donne à peine une idée de l'effet qu'eût produit le projet rendu dans tout son ensemble. *Lestocq*, opéra de MM. Scribe et Auber, ramènera à l'Opéra-Comique tous les anciens habitués de ce théâtre, et toute la nombreuse partie du public qui aime la musique facile. Le poème offre quelques jolis détails, comme il s'en trouve tant dans les ouvrages de M. Scribe; mais il rappelle trop souvent *Bertrand et Raton*, et quelques autres ouvrages du même auteur. On a trouvé aussi dans la musique de M. Auber beaucoup de réminiscences de *Gustave*, et de ses autres opéras. Le succès a été néanmoins fort grand, et il l'eût été davantage, si, avec les décors des loges et du théâtre, il eût été possible de renouveler la vieille troupe usée de l'Opéra-Comique.

M. Henri Heine va publier lui-même la traduction de ses Tableaux de voyages, dont nous avons donné autrefois quelques fragmens, entre autres *les Bains de Lucques* et *le tambour Legrand*. Cet ouvrage, plein d'intérêt, d'esprit mordant et de verve, comme tous les écrits de M. Heine, sera précédé d'une préface, dont nous nous empressons de citer quelques fragmens. Sa forme vive et piquante est parfaitement en harmonie avec l'originalité du livre qu'elle précède.

« Ce sera, dit M. Heine, toujours une question difficile à résoudre, que celle de savoir comment on doit traduire en français un écrivain

allemand. Doit-on élaguer çà et là des pensées et des images, quand elles ne répondent pas au goût civilisé des Français, et qu'elles pourraient leur paraître une exagération désagréable ou même ridicule? ou bien faut-il introduire le sauvage allemand avec toute son originalité d'outre-Rhin, fantastiquement colorié de calembourgs, chargé d'ornemens par trop poétiques, dans le beau monde littéraire de la capitale? Pour ce qui est de moi, je ne crois pas qu'on doive traduire le sauvage allemand en français apprivoisé, et je me présente ici moi-même dans ma barbarie native, à l'instar des Charruas, à qui vous avez fait l'été dernier un accueil si bénévole.....

« Le style, l'enchaînement des pensées, les transitions, les brusques saillies, les étrangetés d'expression, bref, tout le caractère de l'original allemand a été, autant que possible, reproduit mot à mot dans cette traduction française des *Reisebilder*. Le goût, l'élégance, l'agrément, la grace, ont été impitoyablement sacrifiés partout à la fidélité littérale. C'est maintenant un livre allemand en langue française, lequel livre n'a pas la prétention de plaire au public français, mais bien de faire connaître à ce public une originalité étrangère. Enfin, je veux instruire, sinon amuser. C'est de cette manière que nous avons, nous autres Allemands, traduit les écrivains étrangers, et cela nous a profité : nous y avons gagné des points de vue, des formes de mots et des tours de langage nouveaux Une semblable acquisition ne saurait vous nuire.....

« Ce livre a été, à l'exception de quelques feuilles, écrit avant la révolution de juillet. A cette époque, en Allemagne, l'oppression politique avait établi un mutisme universel; les esprits étaient tombés dans une léthargie de désespoir, et l'homme qui, alors, osa parler encore, dut se prononcer avec d'autant plus de passion, qu'il désespérait de la victoire de la liberté, et que le parti de la prêtrise et de l'aristocratie se déchaînait davantage contre lui. J'emploie les expressions *prêtrise* et *aristocratie* par habitude seulement, car je m'étais toujours servi à cette époque de ces mots, quand, seul, je soutenais cette polémique contre les champions du passé. Ces mots étaient compris de tout le monde, et, je dois l'avouer, je vivais encore alors de la terminologie de 1789, et j'étalais un grand luxe de tirades contre le clergé et la noblesse, ou, comme je les ai appelés, contre la prêtrise et l'aristocratie. Mais je suis allé plus loin depuis, et mes bons Allemands, qui, éveillés par le canon de juillet, ont suivi mes traces, et parlent à présent le langage de 1789, ou même de 1793, sont encore si éloignés de moi, qu'ils m'ont perdu de vue et me croient resté en arrière. Je suis accusé de modérantisme, d'intelligence avec les aristocrates, et je vois déjà poindre le jour où je vais être prévenu

de connivence avec la prêtrise. Le fait réel est qu'aujourd'hui, sous le mot aristocratie, je ne comprends pas seulement la noblesse de naissance, mais tous ceux, quelque nom qu'ils portent, qui vivent aux dépens du peuple. La belle formule que nous devons, ainsi que beaucoup d'excellentes choses, aux saints-simoniens, *l'exploitation de l'homme par l'homme*, nous conduit bien par-delà toutes les déclamations sur les privilèges de la naissance. Notre vieux cri de guerre, *écrasez l'infâme!* a été également remplacé par une meilleure devise. Il ne s'agit plus de détruire violemment la vieille église, mais bien d'en édifier une nouvelle, et bien loin de vouloir anéantir la prêtrise, c'est nous-mêmes qui voulons aujourd'hui nous faire prêtres.

« Pour l'Allemagne, sans doute, la période des négations n'est pas encore finie; elle ne fait même que commencer. En France, elle paraît au contraire toucher à sa fin; au moins, il me semble qu'il faudrait plutôt ici se livrer à des tendances positives. Donc, tandis que je viens de faire imprimer en langue allemande une nouvelle édition des *Reisebilder*, sans y changer un seul mot, j'ai supprimé autant que possible dans cette édition française celles des velléités politiques qui, en France, ne sont pas à l'ordre du jour.

« Par une espèce de superstition littéraire, j'ai laissé à mon livre son titre allemand. Sous ce nom de *Reisebilder*, il a fait son chemin dans le monde (beaucoup plus que l'auteur lui-même), et j'ai désiré qu'il conservât ce nom heureux dans l'édition française. »

Un grand succès attend certainement le livre que décore une si curieuse préface.

Un Cœur de jeune fille (1). — Ce livre n'est point un roman, au dire de M. Michel Masson. C'est uniquement et exactement une confidence que lui fit un jour Marie, jeune fille en son temps, étant accoudée près de lui sur le balcon gothique de la plus haute des tourelles du Vieux Saint-Jean des Vignes. En dépit de la prudence de cette excuse, M. Michel Masson, qui a déjà tant d'autres moitiés de livres sur la conscience, pourrait bien à la rigueur être mis en cause comme complice de celui-ci; mais nous sommes bonnes gens. Ce sera à Marie toute seule que nous nous en prendrons de cette confidence de son cœur. Écoutons un peu ce cœur qui nous a écrit ses mémoires.

Comme beaucoup de petites filles, Marie, dès douze ans, a désiré passionnément d'en avoir seize. Ensuite, rien que pour jouer d'abord, lui est venu le petit mari, puis le petit amant. Mais un seul petit amant, ce n'était guère. Bientôt elle en a deux à la fois, n'aimant pourtant au fond ni l'un ni l'autre. Vous voyez si la jeune fille a la coquetterie précoce. La

(1) Chez Allardin, place Saint-André-des-Arts.

voilà, ayant à peine fait sa première communion, marchant sur les pieds d'Émile, puis sur les pieds de Paul, sur leurs quatre pieds en même temps; donnant des cheveux à l'un, en acceptant d'un autre, recevant d'Ernest un livre d'heures, et de Ferdinand un bracelet.

Arrive cependant pour elle le moment de fixer les irrésolutions de sa tendresse. Sur le seuil du mariage, c'est en faveur de M. Paul qu'elle semble prête à se déterminer. M. Paul allait donc être l'amant définitif. Mais voici que notre étourdie qui s'est un jour décidée sans le moindre scrupule à l'aller visiter seule, tout garçon qu'il est, après s'être parée de son mieux à cet effet, s'avise tout à coup d'un singulier moyen pour fortifier au besoin sa sagesse, dont elle suspecte la solidité. En un clin d'œil, elle se déshabille, et en un clin d'œil aussi elle se rhabille. Rien n'était changé, du moins en apparence, à sa toilette. Sa robe, sa ceinture, sa collerette, son jupon, tout était ravissant de fraîcheur, seulement (je la laisse ici parler elle-même), le dernier vêtement, celui que des yeux profanes ne sauraient voir, mais qui ne se cache point aux regards de l'époux, ce tissu de lin qui était d'abord frais comme le reste de sa parure, elle l'avait quitté et remplacé par un autre qu'elle avait été prendre dans l'armoire au linge de la semaine passée. — Moi qui abhorre les circonlocutions, j'aurais dit simplement, je vous en demande pardon, mesdames, qu'elle avait mis une chemise sale. Le mot était bien aussi présentable que l'idée. Quoi qu'il en soit, cette chemise fut ce qu'elle appelle son *égide;* ce fut elle qui, au défaut de son ange gardien, la protégea effectivement contre les entreprises de M. Paul. Ainsi Marie fut sauvée cette fois par *l'amour-propre.* Ce triste jeu de mots est bien d'elle et non pas de moi, je vous l'affirme.

Avant son mariage avec M. Léon, Marie voit sa vertu mise encore en un léger péril, toujours par ce même M. Paul. Dans un nouveau tête-à-tête avec elle, le téméraire en était venu jusqu'à lui appuyer un long baiser sur la bouche. Ce baiser, ce fut le salut de la fiancée. Elle trouva que ce baiser n'était point du tout ce qu'elle avait rêvé. Elle trouva que c'était un baiser *qui faisait froid,* et se tira encore, grace à lui, d'affaire.

J'estime, quant à moi, ce baiser moins neuf que *l'égide.* N'est-il pas bien prouvé maintenant que les femmes sont des ames sans corps et font toutes fi de la grossièreté des sens? Ignore-t-on qu'il n'y a plus que désappointement pour elles sur les lèvres d'un amant?

En vérité, j'avais mieux auguré de ce livre sur son titre. Comment! de petites légèretés, de petites coquetteries, de petites inconséquences! n'y a-t-il donc que cela dans un cœur de jeune fille? Est-ce qu'il ne s'y trouve pas aussi d'adorables trésors de chaste amour, de naïve et sainte pureté? En nous ouvrant son ame, ce n'est pas un type, j'espère, que cette Marie a eu la prétention de nous montrer! Mais pourquoi nous avoir appelés à sa confidence, si elle n'avait à nous confier de ses souvenirs que des aventures vulgaires, et il faut le dire, le plus souvent sans vraisemblance, sans délicatesse, sans pudeur? — Ce n'était pas la peine. Le cœur des jeunes filles de M. Paul de Kock était déjà plein de tout ce qu'elle nous a conté.

F. BULOZ.